A-5117

Signt.ª Top.ª
Est. 71
Tab. 4
Núm. 141

COURS D'ÉTUDES,

A L'USAGE DES ÉLÈVES

DE L'ÉCOLE ROYALE MILITAIRE.

IV^e DIVISION.

ABRÉGÉS D'HISTOIRE,

III^e. PARTIE.

HISTOIRE ROMAINE.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE ROMAINE,

A L'USAGE DES ÉLÈVES

DE L'ÉCOLE ROYALE MILITAIRE,

Faisant partie du COURS D'ETUDES, *rédigé et imprimé par ordre du* ROI.

QUATRIÈME ÉDITION AUGMENTÉE.

BIBLIOTECA DEL INSTITUTO PROVINCIAL SORIA

LIBRERÍA DEL EXMO. SEÑOR DONACIÓN

A BORDEAUX;

Chez PIERRE BEAUME, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. XC.

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE ROMAINE.

Observations préliminaires.

LES premiers siecles de Rome sont couverts de ténébres et d'incertitudes. Son premier historien, Fabius Pictor, vivoit du temps de la seconde guerre punique, plus de cinq cents ans après la fondation de cette ville. Combien de fables ont dû se répandre, lorsque l'ignorance aveugloit tous les esprits, lorsque la superstition croyoit tout, lorsque l'écriture étoit rare, et que les monumens étoient pleins de merveilleux! Encore ces monumens, au rapport de Tite-Live, périrent-ils presque tous dans l'incendie qu'allumerent les Gaulois. De-là tant d'absurdes traditions reçues par les historiens; de-là tant de prodiges accumulés sans ombre de vraisemblance.

Rome se croyoit divine ; elle adoptoit tout ce qui flattoit ses préjugés.

Si la date de la fondation de Rome est incertaine, du moins elle ne varie que d'un petit nombre d'années. L'opinion la plus probable la fixe au commencement de la quatrième année de la sixième olympiade, 753 ans avant Jésus-Christ, environ 120 ans après que Lycurgue eût donné ses lois, et 140 avant que Solon donnât les siennes. On date communément, et de l'an de Rome, et de l'an avant Jésus-Christ. Pour éviter cette confusion de chiffres, on peut se borner à la première méthode, qu'il est facile de combiner avec la seconde. Il ne faut que soustraire de 753 le nombre qui exprime la date de Rome.

Cet Abrégé sera partagé en trois époques, les rois, la république, les empereurs.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

753 ans avant Jésus-Christ.

LES ROIS. (*Espace de 244 ans.*)

I.

ROMULUS.

An de Rome 1.

Ses commencemens.

ROME, malgré toute sa grandeur, a eu la petite vanité, si commune aux nations, de jetter du merveilleux sur son origine. Elle vouloit descendre d'Enée; elle donnoit pour père à Romulus, son fondateur, le Dieu Mars: elle le faisoit allaiter miraculeusement par une louve. Au milieu de ces fables, on voit Romulus, chef de brigands, meurtrier de Rémus, son frère, bâtir des cabanes sur un terrein dépendant de la ville d'Albe, en Italie, & fonder, avec environ trois mille hommes, un état qui devoit engloutir les plus vastes monarchies. On le voit augmenter le nombre de ses sujets, en ouvrant un asyle à tous les malfaiteurs étrangers, à tous les fugitifs qui voudroient lui obéir. Les Sabins lui refusent des femmes: il les attire à des jeux; il enlève leurs filles à main armée; il en fait les épouses de ses soldats. En remontant à la source de la plupart des empires,

on ne trouvera de même que violences & brigandage.

Politique de Romulus.

Si Romulus n'avoit été qu'un aventurier audacieux, les peuples voisins auroient sans doute renversé sa ville naissante. Mais il avoit des vues politiques, & il affermit son ouvrage par les lois comme par les armes. Le gouvernement de Rome, dès son enfance, mérite attention. Romulus, revêtu du titre de roi, sentit bien que le peuple ne se laisseroit pas subjuguer, et qu'il falloit lui donner part au gouvernement, ou y renoncer soi-même.

Ses établissemens.

D'abord il divisa la colonie en trois tribus, & chaque tribu en dix curies. Il partagea le territoire en trois portions inégales, l'une pour le culte religieux, l'autre pour les besoins de l'état, la troisième pour les citoyens, qui eurent chacun environ deux arpents de terre. Ensuite il établit un sénat composé de cent personnes, auquel il confia le soin de faire observer les lois, de délibérer sur les grandes affaires, & de porter les délibérations aux comices, ou aux assemblées du peuple.

Pouvoir du peuple, du sénat.

Le droit suprême de décider appartenoit au peuple; mais ses décisions devoient être confirmées par le sénat.

Pouvoir du roi.

Le commandement des armées, la convocation des comices & du sénat, le jugement des causes les plus importantes, la dignité de souverain pontife, étoient le partage du roi. Douze licteurs lui servoient de gardes, appareil utile à la royauté. Il y ajouta un corps militaire de trois cents hommes, qui combat-

toient à pied et à cheval. C'eſt l'origine des chevaliers nommés *célères* au commencement. Origine des chevaliers.

Pour prévenir les diviſions entre le ſénat & le peuple, Romulus, dit-on, permit à chaque plébéien de ſe choiſir un patron dans le ſénat. Des devoirs réciproques unirent les patrons & les clients; ceux-là protégoient les autres, dont ils étoient ſecourus en cas de beſoin. Ces liens d'humanité inſpirerent la concorde & la modération. Auſſi n'y eut-il point de ſang répandu dans les premiers troubles qu'excita la jalouſie des ordres après l'établiſſement de la république. Patrons & clients.

Les barbares ont peu de lois, & leurs lois portent une empreinte de barbarie. En voici deux de Romulus. La premiere permettoit aux hommes de répudier leurs femmes, & même de les faire mourir, non-ſeulement pour de grands crimes, mais pour avoir bu du vin; elle défendoit aux femmes de ſe ſéparer de leurs maris, ſous quelque prétexte que ce fût. La ſeconde rendoit les pères maîtres abſolus de leurs enfans; ils pouvoient les vendre juſqu'à trois fois à tout âge, les condamner même à la mort; ils pouvoient de plus expoſer ceux qui naiſſoient extrêmement difformes, pourvu qu'ils priſſent auparavant l'avis de cinq perſonnes du voiſinage, encore ne les y obligeoit-on point par rapport aux filles cadettes. Lois contre les femmes. Lois en faveur des péres.

L'Italie étoit alors, comme l'ancienne Grèce, diviſée en beaucoup de petits peuples, dont la plupart ſe reſſembloient par un courage féroce, & n'avoient d'ailleurs rien de Etat de l'Italie.

commun. Rome fut successivement en guerre avec tous, dans un long espace de temps. Il est facile de juger, en réfléchissant sur son origine, que, ni les sieges, ni les batailles d'alors, quelques effets qu'il dût en résulter pour l'avenir, ne méritoient les descriptions pompeuses qu'en font les historiens.

Premiere guerre des Romains.

C'est contre les Sabins que la nouvelle colonie exerça d'abord sa valeur. Ils formoient une espèce de république fédérative, dont les forces réunies pouvoient paroître redoutables: quelques-unes de leurs villes furent cependant réduites à se soumettre. Mais un de leurs princes, Tatius, roi de Cures, pénétra jusques dans Rome. Il l'auroit peut-être détruite, si les Sabines qu'avoient enlevées les Romains, n'eussent ménagé la paix entre leurs époux & leurs parents. Les deux peuples s'unirent aux dépens du pouvoir de Romulus; car il partagea la royauté avec Tatius, & admit dans le sénat cent des principaux Sabins. Tatius fut bientôt assassiné, & n'eut point de successeur.

Mort de Romulus.

Après de nouvelles victoires, dont le fruit étoit toujours d'augmenter le nombre des citoyens, en y faisant entrer les vaincus, le roi, sûr de l'affection de ses soldats, comptant déjà quarante-sept mille sujets, se livra trop au goût de la domination: il voulut gouverner sans le sénat. Les sénateurs se défirent secrétement de lui. Pour cacher leur crime, ils publierent que ce prince avoit été enlevé au ciel. Ensuite, ils exercerent l'un après l'autre la puissance royale pendant un an d'interregne. Romulus avoit régné trente-sept ans.

II.

NUMA.

LE peuple se lassa d'obéir à tant de rois. Le sénat fut obligé de faire une élection. Comme il étoit composé de Romains & de Sabins en nombre égal, les deux partis se disputoient la couronne. On convint par accommodement que les Romains éliroient, & que leur choix tomberoit sur un Sabin. Numa-Pompilius, retiré à la campagne, indifférent pour les honneurs, parut l'homme le plus capable de gouverner, ou le moins propre à inspirer de la crainte. Il fut élu, & accepta, malgré lui, un pouvoir dont il faisoit moins de cas que de la sagesse & de l'étude.

An de Rome 38. Comment il succéda à Romulus.

Autant Romulus avoit aimé la guerre, autant son successeur fut-il zélé pour la paix. Il réunissoit deux qualités qu'on voit rarement ensemble, la piété & la politique. L'une & l'autre lui servirent de règle. Il se donna pour inspiré, en supposant qu'il avoit des entretiens avec la nymphe Egérie. Cet artifice lui servit à répandre les sentimens religieux, dont il étoit pénétré lui-même. La religion fut le ressort principal qu'employa le nouveau roi, pour assujettir aux devoirs le caractère dur des Romains. Il grava profondément dans leur ame la crainte de l'être invisible, qui voit & punit le crime. Il érigea un autel à la *Bonne-Foi*, pour rendre les promesses sacrées, & il institua les

Son caractere.

Ses établissemens de religion.

fêtes du dieu Terme, pour que les limites des poſſeſſions fuſſent inviolables. Il établit les cérémonies du culte; il diviſa les miniſtres de la religion en pluſieurs claſſes, dont la premiere étoit celle des pontifes. Le grand-pontife préſidoit à toutes, & cette charge importante appartenoit à la royauté.

Veſtales. Il eſt probable que Numa ne connoiſſoit point les dieux de la Grèce. Il inſtitua les veſtales pour entretenir le feu ſacré. Cette inſtitution de vierges conſacrées au culte, eſt d'autant plus remarquable, que la virginité, ſans clôture, étoit pour elles une obligation inviolable, ſous peine d'être enterrées toutes vives. On les reſpectoit infiniment. Libres de ſe marier après trente ans de ſervices, elles préféroient pour l'ordinaire les honneurs du ſacerdoce. Il n'y eut jamais plus de ſix veſtales.

Féciaux. On attribue pareillement à Numa un autre établiſſement très-utile, celui des Féciales (ou Féciaux). Ils décidoient de la juſtice d'une guerre, & veilloient à l'obſervation des traités de paix. Ils devoient déclarer la guerre aux ennemis, en atteſtant le ciel de leur injuſtice, & en faiſant des imprécations contre Rome, ſi elle étoit injuſte à leur égard. C'étoit le frein le plus néceſſaire à un peuple guerrier & ambitieux.

Progrès de l'agriculture. L'agriculture fut une véritable ſource de bonheur & de vertu, que Numa ouvrit à ſes ſujets. Il diſtribua les terres conquiſes ſous le dernier regne; il forma des bourgades, où les cultivateurs s'attachoient à d'utiles travaux; il nomma des ſurveillans pour récompenſer l'induſtrie & pour châtier la pareſſe. C'eſt ainſi

que l'agriculture devint une occupation si chere aux Romains. Les premiers hommes de l'état y trouverent leur plaisir ; & l'état ne fut jamais plus glorieux, que lorsqu'on couroit à la charrue après un triomphe.

Enfin Numa eut la gloire d'employer la science au bien public. L'année de Romulus étoit seulement de dix mois. Il y substitua l'année lunaire de douze mois, qu'il rapprocha de l'année solaire par des intercalations. C'est ce que disent les historiens ; mais il paroît difficile de concevoir d'où il avoit tiré tant de science, au milieu d'un peuple barbare. Ce prince mourut après un regne pacifique de quarante-trois ans.

Changement fait au calendrier.

III.

TULLUS-HOSTILIUS.

TULLUS-HOSTILIUS est élu pour successeur de Numa. Il commence son regne par distribuer à ceux qui manquoient de terres, une campagne du domaine de la couronne. S'étant ainsi attaché les cœurs, il ranime l'ardeur militaire qu'une longue paix n'avoit pu éteindre. La jalousie d'Albe contre Rome allume la guerre. Les deux peuples se disputent la prééminence. On nomme de part & d'autre trois freres, les Horaces & les Curiaces, pour décider la querelle par un combat singulier. Du côté de Rome, le dernier Horace, vainqueur des trois Curiaces, assure la supériorité à sa patrie. Il tue ensuite sa sœur, qui pleuroit un des Curiaces,

An de Rome 83. Commencement de son regne.

Guerre d'Albe.

son futur époux. Tullus le fait juger par deux commissaires, & lui conseille d'appeller au peuple de la sentence de mort. Ainsi le peuple est reconnu juge suprême. Voilà ce que Tite-Live raconte avec de magnifiques descriptions; mais la critique rend ces faits douteux.

Suite de cette guerre.

Suffétius, général des Albains, coupable de perfidie, fut écartelé par ordre de Tullus. La ville d'Albe fut détruite en une heure, & ses habitans transplantés à Rome, où les principaux entrerent dans le sénat. Rome gagnoit du terrein. Tullus battit ses voisins, quand ils oserent prendre les armes. Mais dans les ravages d'une peste, il ne put se défendre des superstitions que produit ordinairement la crainte. Quelques auteurs racontent sérieusement que Jupiter le foudroya, tandis qu'il faisoit un sacrifice magique. On conjecture qu'il fut assassiné après trente ans de regne.

Fin de Tullus.

IV.

ANCUS-MARTIUS.

An de Rome. 113. Commencement de son regne.

LE peuple & le sénat donnèrent la couronne à Ancus-Martius, petit-fils de Numa par sa mère. Il se montra digne de son aïeul. Ses premiers soins se tournèrent sur la religion & l'agriculture. Les Latins le mépriſant alors comme un prince foible, commirent des hostilités qui troublerent ces soins pacifiques. On leur envoya demander satisfaction. Ils refuserent,

Guerre des Latins.

& le Féciale leur déclara la guerre au nom des Romains. Il n'eſt point parlé du roi dans la formule, dont voici les termes: *A cauſe du dommage que les Latins ont cauſé au peuple Romain, le peuple Romain & moi, nous déclarons la guerre aux Latins, & nous la commençons.* A ces mots, le Féciale jetta ſur le territoire des ennemis un javelot trempé de ſang. Cette guerre, & d'autres qui ſuivirent, tournèrent à la gloire d'Ancus & au profit de Rome.

Ouvrages faits ſous ſon regne.

Rien ne fait tant d'honneur à un roi guerrier, que de s'occuper après la victoire, d'objets plus intéreſſants pour le bien public. Les ouvrages d'Ancus auroient pu l'immortaliſer, indépendamment de ſes exploits. Il augmenta l'enceinte de la ville, fit un pont ſur le Tibre, & conſtruiſit le port d'Oſtie, à l'embouchure de ce fleuve. Il fit creuſer des ſalines au bord de la mer, & diſtribua au peuple une grande partie du ſel qu'on en tiroit. Il bâtit une priſon, d'autant plus néceſſaire, que la licence devoit croître avec le nombre des ſujets. Ce prince mourut après un regne de vingt-quatre ans.

V.

TARQUIN L'ANCIEN.

An de Rome 139. Comment il devint roi.

TARQUIN, ſurnommé l'Ancien, cinquieme roi, ne dut ſon élévation qu'à la brigue, dont il introduiſit l'uſage. Né à Tarquinie, en Etrurie, d'un riche négociant de Corinthe, il s'étoit établi à Rome, avec l'eſpérance d'y parvenir

aux honneurs, & il avoit changé son nom de Lucumon en celui de Tarquinius, emprunté du lieu de sa naissance. Un mérite réel, soutenu par les richesses & par une adroite politique, lui avoit procuré les bonnes grâces d'Ancus, & une place dans le sénat. Ancus, en mourant, le nomma tuteur de ses deux fils, dont l'aîné n'avoit pas encore quinze ans. Quoique la couronne ne fût point héréditaire, la vénération pour le dernier roi pouvoit fixer les suffrages en faveur de sa famille. Tarquin la brigua ouvertement, sans égard pour ses pupilles. Il mania si bien les esprits, que le peuple, gagné ou persuadé, lui ordonna de *se charger de l'administration des affaires publiques*, c'est-à-dire, le fit roi.

Ses établissemens.

Pour augmenter son crédit dans le sénat, autant que pour récompenser ses partisans, il créa cent nouveaux sénateurs, tirés des familles plébéiennes. On les appella, *Patres minorum gentium*. Il s'attacha encore plus la multitude, en construisant un cirque pour les jeux, à l'exemple des Grecs. Tout peuple aime les spectacles, & l'on peut compter de lui plaire quand on l'amuse.

Ses guerres.

Les Latins, les Etrusques, les Sabins, qui rompoient toujours avec Rome, éprouverent successivement la valeur du nouveau roi. Comme ses prédécesseurs, il sut profiter de la victoire, en incorporant les vaincus avec les citoyens. Il établit la cérémonie pompeuse du triomphe, qui fut dans la suite un puissant motif d'émulation.

Ses ouvrage.

Les ouvrages exécutés par Tarquin furent des prodiges, dans un siecle de barbarie. Il

conſtruiſit des acqueducs & des égouts ſuperbes, perçant les collines & les rochers pour l'avantage de la ville. Il bâtit auſſi des temples, des ſalles pour la juſtice, des écoles deſtinées à l'éducation. Il applanit le ſommet du mont Tarpëien, ſur lequel fut élevé dans la ſuite le capitole.

Changemens dans la religion.

Tarquin, étruſque de naiſſance, grec d'origine, établit vraiſemblablement les ſuperſtitions d'Etrurie & de Grèce, qu'il crut utiles à ſa politique. La religion ſimple de Numa s'altéra beaucoup ſous ſon regne; on reçut des dieux étrangers, & l'on établit les augures, eſpeces de prêtres qui obſervoient le vol des oiſeaux, les entrailles des victimes, la manière dont mangoient les poulets ſacrés, enfin différents ſignes ridicules dont ils tiroient des prédictions.

Sa fin.

Les fils d'Ancus-Martius voyant Tarquin préparer la fortune de Servius-Tullius, ſon gendre, l'aſſaſſinerent pour prévenir ſes deſſeins. Mais Tanaquil, femme de ce prince, cacha adroitement ſa mort, juſqu'à ce qu'elle eût aſſuré la couronne à Servius. C'étoit un Latin dont la mère avoit été emmenée captive à Rome, & que le dernier roi avoit élevé avec la tendreſſe d'un pere.

VI.

SERVIUS-TULLIUS.

An de Rome 175. SERVIUS ayant pris l'autorité sans le consentement du peuple & du sénat, tâcha de suppléer au défaut de droits légitimes. Il gagna le peuple, en payant lui-même les dettes des pauvres, en leur partageant les terres dont quelques citoyens s'étoient emparés. Il se plaignit ensuite publiquement d'un complot formé par les patriciens (*) contre sa vie, & demanda qu'on élût un roi, comme s'il eût été prêt à quitter le trône. Le peuple n'eut pas de peine à se décider en sa faveur.

Comment il s'affermit sur le trône.

Ses guerres. Ainsi que Tarquin, il éleva des temples à la superstition; il remporta des victoires sur les voisins de Rome, à qui la haine & la jalousie faisoient souvent reprendre les armes. C'étoit toujours un exercice pour le courage des Romains, & un moyen d'accroissement pour l'état: car on gagnoit, ou des terres, ou des citoyens.

Sa politique. Tout ambitieux qu'étoit Servius, il parut se livrer à la passion du bien public. Il entreprit de réformer de grands abus, en proportionnant les contributions aux fortunes, & en ôtant à la populace les moyens de décider les plus grandes affaires par la pluralité des voix.

D'abord, il exposa dans une assemblée gé-

(*) Les sénateurs étoient appellés peres, (*patres*) d'où venoit le nom de patriciens, qui distinguoit les familles nobles.

nérale, l'abus des contributions ordinaires, & la néceſſité de les rendre proportionnelles aux biens de chaque particulier. Le peuple, flatté de l'eſpérance d'un ſoulagement, lui donna pouvoir d'établir le plan de réforme qu'il jugeroit convenable. Ce plan a un rapport eſſentiel avec l'hiſtoire.

Les habitants de la ville furent diviſés en quatre tribus, ſelon les quartiers; & ceux de la campagne en quinze tribus, auxquelles on en ajouta pluſieurs dans la ſuite; de maniere qu'il y eut en tout trente-cinq tribus. Chacune avoit ſes *curies*, telles à-peu-près que nos paroiſſes, dont le prêtre étoit nommé *curion*. Le dénombrement des citoyens devint facile par cette méthode. On en comptoit déjà quatre-vingt mille en état de porter les armes. Diviſion du peuple en tribus.

De tout le peuple Romain, il forma enſuite ſix claſſes, ſubdiviſées en centuries. La premiere claſſe comprenoit les riches. Elle eut quatre-vingt-dix-huit centuries, parmi leſquelles dix-huit de chevaliers, à qui l'état fourniſſoit des chevaux. Les quatre claſſes ſuivantes alloient en proportion des richeſſes, & faiſoient quatre-vingt-quinze centuries en tout. La ſixieme, compoſée des pauvres, quoique la plus nombreuſe, n'avoit qu'une ſeule centurie. En claſſes & en centuries.

Cette nouvelle diviſion produiſit un grand effet. Dans les comices, on prit les ſuffrages par centuries, & non plus par têtes. Ainſi la derniere claſſe, en conſervant le droit d'opiner, n'eut réellement aucune influence ſur les délibérations; au lieu que la premiere décidoit Effet de cette diviſion.

seule, lorsque ses centuries étoient d'accord. Elle achetoit cet avantage, par l'argent & les hommes qu'elle fourniſſoit ; car chaque centurie devoit fournir pour l'armée une certaine ſomme, avec un certain nombre de ſoldats.

Cens. Servius prévit que les fortunes étant ſujettes à mille accidents, pluſieurs citoyens ſe trouveroient bientôt déplacés dans leurs claſſes. Il ordonna donc que le *cens* ou le dénombrement ſe renouvelleroit tous les cinq ans, avec des cérémonies qui lui firent donner le nom de

Luſtre. *luſtre*. Les *luſtres* devinrent chez les Romains une meſure du temps, comme les olympiades chez les Grecs.

Ce qu'il fit pour les eſclaves. Pour adoucir le ſort des eſclaves, Servius permit non-ſeulement de leur rendre la liberté, mais d'incorporer les affranchis au nombre des citoyens. Le nom d'affranchis qu'ils conſervoient, rappelloit des idées humiliantes : c'étoit néanmoins un grand bonheur d'échapper à la condition ſervile, d'autant plus que les Romains ne mettoient guère de différence entre leurs eſclaves & leurs beſtiaux. Les affranchis n'entrèrent que dans les quatre tribus de la ville, les moins conſidérables de toutes.

Il concilie avec Rome les peuples vaincus. Un autre projet exécuté par Servius, mérite tous nos éloges. La force des armes & les traités, en uniſſant les Sabins & les Latins à la république romaine, n'avoient pu éteindre leur animoſité contre un peuple élevé ſur leurs ruines. Pour cimenter la paix, dont il repréſenta vivement les avantages, il les engagea de bâtir un temple à Rome, où l'on ſacrifioit en commun tous les ans. Il régla qu'après le ſacrifice,

on termineroit les différends à l'amiable, & qu'on délibéreroit sur les moyens d'entretenir la concorde & l'amitié; qu'ensuite il y auroit une foire, où chacun pourroit se fournir des marchandises dont il auroit besoin. La religion, les conférences, le commerce, tout devoit concourir, avec le temps, à faire de ces étrangers autant de Romains; & ils y gagnerent autant que Rome. Les conditions du traité, quoiqu'en langue latine, furent gravées sur une colonne en caracteres grecs.

Sa fin.

On assure que, sacrifiant tout au bien de l'état, Servius pensoit à déposer la royauté, pour établir un gouvernement républicain, lorsqu'il fut enlevé à ses sujets par un crime atroce. Sa fille Tullie, monstre d'ambition & de cruauté, avoit épousé Tarquin, petit-fils du roi de ce nom. L'un & l'autre entreprennent de détrôner Servius. La conspiration se termine par le meurtre du roi, dont le cadavre est foulé sous le char de son exécrable fille. De six rois de Rome, tous dignes d'éloges, en voilà quatre qui périssent de mort violente.

VII.

TARQUIN LE SUPERBE.

An de Rome 219.

Son regne.

SOUILLÉ du sang le plus précieux, usurpateur du trône, sans daigner recourir au peuple, ni au sénat, Tarquin devoit régner en tyran. On vit l'injustice & la violence prendre la place des lois; mais en tyran habile, il ne

négligea aucun moyen d'affermir & d'étendre son pouvoir. Les vexations lui attiroient la haine des citoyens : il chercha un appui dans l'armée. Sa douceur & ses bienfaits gagnerent une partie des soldats. Une garde nombreuse d'étrangers veilloit pour sa défense, tandis que les délations, les supplices répandoient par-tout la terreur, & que les assemblées du peuple étant suspendues par des édits, il ne restoit plus de ressource contre les entreprises de la tyrannie.

Subjugue les Gabiens.

On rapporte un trait célèbre de la politique de Tarquin. Plusieurs patriciens, réfugiés à Gabies, ville des Latins, avoient soulevé contre lui les habitants. Son fils Sextus, dont il dirigeoit les démarches, affecte de le trahir, sous prétexte de quelque brouillerie, & se retire dans cette ville. Il y joue si bien son rôle, qu'il parvient au commandement des troupes. Alors il envoie consulter son pere sur la conduite qu'il doit tenir. Tarquin ne voulant s'expliquer, ni de vive voix, ni par écrit, mène le messager dans un jardin, abat en sa présence les têtes des pavots qui s'élevoient au-dessus des autres, & le fait partir sans autre réponse. Sextus devina l'énigme. Il fit périr les principaux Gabiens, & livra la ville à son pere.

Le tyran joignoit la valeur à la cruauté. Il remporta des victoires sur tous ses ennemis. Le sénat étoit sans force ; le peuple abattu n'osoit se plaindre : Rome sembloit réduite au point de langueur & d'accablement, où commence d'ordinaire la servitude des nations.

Livres Sibyllins.

Les historiens racontent qu'une femme inconnue présenta au roi neuf volumes, dont

elle demandoit une groſſe ſomme; que le roi n'ayant pas voulu les payer ſi cher, elle en brûla trois; qu'elle revint demander le même prix des ſix autres; qu'elle en brûla encore trois, après un nouveau refus; qu'elle recommença enſuite la ſcène, & que les livres qui reſtoient ayant été reconnus pour être les oracles de la Sibylle de Cumes, Tarquin les acheta, après quoi la femme diſparut. Ces livres gardés précieuſement, furent entre les mains du Prince, & enſuite du ſénat, les interprètes de la volonté des dieux. On les faiſoit parler au beſoin; on en tiroit les oracles que l'intérêt préſent pouvoit dicter. Avec une pareille machine, on étoit sûr de maîtriſer une nation ſuperſtitieuſe.

Capitole.

Vers le même temps, fut exécuté le projet du premier Tarquin, de bâtir le capitole; & ce fut l'occaſion de fabriquer une autre fable, qui produiſit de grands effets. En creuſant la terre pour les fondemens du temple de Jupiter, il ſe trouva, dit-on, une tête d'homme auſſi fraîche que ſi elle venoit d'être coupée. Les augures, conſultés ſur ce prodige, déclarerent que Rome deviendroit la capitale de l'Italie. De-là le nom de *capitole*, qu'on donna au mont Tarpéïen. De pareilles fictions frappoient les eſprits, élevoient les ames, & inſpiroient une ſorte d'enthouſiaſme, auquel les Romains furent en partie redevables de leurs ſuccès. Perſuadés que les dieux leur deſtinoient l'empire, ils couroient aux combats, comme à des victoires certaines.

Tarquin chaſſé de Rome.

Tarquin recueilloit les fruits de ſa politique. Les chimères, dont il amuſoit le peuple, achevoient ce que la violence avoit commencé. Vraiſemblablement il eût joui, juſqu'à la fin, de ſa puiſſance uſurpée, ſi l'attentat de ſon fils Sextus contre la chaſte Lucrece, n'eût excité la plus vive indignation. Lucrece violée ſe tua. Junius Brutus, ennemi perſonnel du tyran, ſaiſit l'occaſion de ſe venger & de briſer les fers de ſa patrie. Son éloquence ranima le courage des ſénateurs. Au nom de la liberté, à la vue du cadavre de Lucrece, le peuple ſortit de ſon engourdiſſement. Tarquin aſſiégeoit Ardée dans le Latium. On le condamna, lui & ſa poſtérité, à un exil éternel; on dévoua aux dieux infernaux quiconque tenteroit de le rétablir; on ſubſtitua le gouvernement républicain au gouvernement monarchique. Athènes, dans le même temps, ſecoua le joug des Piſiſtratides. Il y a un rapport ſingulier entre les cauſes & les circonſtances de ces deux révolutions.

Exagérations des hiſtoriens ſur l'hiſtoire des ſept rois.

Sept rois avoient gouverné Rome pendant l'eſpace de deux cents quarante-quatre ans. Ils avoient jetté les fondemens de ſa grandeur, parce que tous étoient de grands princes, ſans en excepter le dernier, auquel on doit reprocher des injuſtices, mais non refuſer la gloire du génie & des talens. Les hiſtoriens ſont ſuſpects d'avoir chargé le tableau de ſa tyrannie. Ils exagerent tout. Rome ne connoiſſoit point encore de monnoie d'argent; elle ne poſſédoit qu'un territoire de treize lieues de long ſur dix de large; elle ne cultivoit, ni les ſcien-

ces,

ces, ni les arts : ils en parlent néanmoins comme si tous les talents y eussent été cultivés.

On demande comment sept rois électifs, dont quatre sont morts assassinés, dont le dernier a été détrôné, embrassent dans l'histoire un espace de deux cents quarante-quatre ans, tandis que les royaumes héréditaires ne fournissent pas d'exemple d'une pareille durée de sept regnes. On demande par quel prodige tous ces rois montrent des qualités supérieures; ce qui est aussi sans exemples. On tire de-là une preuve contre leur histoire. Il est certain qu'elle renferme beaucoup de choses douteuses.

Doute sur cette histoire.

SECONDE EPOQUE.

LA RÉPUBLIQUE.

Depuis l'an de Rome 244, jusqu'à la bataille d'Actium en 725.

I.

Les rois chassés, le consulat établi.

Election des consuls.

LES Romains, assemblés par tribus & par curies, avoient porté le décret irrévocable contre la royauté. C'étoit véritablement l'ouvrage de la nation, puisque dans cette espece de comices, tous les suffrages étoient égaux. Mais quand il fallut pourvoir au gouvernement de la république, les patriciens, attentifs à leurs intérêts, préférerent les comices par centuries, où la première classe l'emportoit sur toutes les autres. On tira de leur corps deux magistrats annuels, qui, sous le nom modeste de consuls, exercerent l'autorité royale. Brutus, auteur de la conspiration, & Collatin, mari de Lucrece, furent nommés au consulat. Le nom de roi avoit sans doute quelque chose de sacré, puisqu'on ne l'abolit pas entiérement. On créa un nouveau sacerdoce, auquel ce titre fut attaché; mais le *roi des sacrifices* n'eut aucune autorité dans les affaires civiles.

Conspiration en faveur de Tarquin.

Tarquin, abandonné de ses troupes, s'étoit réfugié à Tarquinie. Les Etrusques envoyerent une ambassade à Rome, sous prétexte de de-

mander la reſtitution de ſes biens. Quelques jeunes Romains furent ſéduits par ces dangereux ambaſſadeurs, & conſpirerent en faveur d'un roi qu'ils croyoient perſécuté, ou dont ils ambitionnoient les bonnes graces. Un eſclave découvre le complot. Les deux fils de Brutus ſe trouvant au nombre des coupables, leur pere prononça lui-même contr'eux la ſentence de mort, & les fit exécuter en ſa préſence: exemple affreux, mais qu'il crut néceſſaire pour couper juſqu'à la racine du mal. Les biens de Tarquin furent livrés au peuple. On renvoya les ambaſſadeurs Etruſques, dont la perfidie avoit violé le droit des gens. Ce trait de modération fait d'autant plus d'honneur aux Romains, que les ennemis de leur liberté devoient leur paroître plus odieux.

Collatin parut ſuſpect, uniquement pour s'être montré moins rigide que Brutus envers les conſpirateurs: on l'auroit banni, s'il n'avoit abdiqué le conſulat, ſuivant l'avis de ſon collegue. Celui-ci mourut les armes à la main, dans une bataille contre Aruns, fils du roi. Ils ſe percerent mutuellement de coups mortels, & la liberté fut cimentée du ſang de ſon principal auteur. On fit l'oraiſon funebre de Brutus; les femmes porterent le deuil une année entiere. Collatin. Brutus.

L'eſprit de liberté eſt ſi ombrageux, que Valérius-Publicola, nouveau conſul, homme populaire, fut ſoupçonné d'aſpirer à la tyrannie, parce qu'il bâtiſſoit une maiſon ſur un terrein qui dominoit la place publique. Pour regagner la confiance des Romains, il démolit Publicola.

sa maison; il ôta les haches des faisceaux de ses licteurs; il voulut que les faisceaux fussent baissés devant l'assemblée du peuple; il permit de tuer quiconque tenteroit de s'ériger en souverain; il permit d'appeller au peuple des jugements mêmes des consuls; il confia enfin le trésor public à deux sénateurs choisis par le peuple. Sa conduite le fit élire consul quatre fois. Elle devoit naturellement déplaire au sénat, trop jaloux de l'autorité; mais on avoit besoin du peuple contre l'ennemi.

Porsenna. Le plus puissant roi de l'Etrurie, Porsenna, avoit épousé la querelle de Tarquin, & parut bientôt aux portes de Rome. Le sénat s'étoit précautionné, soit en faisant des provisions de vivres, soit en déchargeant de tout impôt les citoyens pauvres, que le mécontentement pouvoit exciter à la révolte. On déclara qu'ils payoient un assez grand tribut, par les enfants qu'ils donnoient à la république. Cependant la ville auroit peut-être succombé, sans l'action presque incroyable d'Horatius-Coclès, qui défendit seul le pont du Tibre, tandis qu'on travailloit à le rompre, pour empêcher l'ennemi de passer. Le siege se tourna en blocus; la famine étoit à craindre. Mucius-Scévola, jeune homme intrépide, se croyant tout permis pour délivrer Rome, pénétra, dit-on, dans le camp du roi étrusque, dans sa tente même, résolu de l'assassiner aux dépens de sa propre vie. Il manqua son coup par mépriſe. Il dénonça fièrement à Porsenna que plusieurs autres citoyens avoient formé le même projet. Comment les historiens de Rome ont-ils pu

célébrer ce trait condamné par toutes les loix des nations ? Porſenna ſe montra plus généreux en renvoyant l'aſſaſſin. Il conclut la paix avec les Romains.

Clélie.

On paſſe ſous ſilence l'hiſtoire de Clélie & de ſes jeunes compagnes, données en ôtages, & qu'on fait repaſſer le Tibre à la nage ſous une grêle de fleches. Le merveilleux amuſe les enfants; mais il n'apprend aux autres qu'à ſe défier des anciennes traditions. Horatius-Coclès, Mucius-Scévola & Clélie furent, dit-on, comblés d'honneurs & de récompenſes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Rome formoit des héros en honorant le courage. Elle perdit dans Valérius-Publicola un vrai modele du patriotiſme. Après quatre conſulats, il mourut pauvre. On fit ſes funérailles aux frais du public; & le deuil que porterent un an les dames Romaines, comme pour Brutus, fut une expreſſion éclatante des regrets de la patrie.

Fin de Publicola.

Principes des diviſions.

Rome avoit dans ſon propre ſein un principe de ſoulévement. Les patriciens en général, loin d'être comme auparavant les peres du peuple, ne cherchoient qu'à en devenir les maitres. L'inégalité de fortune croiſſoit tous les jours, & avec elle les ſemences de diviſion. Les pauvres, après avoir accumulé dettes ſur dettes, ſe trouvoient expoſés aux violences de créanciers impitoyables, qui les mettoient en priſon, ou les réduiſoient en ſervitude. Accablé de vexations, le peuple déclara qu'il ne s'enrôleroit point pour la guerre, à moins qu'on n'abolît les dettes. Quelques-uns menacerent même de quitter la ville.

Avis d'Appius-Claudius sur les dettes.

Valérius, frere de Publicola, propose l'abolition des dettes, comme un parti qu'exigent l'humanité & la prudence. Mais Appius-Claudius, riche Sabin, établi nouvellement à Rome, fier, dur & inflexible, représente qu'abolir les dettes, seroit ruiner la foi publique, qu'on pouvoit avoir de l'indulgence pour les débiteurs, qui n'avoient point mérité leur infortune par une mauvaise conduite; mais que les autres étant la honte de Rome, on ne devoit pas les regretter, s'ils l'abandonnoient; que du reste, on exciteroit la sédition en mollissant.

Etablissement de la dictature.

Le sénat renvoya la décision après la guerre, se contentant de suspendre toutes les dettes dans cet intervalle. L'ennemi approchoit. Les mutins s'échauffent davantage, & refusent de prendre les armes, jusqu'à ce qu'on ait accordé leur demande. On proposa, pour mettre fin aux dissentions, de créer un magistrat, nommé Dictateur, qui auroit toute l'autorité entre les mains, & qui gouverneroit souverainement la république, dans les conjonctures où les regles ordinaires étoient impuissantes: il ne devoit rester en charge que six mois, de peur que son pouvoir ne dégénérât en tyrannie. Le peuple, facile à tromper sur l'avenir, qu'il ne prévoit point, approuva sans peine cet expédient.

An de Rome 255.

Elle ne fut pas briguée, & on n'en abusa pas.

C'étoit à l'un des consuls qu'on réservoit la nomination du dictateur: le peuple devoit seulement la confirmer. Les deux consuls, Clélius & Lartius, se disputerent généreusement à qui nommeroit son collegue. Lartius céda, & fut

dictateur. On doit admirer, comme un des principaux phénomenes de l'hiſtoire, que la dictature, donnant le droit de vie & de mort, & le pouvoir le plus deſpotique, ait été ſouvent le ſalut de Rome; qu'aucun ambitieux n'en ait abuſé; qu'on l'ait même abdiquée avant les ſix mois, dès que ſon objet étoit rempli. Sylla fut le premier exemple d'uſurpation à cet égard: tant les lois avoient d'empire ſur l'ame des Romains!

Effet de la création du dictateur.

D'abord Lartius créa un général de la cavalerie, (*magiſter equitum*) dont la charge devoit durer autant que la ſienne; ce qui fut toujours obſervé depuis. Enſuite, avec un cortege de vingt-quatre licteurs, qui portoient des faiſceaux armés de haches, il ſe montra réſolu de punir ſévérement le crime & la révolte. Ses jugements étant ſans appel, les mutins tremblerent; ils ſentirent la néceſſité de l'obéiſſance. On fit le dénombrement des citoyens; (*) on en trouva plus de cent cinquante mille au-deſſus de l'âge de puberté. Le dictateur leva des troupes comme il voulut. Les Latins, qui menaçoient Rome, déſirerent une ſuſpenſion d'armes; il conclut la treve, & ſe démit auſſi-tôt de la dictature.

Bataille de Régille.

Dès que la treve fut expirée, les Latins reprirent les armes. Un ſecond dictateur parut

(*) Je ne ſais ſi l'on doit compter ſur les dénombrements, tels que les rapportent les hiſtoriens. Le huitieme, l'an 279 de Rome, n'eſt que de cent trois mille citoyens; le neuvieme, en 288, eſt de cent quatre-vingt mille deux cent quinze. Les guerres, les maladies pouvoient diminuer beaucoup le nombre dans un petit eſpace d'années. Mais comment ſe trouve-t-il ſi fort augmenté en ſi peu de temps?

nécessaire. Postumius, revêtu de cette dignité, marcha contre les ennemis. Leur armée montoit à quarante-trois mille hommes. Il n'en avoit que vingt-cinq mille. La sanglante bataille de Régille fixa le sort de la république. Titus & Sextus, fils du tyran, y furent tués. A peine échappa-t-il dix mille Latins. Ce peuple demanda la paix, & se soumit. Tarquin mourut à Cumes dans la Campanie, accablé de vieillesse & d'infortune.

Les troubles recommencent.

Les patriciens avoient gardé quelques ménagements envers le peuple, tant qu'ils craignoient de le voir rappeller Tarquin. Délivrés de cette inquiétude, ils redoublerent leurs violences. Toute la ville fut bientôt remplie de vexations & de murmures. Un vieillard s'échappe de prison, se montre dans la place, maigre, hideux; il découvre les cicatrices des blessures qu'il a reçues à la guerre, & les traces récentes des coups, dont un impitoyable créancier l'a fait déchirer; il raconte ses malheurs causés par des accidents & par l'avarice d'autrui. Le peuple entre en fureur; le sénat s'assemble; Appius Claudius opine, comme il avoit fait auparavant, à ne rien accorder & à punir.

Servilius adoucit le peuple.

Dans cette circonstance, les Volsques s'avancent avec une nombreuse armée. Les plébéiens ne dissimulent point leur joie, & déclarent que les patriciens peuvent aller combattre, puisqu'eux seuls profitent des victoires. Mais la douceur du consul Servilius, ses promesses qu'on satisferoit le peuple, la suspension des dettes accordée en attendant, l'amour de la patrie ranimé par l'espérance, calment ces braves

citoyens. Les débiteurs à l'envi se font enrôler. Servilius défait les Volsques, & partage tout le butin aux soldats.

Retraite du peuple au Mont-Sacré.

Comme le sénat, excité par Appius, refusoit toujours de satisfaire le peuple, la sédition étoit sur le point d'éclater. Les consuls, qui avoient chacun leur armée encore sur pied, ordonnerent aux soldats de les suivre, sous prétexte d'une nouvelle guerre. Ils comptoient sur la force du serment, dont la religion faisoit une loi inviolable pour les Romains. On imagina un expédient frivole, qui servit à éluder la loi: ce fut d'enlever furtivement les enseignes, & de se retirer avec elles. Les soldats juroient de ne point les abandonner. Ils se nommerent des officiers, & établirent leur camp sur le Mont-Sacré, au-delà du Téveron, à trois mille de Rome. Cette désertion imprévue apprit au sénat combien il s'étoit fait tort à lui-même, par sa dureté & son injustice. Le peuple sortoit en foule, & couroit au Mont-Sacré.

Suite de cette sédition.

Les députés qu'on envoya aux séditieux, rapporterent pour réponse, qu'après tant de promesses violées, il n'étoit plus possible de se fier au sénat; que les patriciens voulant dominer en maîtres de Rome, pouvoient y rester les maîtres; mais que les pauvres citoyens vouloient être libres, & que leur patrie seroit le lieu où ils jouiroient de leur liberté. Ce qui étonne davantage, c'est l'ordre & la discipline qu'on voit régner dans leur camp. Point de tumulte, ni de violences. Ils descendent de la montagne pour chercher des vivres, se contentent du pur nécessaire, & retournent tranquil-

lement à leur poste. Jamais armée n'avoit paru plus digne de ce nom sous les consuls.

Parti que prend le sénat.

Cette modération même étoit inquiétante pour le sénat. Elle annonçoit une entreprise bien concertée, & des forces redoutables prêtes à fondre sur la ville. La consternation fut générale. Personne n'osa briguer le consulat; il fallut même obliger deux sénateurs à le recevoir. On remit en délibération l'affaire des dettes; on nomma dix députés pour traiter avec le peuple; on leur donna plein pouvoir de conclure, aux conditions qu'ils jugeroient avantageuses à la république. Appius & les jeunes sénateurs s'opposerent en vain à ce parti. Leurs conseils violents avoient eu des suites trop funestes, pour étouffer encore les sentiments d'humanité. Les choses en étoient au point, que, sans accorder beaucoup au peuple, il étoit impossible de rétablir l'ordre & la paix. C'est ainsi que l'abus de l'autorité amene les révolutions.

II.

Le peuple acquiert de l'autorité.

An de Rome 260.

Députés du sénat.

A LA tête de la députation du sénat, étoient trois hommes dignes de la confiance du peuple : Lartius et Valérius, qui avoient exercé la dictature, et Ménénius-Agrippa, illustre consulaire, auteur du conseil qu'on venoit de suivre. Le peuple, malgré son mécontente-

ment, aimoit la patrie. Il les reçut avec joie; il eût été fort traitable, sans deux chefs séditieux dont la fougue entretenoit la discorde. Ménénius employa, dit-on, avec succès l'apologue de l'estomac & des membres. Les membres révoltés contre l'estomac, qu'ils accusoient de profiter de leur travail, & de ne rien faire pour eux, furent détrompés par une triste expérience : lui ayant refusé leurs services, ils tomberent dans une langueur mortelle. C'étoit l'image du peuple, trop prévenu contre le sénat. Des esprits tranquilles pouvoient sentir la justesse de cet apologue; mais la multitude avoit besoin d'autres motifs. Ménénius fit surement plus d'impression, en déclarant que le sénat aboliroit les dettes.

Un des chefs du peuple, Junius-Brutus, représenta qu'on devoit prendre des précautions pour l'avenir; il demanda qu'il y eût des magistrats plébéiens, chargés uniquement de veiller aux intérêts du peuple. On s'étoit mis dans la malheureuse nécessité, ou d'essuyer la guerre civile, ou d'accorder aux mutins ce qu'ils exigeoient. Le sénat consentit à l'élection des tribuns du peuple. C'est le nom de ces nouveaux magistrats, tirés du corps des plébéiens pour les protéger. On déclara par une loi que leur personne seroit sacrée; que si quelqu'un les frappoit, il seroit maudit, & ses biens voués au service de Cérès; que le meurtrier pourroit être tué sans forme de justice.

Etablissement des tribuns du peuple.

Les tribuns n'eurent aucune marque de dignité. Assis à la porte du sénat, ils ne pou-

Leur pouvoir.

voient y entrer que par ordre des consuls. Leur pouvoir étoit renfermé presque dans l'enceinte de Rome; il leur étoit défendu de s'absenter de la ville. Mais qu'un seul formât opposition contre un décret du sénat, c'en étoit assez pour l'annuller : son *veto* arrêtoit tout. Nous verrons leur autorité s'accroître de jour en jour, & devenir redoutable comme celle des éphores de Sparte. Ils furent d'abord cinq, & ensuite dix. Leur charge étoit annuelle. Dès le commencement, ils firent créer deux édiles, magistrats plébéiens, qui étoient leurs officiers, chargés de la police des bâtiments.

Prise de Corioles.

L'établissement du tribunat & la suppression des dettes ayant ramené le peuple au devoir, le consul Postumius-Comminius battit les Volsques, & prit Corioles, leur capitale. Il dut principalement ses succès à la valeur de Marcius, jeune patricien, qui avoit toutes les qualités d'un héros, mais non la modération d'un sage. Le consul, après l'avoir couronné de sa main, voulut l'enrichir. Il lui destinoit la dixième partie du butin : Marcius la refusa. Le surnom de Coriolan fut une récompense plus digne de lui; il la reçut des soldats, dont il faisoit l'admiration.

Malgré les exemples d'avarice donnés par un nombre de patriciens, le mépris des richesses distingua encore long-temps les héros de la république. Cette noble vertu, qui, dans le même temps, mettoit Aristide au-dessus de tous les grands hommes d'Athenes, étoit si chere à Ménénius-Agrippa, qu'il mourut sans

Pauvreté de Ménénius-Agrippa.

laisser de quoi faire ses funérailles. Le peuple se taxa pour lui en faire de magnifiques, & ne voulut point reprendre l'argent qu'il y destinoit, quoique le sénat eût chargé les questeurs de la dépense: il le donna aux enfants du mort.

Effets de la disette.

On n'avoit point ensemencé les terres. Quelques soins que prît le sénat pour remédier à la disette, on souffrit & on murmura. Le peuple souffrant est pour l'ordinaire injuste, parce que, sans réfléchir sur les causes de sa misere, le sentiment des maux l'aigrit contre ceux dont il attend en vain des secours. On supposa que les sénateurs gardoient tout le bled pour leurs familles. Les tribuns accréditerent ce bruit, & échaufferent les têtes. Appius inspire au sénat la résolution de les réprimer & de les punir. Les consuls assemblent le peuple pour cet effet. Interrompus par les tribuns, ils prétendent leur fermer la bouche; ils leur disputent le droit de parler dans les assemblées. Cette querelle fournit aux tribuns l'occasion d'étendre leur autorité.

Accroissement du pouvoir des tribun.

Junius-Brutus, un des édiles, le même factieux dont nous avons vu l'audace, ayant obtenu des consuls la permission de prendre la parole comme pour terminer la dispute, leur demanda pourquoi ils empêchoient les tribuns de parler au peuple. » C'est, répondit » un consul, parce qu'ayant convoqué nous-» mêmes l'assemblée, la parole nous appar-» tient. Si les tribuns l'avoient convoquée, » loin de les interrompre, je ne viendrois pas » se entendre ». Ce mot imprudent eut de

grandes suites. » Vous avez vaincu, plébéiens, s'écria Junius. Tribuns, laissez haranguer les consuls. Demain je vous ferai connoître la dignité & la puissance de vos charges ». En effet, par son conseil, les tribuns, le lendemain dès la pointe du jour, se rendent à la place publique, suivis de presque tout le peuple.

L'un d'eux, nommé Icilius, représente qu'il est essentiel, pour l'exercice du tribunat, de convoquer des assemblées, & de pouvoir haranguer sans crainte d'être interrompu. On applaudit; on approuve une loi qu'il avoit dressée la nuit avec ses collegues. Cette loi porte : » Que dans les assemblées tenues par » les tribuns, personne ne les interrompe & » ne les contredise; que si quelqu'un ose le » faire, il donne caution pour l'amende à la- » quelle il sera condamné, & qu'il soit puni » de mort, s'il refuse la caution ». Par-là les tribuns augmentoient considérablement leur pouvoir; mais sans ce privilege ils n'auroient pu protéger le peuple que foiblement. Une loi pareille étoit un coup terrible porté au sénat. Il refusa d'abord de la confirmer, soutenant qu'elle étoit l'ouvrage d'une assemblée illégitime. On lui déclara que s'il rejettoit les *plébiscites*, ou ordonnances du peuple, on rejetteroit les *sénatus-consultes*, ou les décrets du sénat : il céda enfin, soit par nécessité, soit par complaisance.

On avoit reçu du bled de Sicile, ressource précieuse dans la disette. Le petit peuple souffroit toujours, mais sans commettre au-

cune violence, & se contentant du peu que la terre lui donnoit pour vivre. La dureté hautaine de Coriolan le mit en fureur. Quand il fut question dans le sénat de l'usage qu'on feroit de ce bled, les uns proposerent de le distribuer gratuitement aux pauvres, les autres de le vendre fort cher, afin de punir & de dompter l'audace du peuple. Coriolan soutint qu'il falloit profiter des circonstances, abolir le tribunat, casser les conventions du Mont-Sacré. Ce héros, dont on vante la probité & le désintéressement, ne connoissoit pas les vertus douces qui gagnent les cœurs. Coriolan.

Les tribuns, sachant ce qui se passoit, invoquent les dieux vengeurs du parjure. Le peuple s'échauffe, & veut massacrer Coriolan. Ils arrêtent le peuple ; mais ils somment Coriolan de comparoître devant eux. Le fier patricien mépriſe leur citation. Ils entreprennent de le saisir, & sont repoussés par de jeunes sénateurs. Enfin ils convoquent une assemblée, où Coriolan, bien loin de faire son apologie, répete d'un ton impérieux tout ce qu'il a dit au sénat. Il jure aux tribuns une haine irréconciliable, en les appellant *le poison de la tranquillité publique*. Sicinius, un des tribuns, le condamne à mort sur le champ, de sa propre autorité, & ordonne qu'on le précipite de la roche Tarpéienne. Comme les patriciens se disposoient à le défendre, & que la populace ne remuoit point, par respect pour les consuls, Sicinius le cite au jugement du peuple dans vingt-sept jours ; il est condamné à un banniſſement perpétuel. Il est condamné.

Ce qui arriva après sa condamnation

Après la condamnation de Coriolan, le peuple triompha comme d'une victoire décisive, remportée sur les patriciens. Il auroit du plutôt se reprocher son ingratitude envers un citoyen dont il avoit reçu les services les plus signalés, & dont le crime étoit imaginaire & sans preuves. On éprouva bientôt combien il importe de ménager des hommes aussi capables, par leur caractère, de nuire que de servir. Coriolan n'écouta plus que la vengeance. S'étant retiré chez les Volsques, il leur fit prendre les armes contre sa patrie. Il devint leur général, entra sur le territoire de Rome, & répandit partout la terreur. Le peuple, gouverné par les événemens, demandoit son rappel; le sénat s'y opposoit. Mais le danger adoucit les sénateurs. Ils lui envoyerent une députation qu'il reçut avec dédain. Les prêtres vinrent à leur tour, & furent congédiés de même. Véturie, sa mere, à la tête des dames romaines, alla enfin désarmer un fils rebelle. Les sentiments de la nature dompterent cette ame orgueilleuse. *Rome est sauvée*, s'écria-t-il, *mais votre fils est perdu*. Coriolan fit la paix (*). Il mourut, selon quelques auteurs, assassiné par les Volsques, selon d'autres, languissant dans une triste vieillesse, & regrettant sa patrie.

Loi agraire.

Les disputes se réveillerent à l'occasion d'une loi agraire, proposée par le consul Cassius. L'ambition seule lui inspira, dit-on, cette

(*) En mémoire du service qu'avoit rendu Véturie, le sénat bâtit un temple à la Fortune des femmes, où les Dames eurent seules le droit d'entrer.

loi, comme un moyen de parvenir à la souveraine puiſſance. Il vouloit que l'on partageât, non-ſeulement aux Romains, mais aux alliés, une partie des terres conquiſes, & celles même que les patriciens avoient uſurpées depuis long-temps. L'article des alliés déplut au peuple, qui ſe réſervoit tout le profit du partage. Le ſénat convint que les étrangers n'y auroient de part, qu'autant qu'ils auroient aidé à la conquête. On ne cherchoit qu'à gagner du temps pour faire tomber le projet de Caſſius. Dès que ce conſul ſortit de charge, deux queſteurs l'accuſerent devant le peuple d'avoir aſpiré à la tyrannie. Il fut puni de mort. Son propre pere, ſuivant quelques écrivains, fut ſon accuſateur dans le ſénat, & le fit exécuter dans ſa maiſon. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que le ſénat eut ſouvent recours à l'accuſation de tyrannie contre ceux qu'il avoit intérêt de perdre.

On demandoit inutilement le partage que le ſénat avoit promis. Tout annonçoit une prochaine rupture. C'eſt alors que les conſuls mirent principalement leur politique à exciter ſans ceſſe de nouvelles guerres, qui puſſent occuper au-dehors l'ardeur inquiète des plébéiens. Ceux-ci refuſoient de s'enrôler; mais on les y obligeoit, en les menaçant d'un dictateur. Les Eques, les Volſques, les Véiens, les Etruſques, furent battus en diverſes rencontres.

Appius, après ſon conſulat, s'oppoſoit avec la même ardeur, aux demandes des tribuns pour le partage des terres. Ceux-ci l'ac- Mort d'Appius.

cuſent devant le peuple. Il comparoît plutôt en juge qu'en accuſé. Il en impoſe tellement, que l'on n'oſe rien prononcer contre lui. Il ſe donne enſuite la mort, prévoyant qu'une ſeconde aſſemblée le condamneroit. Son fils, malgré les tribuns, fit ſon oraiſon funebre, à laquelle le peuple même applaudit ; tant la fermeté courageuſe du pere avoit excité d'admiration. De tels hommes, en ſe modérant, auroient fait le bonheur & la gloire de leur patrie. Les querelles continuerent entre les deux ordres.

Loix. On n'avoit pas encore de loix civiles, propres à régler la conduite & à maintenir la fortune des citoyens. Les conſuls jugeoient tous les différends, ou par les principes de l'équité naturelle, ou par les anciennes coutumes, ou par quelques loix de Romulus & de ſes ſucceſſeurs, dont il reſtoit à peine des veſtiges ; & le ſort des particuliers dépendoit ainſi des caprices des patriciens.

Loi Térentia. Le tribun Térentius entreprit de remédier au déſordre. Il propoſa de publier un corps de loix, qu'on ſeroit obligé de ſuivre dans l'adminiſtration de la juſtice. Il ne s'en tint pas là. Après avoir déclamé contre le pouvoir des conſuls, qu'il dépeignoit comme deux monarques abſolus, il demanda l'élection de cinq commiſſaires, pour fixer des bornes à leur puiſſance. Tel fut l'objet de la fameuſe loi Térentia, auſſi capable que la loi agraire d'inquiéter les ſénateurs. On l'attaqua, on la défendit avec la chaleur ordinaire. Quintius-Céſon, fils du grand Cincinnatus,

dont on parlera bientôt, fut la victime des tribuns, parce qu'il s'oppoſoit à leur entrepriſe. Fauſſement accuſé, il ſortit de Rome, ſans attendre le jugement. Dix citoyens s'étoient fait ſa caution pour une ſomme. Son pere la paya, & fut obligé de vivre dans une petite métairie, unique bien qui lui reſtoit.

Herdonius, riche Sabin, ſurprend le capitole à la faveur de ces troubles. Les conſuls ordonnent au peuple de s'armer contre l'ennemi. On monte au capitole, on le délivre. Le conſul Valérius ayant été tué à l'aſſaut, Quintus-Cincinnatus eſt tiré de la charrue pour le remplacer. En mêlant la fermeté à la douceur, il rétablit l'ordre ; il remet la juſtice en vigueur ; il fait oublier, en quelque ſorte, les tribuns. Après ſon conſulat, Minucius, un de ſes ſucceſſeurs, ſe laiſſa envelopper par les Eques, à qui il faiſoit la guerre. Le péril de l'armée romaine engage à créer un dictateur. Le choix tombe ſur Cincinnatus. Cet illuſtre laboureur quitte de nouveau ſon champ, ſe met à la tête des citoyens, délivre Minucius, revient en triomphe voir ſon fils Céſon, juſtifié & rappelé, abdique la dictature le ſeizieme jour, & va reprendre ſa charrue, dont il fait plus de cas que des honneurs. Cincinnatus.

Ceux qui rabaiſſent ces exemples admirables, en diſant que les Romains ignoroient alors la ſéduction des richeſſes, ont-ils aſſez réfléchi aux traits d'avarice, ſi communs parmi les patriciens depuis le commencement de la république ? L'amour de la pauvreté n'appartenoit qu'aux grands hommes. Si cette

vertu étoit rare, la pauvreté du moins écartoit les vices corrupteurs ; & la discipline militaire, jointe à la force du corps & au courage, devoit rendre les Romains invincibles.

Loi Térentia reçue.

Enfin, après de nouvelles disputes, pleines d'animosité & de violences, le sénat, qui craignoit la ruine entiere de la république, donna son consentement à la loi Térentia. Il fut résolu que dix commissaires seroient chargés de rédiger un corps de loix ; qu'ils seroient revêtus pour un an de la puissance souveraine ; que toutes les magistratures cesseroient dans cet espace de temps, même le tribunat, dont l'autorité s'étoit maintenue sous les dictateurs ; que les jugements des décemvirs seroient sans appel, & qu'à eux seuls appartiendroit le pouvoir de faire la paix ou la guerre. On nomma d'abord Appius-Claudius, alors consul, fils du second Appius, qui s'étoit tué lui-même. Son collegue lui fut associé, avec d'autres consulaires, & avec trois sénateurs qu'on avoit députés à Athenes, pour y recueillir les loix de la Grece.

III.

Les Décemvirs.

An de Rome 302.

Lois des XII tables.

LA législation étant le principal objet du nouveau gouvernement, les décemvirs travaillerent à leur code avec ardeur. Un Grec, exilé d'Ephese, leur interpréta les loix qu'on

avoit apportées d'Athenes. Ils y ajouterent une partie des anciennes ordonnances royales. Cet ouvrage fini, ils l'expoſerent en public ſur dix tables de chêne, invitant les citoyens à l'examiner, à choiſir, en un mot à être leurs propres légiſlateurs. Le ſénat avoit approuvé les loix par un décret. Le peuple ſatisfait, les confirma. Deux autres tables, propoſées l'année ſuivante, furent acceptées de même, malgré un article odieux, qui défendoit aux patriciens de s'allier avec les familles plébéiennes.

Ces lois des douze tables, dont il ne reſte qu'un petit nombre de fragments, étoient claires et préciſes, ſupérieures en ce point aux loix de Solon, quoique beaucoup moins conformes à l'humanité. Les peres conſervoient ſur leurs enfans un pouvoir abſolu, & les maîtres ſur leurs eſclaves. Les débiteurs étoient livrés aux violences des créanciers. Des peines capitales contre les auteurs de libelles & les poëtes; pluſieurs autres diſpoſitions cruelles, qu'il fallut bientôt adoucir, font connoître l'eſprit des légiſlateurs. Rome gagnoit cependant beaucoup à recevoir des loix, qui fuſſent une regle fixe pour les citoyens, & vraiſemblablement le peuple conſidéra plus cet avantage, que les inconvéniens de quelques diſpoſitions tyranniques.

Abus du gouvernement des décemvirs.

Si le décemvirat n'avoit produit que les douze tables, il eût été une époque glorieuſe pour la république. Mais il dégénéra en tyrannie, & en ne reſpectant rien, les tyrans ſe perdirent eux-mêmes.

Attentat d'Appius.

Appius étoit resté à Rome, tandis que ses collegues faisoient la guerre. Il devint amoureux de la jeune Virginie, fille de Virginius, vaillant plébéien, & promise en mariage à Icilius, ancien tribun du peuple. Après de vaines tentatives pour satisfaire sa passion, il voulut la faire enlever par force, en qualité de juge, la supposant née d'une esclave d'un de ses clients qui la réclamoit. Icilius défend Virginie avec l'ardeur d'un amant; le peuple s'émeut, Appius est chassé de son tribunal. Virginius, averti du danger de sa fille, s'étoit hâté de partir du camp où il étoit, pour voler à son secours. Il arrive; il plaide sa cause; il voit le redoutable décemvir prêt à se rendre maître par une sentence de la personne de Virginie. Pour sauver l'honneur de sa fille, il lui enfonce un couteau dans le sein; & montrant le couteau ensanglanté à Appius: *C'est par ce sang*, lui dit-il, *que je dévoue ta tête aux dieux infernaux.* Appius ordonne en vain de l'arrêter. Il se fait jour à travers le peuple, dont il excite la haine contre les tyrans, & il va répandre parmi les soldats, le désir de la liberté & de la vengeance.

Le décemvirat est aboli.

Des scènes si tragiques ne manquent pas leur effet, quand les hommes souffrent impatiemment le joug. Excepté un petit nombre d'ames serviles, tous abandonnerent les décemvirs, & se livrerent aux sentiments républicains. Les deux armées se réunirent sur le Mont-Sacré, où le peuple les suivit en foule. Le sénat ne savoit quel parti prendre. Enfin la clameur générale ayant forcé les décemvirs

à ſe démettre, on députa au peuple Horatius & Valérius, leurs ennemis, avec plein pouvoir de conclure la pacification. On rétablit le tribunat & le droit d'appel au peuple; on abolit le décemvirat. Valérius & Horatius furent faits conſuls. Des lois populaires qu'ils établirent, augmenterent l'attachement pour eux. Ils ordonnèrent que les plébiſcites, émanés des comices par tribus, obligeroient tous les citoyens, comme les loix émanées des comices par centuries. Cette loi, extrêmement favorable aux tribuns, ne pouvoit que chagriner le ſénat: les circonſtances l'engagerent à y conſentir.

Les diſcordes inteſtines ſe ranimerent ſouvent dans Rome. Chaque tribun vouloit ſe ſignaler par des victoires ſur le ſénat.

Une loi des douze tables défendoit les mariages entre les patriciens & les plébéiens; ce qui élevoit entre les deux ordres une barriere odieuſe. Les premiers, en poſſeſſion du conſulat, ſe croyoient réellement nés pour l'empire: les autres, avec le ſecours du tribunat, tendoient ſans ceſſe à rétablir l'égalité. Canuléius, tribun hardi, ſecondé par ſes collegues, proteſta ſolemnellement qu'il s'oppoſeroit à toute levée de troupes, juſqu'à ce qu'on eut rendu la liberté des mariages, & même juſqu'à ce qu'on eût réglé que les plébéiens, comme les autres, pourroient être nommés conſuls. A la veille d'une guerre, il falloit de la condeſcendance. L'article des mariages fut accordé. Diſpute ſur les mariages.

Création de tribuns militaires.

Mais dans la crainte d'avilir le consulat, les sénateurs proposerent la création de trois tribuns militaires, qui tiendroient lieu de consuls, & qui seroient choisis indifféremment parmi les patriciens & les plébéiens. Le peuple ayant approuvé ce projet, donna une preuve singuliere de modération : il nomma trois patriciens à la nouvelle dignité. Ceux-ci abdiquerent quelques mois après, parce que les auspices, dit-on, n'avoient pas été favorables. Ce fut, sans doute, un artifice du sénat pour remettre les choses sur l'ancien pied.

Rétablissement du consulat.

On rétablit effectivement le consulat. Les tribuns n'avoient aucun intérêt à s'y opposer, dès que le peuple étoit résolu de donner ses suffrages aux patriciens, dont les talens & l'habileté méritoient la préférence.

An de Rome 310. Établissement des censeurs.

Depuis dix-sept ans, on n'avoit point fait le cens ou le dénombrement des citoyens, & l'interruption de cette sage coutume troubloit l'ordre de la république. Les consuls Quintius-Capitolinus & M. Géganius penserent à la rétablir. Trop accablés d'affaires pour remplir eux-mêmes une pareille fonction, comme le faisoient les anciens consuls, ils introduisirent une nouvelle magistrature que l'on chargea de ce soin. Telle fut l'origine des censeurs. Leur dignité parut d'abord peu importante ; mais elle s'éleva en peu d'années, presque au niveau du consulat. La censure acquit l'inspection des mœurs, le droit de punir & de dégrader quelque citoyen que ce fut. Le soin des finances, l'entretien des édifices publics lui furent confiés. C'est à elle qu'on doit attri-

buer

buer en partie la gloire & la prospérité de Rome ; car, selon le président de Montesquieu, *il y a de mauvais exemples qui sont pires que des crimes, & plus d'états ont péri, parce qu'on a violé les mœurs, que parce qu'on a violé les loix.*

L'an de Rome 347, il y eut un décret du sénat, pour accorder une paie aux soldats qui servoient dans l'infanterie. Le peuple en fut transporté de joie. Le service militaire qu'il faisoit à ses dépens, étoit la cause des emprunts, de la misère, des troubles. Il témoigna la plus vive reconnoissance aux sénateurs, protestant que tout citoyen prodigueroit désormais son sang pour la défense de la patrie.

An de Rome 347. Établissement de la paie des soldats.

Jusqu'alors la guerre n'avoit consisté qu'en courses sur le pays ennemi, & en combats très-rarement décisifs. Une campagne de vingt ou trente jours épuisoit les ressources du soldat. Des armées entretenues aux frais de la république, pouvoient seules étendre au loin sa puissance. C'est donc ici un changement remarquable. L'établissement des troupes soudoyées fera de même époque dans les monarchies modernes.

L'an 348, le siege de Véies fut résolu. Cette ville d'Etrurie, voisine de Rome, étoit riche, forte, ennemie mortelle des Romains. Ils l'attaquerent avec une méthode, dont leur histoire ne fournit encore aucun exemple. Ils firent des lignes de circonvallation & de contrevallation, les unes pour se précautionner contre les sorties, les autres contre les attaques de ceux qui viendroient au secours des

An de Rome 348. Siege de Véies.

assiégés. Les généraux voulant passer l'hiver dans les lignes, ordonnerent aux troupes d'y construire des baraques. Ils furent d'autant mieux obéis, que les soldats préféroient le camp à la ville, où leur paie auroit cessé.

La mésintelligence des généraux, les emportements des tribuns du peuple, les efforts des ennemis, firent traîner la guerre en longueur. Camille, créé dictateur, étoit digne de la terminer. Il s'ouvrit un chemin sous terre pour pénétrer dans la place, qu'il désespéroit de prendre d'assaut. Tandis qu'une partie des Romains attaquoit les remparts, le reste entra par le souterrain dans la ville : elle fut prise après un siege de dix ans.

Siege de Faléries.

Faléries, ville des Falisques, fut assiégée quelque temps après. Il paroît difficile de croire qu'un maître d'école, sortant tous les jours de la place avec ses écoliers, ait gagné le camp de Camille, & lui ait livré cette jeunesse. Mais on ne peut s'empêcher d'applaudir à l'action vraie ou fausse du général. Camille renvoya, dit-on, ce traître, les mains liées derriere le dos, battu de verges par ses disciples; & les assiégés, pleins d'admiration pour la vertu des Romains, demanderent aussi-tôt la paix.

Camille accusé.

Un tribun accusa Camille de s'être approprié une partie du butin de Véies. Il est vrai qu'après la distribution des dépouilles, il en avoit redemandé la dixieme partie, pour l'accomplissement d'un vœu en l'honneur d'Apollon. Les pontifes avoient été consultés sur ce vœu; on l'avoit accompli avec ardeur; & les femmes y avoient concouru, en sacrifiant leurs bijoux.

Mais le peuple étoit irrité contre sa personne, soit par la perte de cette portion de butin qu'on lui avoit enlevée, soit parce que le général avoit triomphé d'une maniere trop fastueuse. Celui-ci auroit été condamné : il s'exila volontairement, pour prévenir une sentence injuste. Le besoin fait regretter les grands hommes. Les Romains sentirent bientôt qu'on ne remplaçoit pas un Camille.

IV.

Les Gaulois en Italie.

An de Rome 363.

Ce qui les attira en Italie.

LES Gaulois, habitant de la Gaule celtique, entre la Seine & la Garonne jusqu'aux Alpes, avoient fait une irruption en Italie, dès le regne du premier Tarquin : ils y étoient venus plusieurs fois depuis chercher des établissements. On leur attribue la fondation de Milan, de Côme, de Brescia, de Crémone & de quelques autres villes. Aruns, de Clusium en Etrurie, à qui ses concitoyens avoient refusé justice, attira de nouveau ces étrangers. Les vins d'Italie furent, dit-on, le motif par lequel il les engagea dans sa querelle. Clusium assiégé implora le secours de Rome. Quoique le sénat n'eût aucune raison particuliere de s'intéresser au sort des Etrusques, il envoya trois jeunes patriciens, avec ordre de négocier la paix. L'imprudence des ambassadeurs fit tomber l'orage sur Rome même.

Attaquent les Romains.

Ils demanderent à Brennus, le chef des Gaulois, quel droit il pouvoit avoir sur l'Etrurie. Brennus répondit que les Clusiens ayant des terres inutiles, refusoient injustement de les céder aux Gaulois; que ceux-ci y avoient autant de droit, que les Romains sur les terres dont ils s'étoient emparés; que tout appartenoit aux gens courageux, & que l'épée faisoit leur droit. Les ambassadeurs, dissimulant leur indignation, demanderent à entrer dans la place, sous prétexte de conférer avec les assiégés. Mais, au lieu d'inspirer la paix, ils se mirent à la tête des Clusiens, & combattirent les Gaulois.

Aussi-tôt Brennus marche vers Rome, envoie demander satisfaction, & veut qu'on livre les coupables à sa vengeance. Le sénat embarrassé, laisse au peuple le jugement de cette affaire. Loin de condamner les ambassadeurs, on les récompensa. C'étoit provoquer le Gaulois. Il précipita sa marche, assurant qu'il n'en vouloit plus qu'aux Romains.

Journée d'Allia.

Ceux-ci furent défaits à la journée d'Allia, presque sans combattre. On n'avoit pas consulté les augures que la superstition politique du sénat rendoit si respectables au peuple: sans doute, ce fut un motif de découragement pour les soldats. Rome se remplit de consternation & de terreur. Les vieillards, les femmes & les enfants se réfugient dans les villes voisines. La jeunesse s'enferme dans le capitole, pour le défendre jusqu'à la derniere extrémité. Quatre-vingt sénateurs se dévouent par vœu à la mort; dévouement patriotique

auquel on attachoit la vertu d'épouvanter les ennemis. Les Gaulois arrivent, massacrent ces hommes vénérables, immobiles sur leurs chaises curules. Ils attaquent le capitole ; & avant été repoussés, ils mettent le feu à la ville. C'est alors que les anciens monuments historiques furent brûlés.

Si Camille avoit préféré le triste plaisir de la vengeance au devoir de citoyen, Rome étoit perdue sans ressource. Mais toujours sensible à l'amour de la patrie, & peut-être à l'ambition de commander les Romains, il engagea les Ardéates, chez qui il vivoit en exil, à prendre les armes contre les Gaulois. Il tailla en pieces un de leurs détachements. Les Romains reprirent courage, le conjurerent de se mettre à leur tête, & on le nomma dictateur. Rome sauvée.

Manlius, ancien consul, sauva le capitole, attaqué de nuit par les Gaulois. On peut douter que les oies, plus vigilantes que les chiens, aient donné l'alarme & éveillé Manlius, comme les historiens le racontent. Mais il est avéré que les oies furent depuis en honneur à Rome, & que les chiens y furent détestés & même punis ; car on ne manquoit pas d'en empaler un tous les ans. Ces petitesses entretenoient un peuple superstitieux, dans l'idée que le ciel faisoit des miracles pour la république. Manlius au capitole.

Les circonstances qui suivent, n'ont guere plus de vraisemblance. Selon Tite-Live, après sept mois de blocus, les assiégeants & les assiégés, également abattus par la disette & les maladies, entament une conférence : Brennus Gaulois chassés.

exige mille livres pesant d'or : on convient d'acheter à ce prix une paix honteuse ; Sulpicius apporte la somme ; il se plaint que les Gaulois se servent de fausses balances ; Brennus, pour toute réponse, ajoute son épée au poids, en s'écriant : *Malheur aux vaincus.* Camille survient à ce moment ; il rompt le marché, comme dictateur : *C'est le fer*, s'écrie-t-il, *& non l'or, qui doit racheter les Romains.* On se bat ; les ennemis sont massacrés ; il n'en reste pas un seul pour porter la nouvelle du désastre.

Indépendamment du merveilleux, qui rend cette narration fort suspecte, le récit de Polybe ne permet point d'y ajouter foi. Il nous apprend que les Gaulois s'accommoderent avec les Romains, leur rendirent la ville, & coururent défendre leur propre territoire attaqué par les Vénetes.

Ambition de Manlius & sa fin.

Manlius, le sauveur du capitole, patricien distingué par ses services, qui avoit mérité & obtenu trente-sept récompenses militaires, aspiroit, dit-on, à l'autorité suprême. Il soutenoit, il animoit les plébéiens contre les nobles ; il payoit les dettes des pauvres, & les déroboit à la poursuite de leurs créanciers ; il employoit le talent dangereux de flatter & de gagner le peuple, dans la vue de l'assujettir. Mais il fut, comme tant d'autres, la victime de cette ambition. Cossus, nommé dictateur par le sénat, le fit arrêter, sans que personne osât y mettre obstacle. Tel étoit l'empire de la dictature.

Dès que Cossus eut abdiqué sa dignité,

Manlius élargi renoua toutes ſes intrigues. On l'accuſa devant le peuple. Les hiſtoriens diſent que pour le faire condamner, il fallut tenir l'aſſemblée hors du champ de Mars, dans un lieu d'où le capitole ne pût s'appercevoir; tant cet objet faiſoit d'impreſſion en ſa faveur. Manlius fut précipité du capitole même. Le peuple ſe repentit, le regretta, & crut que Jupiter en colere le vengeoit par une peſte qui ſuivit de près ſon ſupplice.

V.

Conſul plébéien. Révolte des Samnites & des Latins.

UNE loi nouvelle, propoſée par le tribun Licinius, avoit été admiſe après de vives oppoſitions du ſénat. Elle défendoit de poſſéder plus de cinq cents arpents de terre, elle donnoit aux plébéiens le droit de partager le conſulat avec les nobles. On vit un homme nouveau, le tribun Sextius, revêtu de la dignité conſulaire. Malgré les préventions des nobles, c'étoit un bien pour l'état, que le mérite pût élever les plébéiens aux premiers honneurs. Camille obtint du peuple, comme en échange, la création d'une nouvelle charge réſervée aux ſeuls patriciens, qu'on appella *préture*. Les conſuls, ſouvent occupés à la guerre, ne pouvoient plus rendre la juſtice. Le préteur fut chargé de cette partie eſſentielle du gouvernement. On créa auſſi deux édiles patriciens, ou *curules*, pour

Le peuple admis au conſulat.

Etabliſſement de la préture.

avoir soin des temples, des théâtres, des jeux, des places publiques, des murs de la ville, &c.

Magistrats curules. Les magistratures curules (ainsi nommées, parce qu'elles donnoient droit de se faire porter dans une chaise d'ivoire) étoient le consulat, la censure, la dictature, la préture & cette nouvelle édilité. Elles transmettoient le titre de nobles aux descendants de ceux qui les avoient obtenues. Ainsi il y eut quelque différence entre *noble* & *patricien*. La vanité distingua aussi les nobles patriciens, des nobles plébéiens.

Peste. Une peste qui enleva Camille, troubla entiérement la joie commune. Selon la pente naturelle du genre humain, les esprits consternés se livrerent à la superstition; mais la superstition n'eut rien alors de farouche. On prétend qu'elle fit instituer les jeux scéniques, ou les représentations théâtrales, comme un moyen de calmer les dieux. Elle fit renouveller la cérémonie du *lectisternium*, pratiquée déjà deux fois, qui consistoit à dresser des lits dans les temples, à y placer des statues des dieux & des déesses, auxquelles on servoit un festin, dont les hommes profitoient.

Tout cela ne délivrant pas de la peste, quelques vieillards proposerent, comme le meilleur remede, une ancienne pratique interrompue depuis long-temps: c'étoit d'enfoncer solemnellement un clou dans la muraille du temple de Jupiter-Capitolin. Il falloit, pour cette opération, un dictateur. On choisit Manlius-Imperiosus, qui enfonça le clou sacré. Les clous servoient autrefois en Etrurie & à Rome, pour marquer le nombre des années, faute de chiffres.

Le conſul les enfonçoit, & de-là vint ſans doute l'idée bizarre d'attacher une ſi grande importance à ſi peu de choſe.

Manlius, altier & ſévere, auroit abuſé de la dictature, ſi les tribuns du peuple ne l'avoient pas obligé de l'abdiquer peu de temps après la cérémonie. Un d'eux l'accuſa enſuite de violences envers les citoyens, & même à l'égard d'un de ſes fils, qu'il faiſoit travailler à la campagne comme un eſclave, parce qu'il avoit un défaut de langue. Ce fils, apprenant l'accuſation, oublia les mauvais traitements de ſon pere, ſe rendit à Rome, courut chez le tribun, lui mit le poignard ſur la gorge, & lui arracha un ſerment de ne point pourſuivre l'affaire. Le peuple approuva une action où reſpiroit la tendreſſe filiale, quoique repréhenſible d'ailleurs.

Manlius-Torquatus.

On trouve dans les hiſtoriens le combat du jeune Manlius-Torquatus, contre un géant gaulois, dont il enleva le collier d'or, après l'avoir tué à la vue des deux armées; on y voit un combat pareil de Valérius-Corvus, qu'ils ſuppoſent avoir été ſecondé par un corbeau perché ſur ſon caſque; on y voit le miracle d'un gouffre, qui ſe ferma lorſque Curtius s'y fut précipité, les augures ayant déclaré qu'il ſe fermeroit quand on y auroit jetté ce qu'il y avoit de plus précieux; ce ſont des faits inventés ou embellis par l'orgeuil national. Il faut ſe borner dans l'hiſtoire aux vérités importantes.

Valérius-Corvus.

Les Samnites attaquoient & étoient ſur le point de ſubjuguer les Campaniens, peuple mou, dont la capitale, la fameuſe Capoue, trembloit

Les Campaniens ſe donnent aux Romains.

aux approches de l'ennemi. Les Campaniens implorent le secours de Rome. On leur répond que la république étant liée avec les Samnites par un traité solemnel, ne peut le rompre en faveur d'un autre peuple. Ils levent cette difficulté, en se donnant aux Romains. On les reçoit à bras ouverts. On envoie des ambassadeurs prier les Samnites de ne rien entreprendre sur ce pays, qui est devenu dépendant de Rome. En cas que les prieres fussent mal reçues, les ambassadeurs devoient prendre le ton des menaces. Les Samnites font éclater leur indignation en ravageant la Campanie, & les Romains leur déclarent aussi-tôt la guerre.

Effet des délices de Capoue.

Rome vainquit les Samnites. Mais une triste expérience apprit déjà que l'austérité de mœurs, si nécessaire à la république, n'étoit point à l'épreuve des plaisirs. Les délices de Capoue corrompirent les soldats Romains. Ils firent un complot pour en chasser les Campaniens, & s'emparer de leur pays. Le consul Rutilus ayant prévenu les effets de ce complot, plusieurs mutins marcherent en armes contre Rome. C'étoit un attentat inoui. On nomma dictateur Valérius-Corvus : il engagea les séditieux à se soumettre, sans effusion de sang. Quant aux Samnites, leurs défaites les réduisirent à demander la paix & à renouveler leur alliance.

Latins vaincus.

Cependant les Latins vouloient secouer le joug, ou partager les premieres dignités de Rome. On reprend les armes. Les deux consuls, Manlius-Torquatus & Décius-Mus, se signalent dans cette guerre. Décius, voyant les Romains plier, se dévoua aux dieux infernaux, se

jetta au milieu des Latins, & mourut comme une victime qui devoit sauver la patrie. Manlius avoit condamné à mort son propre fils, pour avoir combattu sans son ordre. Il remporta une victoire complette, que l'on peut attribuer à l'enthousiasme dont ces exemples animerent les soldats. Plusieurs années après, le fils de Décius se dévoua comme son pere dans la guerre de Pyrrhus, avec le même succès pour l'armée.

Droit de cité, donné aux Latins.

Les Latins ayant été enfin subjugués, le consul Camille, petit-fils du célebre dictateur, conseilla de leur accorder le droit de cité, pour les attacher à l'état, & augmenter le nombre des citoyens. *L'unique moyen*, dit-il, *d'établir solidement une domination, est de faire en sorte que les peuples soumis obéissent avec joie.* Cette sage politique avoit contribué, plus que tout le reste, à la puissance romaine.

Beau trait d'un Privernate.

Priverne, ville des Volsques, se révolta quelque temps après, & succomba bientôt. Il étoit question de savoir comment on traiteroit les prisonniers. Plusieurs Sénateurs les jugeoient dignes de mort. La noble fierté d'un de ces Privernates les sauva tous. On lui demanda quelle peine lui paroissoient mériter ses concitoyens? *Celle que méritent des hommes qui se croient dignes de la liberté*, répondit-il. Mais si l'on vous pardonne, ajoute le consul Plautius, de quelle maniere vous conduirez-vous? *Notre conduite*, réplique le prisonnier, *dépendra de la vôtre. Si vous nous accordez des conditions équitables, nous demeurerons constamment fideles: si vous nous en imposez de dures & d'injurieuses, notre fidélité sera courte.* Les Romains avoient un fonds de gran-

deur d'ame. Ils regarderent comme dignes de leur république ces hommes jaloux de la liberté, & ils en firent des Romains.

VI.

Guerre des Samnites.

Trait de Papirius & de Fabius.

LES Samnites avoient repris les armes. Fabius, général de la cavalerie, les défait en l'absence & contre les ordres du dictateur Papirius. Celui-ci arrive pour le punir, ordonne aux licteurs de le dépouiller, de préparer les verges & les haches. L'armée s'y oppose. Fabius se réfugie à Rome, & son pere appelle au peuple de la sentence du dictateur. Papirius harangue contr'eux; il insiste sur les loix militaires, sur l'autorité inviolable du commandement; il cite les exemples de Brutus & de Manlius. Le peuple n'osant prononcer, implore sa clémence; les Fabius se jettent à ses pieds, & demandent grace. C'étoit le cas où la sévérité des loix pouvoit être tempérée, sans que la discipline en souffrît. Le sage dictateur usa de son pouvoir absolu pour pardonner.

Fourches caudines.

Tant de victoires dont les Romains se glorifioient, leur rendirent insupportable l'infamie qu'ils subirent aux fourches caudines. On appella ainsi un défilé, près de Caudium, où Pontius, général des Samnites, les attira par une ruse de guerre. Ils s'y trouverent enfermés, comme dans une prison. Le pere de Pontius lui conseilla de les traiter généreusement, ou de

les massacrer tous. Ce général prit un mauvais parti, en les faisant passer sous le joug, cérémonie flétrissante, & les renvoyant sur la parole donnée par les consuls de finir la guerre. On leur laissa donc des forces pour se venger.

Suite de cette affaire.

Une rage muette dévoroit le cœur des soldats; leur ignominie répandoit dans toute la ville plus de colere que de consternation. Le sénat déclare que le traité ne lie pas le peuple Romain, ayant été fait sans son ordre. Le consul Postumius, qui l'avoit conclu, demande à être livré aux Samnites avec les autres officiers, afin de décharger la république de tout engagement. Il est livré en effet. Ce n'est point ici que brille cette bonne foi, qu'on attribue aux Romains. Un Fécial ayant livré Postumius, celui-ci frappe à dessein le Fécial, & s'écrie: *Je suis maintenant Samnite, & vous êtes ambassadeur de Rome; je viens de violer le droit des gens; Rome peut nous faire la guerre.* Pontius, justement indigné d'un tel artifice, refuse de rendre les prisonniers qui sont entre ses mains. De part & d'autre, on se prépare à la guerre la plus sanglante.

Pontius à Rome.

Dans l'espace de plusieurs années qu'elle dura, les Samnites, continuellement battus, firent des pertes irréparables. Leur général Pontius fut mené en triomphe à Rome, les mains liées derriere le dos. Loin d'honorer sa valeur, on eut la barbarie de lui faire trancher la tête. Vingt-quatre triomphes remportés sur les ennemis, avoient coûté bien du sang. Le sénat reçut enfin des propositions de paix. Curius-Dentatus, consul moins respectable par son rang que par ses vertus, devoit régler les articles.

Curius.

Ce grand homme, volontairement pauvre, prenoit son repas dans une assiette de bois, lorsque les ambassadeurs Samnites vinrent le prier de les entendre, & lui offrir une grosse somme pour le mettre dans leurs intérêts. *Ma pauvreté*, leur dit-il, *vous a sans doute fait espérer de me corrompre; mais j'aime mieux commander à ceux qui ont de l'or, que d'en avoir.* Si ces paroles montrent de l'orgueil, c'est l'orgueil d'une ame noble. On conclut un traité d'alliance. La guerre avoit duré quarante-neuf ans. On comptoit alors deux cents soixante & treize mille citoyens en état de porter les armes. Ainsi Rome pouvoit exécuter de fort grandes entreprises.

VII.

Guerre de Pyrrhus.

PARMI les villes de la grande Grece, qui comprenoit les côtes méridionales de l'Italie, Tarente, colonie de Sparte, se distinguoit par son opulence, son luxe, ses plaisirs & son orgueil. Elle mépriſoit les Romains comme des barbares; elle les haïſſoit comme conquérans. Les Tarentins ayant insulté quelques galeres de Rome, qui se présentoient devant leur port, mirent le comble à cet outrage, en insultant des ambassadeurs de la république, chargés de leur demander satisfaction. Un d'eux salit même de son urine la robe de Postumius, chef de l'ambassade. Le peuple applaudit avec

An de Rome 471. Guerre de Tarente.

de grands éclats de rire. *Riez maintenant*, s'écria Postumius, *vous pleurerez bientôt. C'est dans votre sang que seront lavées les taches de mon habit.* Les Tarentins craignirent la vengeance : ils demanderent du secours à Pyrrhus, roi d'Epire, un des plus grands guerriers de la Grece, formé à l'école des capitaines d'Alexandre.

Caractere de Pyrrhus.

Ce prince ambitieux, réduit à un petit royaume obscur, ne cherchoit qu'à se signaler par des entreprises dont il se promettoit de grands avantages. Le fameux Cynéas, son ministre, disciple de Démosthene, lui représenta en vain qu'il seroit plus heureux en jouissant de sa fortune avec sagesse, qu'en se tourmentant pour des conquêtes incertaines & inutiles. Pyrrhus s'imaginoit déjà être souverain de l'Italie, d'où sa domination s'étendroit rapidement de tous côtés.

Sa conduite envers les Tarentins.

Bientôt Cynéas arrive à Tarente avec trois mille hommes, & se fait remettre la citadelle, en attendant l'arrivée du roi. Pyrrhus embarque trois mille chevaux, vingt éléphants, vingt mille fantassins pesamment armés, & suit de près son ministre. Mais les Tarentins, en l'appellant, s'étoient donné un maître. Tout change par ses ordres. Les théâtres sont fermés, les festins cessent. Ce peuple voluptueux est contraint de subir la discipline militaire, & se voit incorporé dans les troupes épirotes. Plusieurs s'enfuirent. C'étoit un peuple de femmes ; tant les hommes dégénerent au sein du luxe & de l'oisiveté.

Bataille d'Héraclée. Cependant le consul Lévinus s'avançoit dans le pays. Les deux armées combattirent avec courage à Héraclée. Le prince grec, trop reconnoissable par l'éclat de son armure, fut exposé aux plus grands périls. Ses éléphants lui procurerent la victoire. Les Romains n'en avoient jamais vu : ils furent effrayés de ces monstrueux animaux, qu'ils voyoient chargés de combattants ; les chevaux effarouchés entraînerent les cavaliers, le désordre se mit partout, la fuite devint générale. On avoit cependant fait un tel carnage des ennemis, que Pyrrhus dit au sujet de sa victoire : *Je suis perdu si j'en remporte encore une pareille.* Il ne laissa pas de marcher vers Rome, & s'en approcha de sept lieues ; mais il se retira promptement à l'approche des deux armées consulaires.

Fabricius. On lui envoie des ambassadeurs, pour traiter du rachat ou de l'échange des prisonniers. Le vertueux Fabricius, pauvre dans les honneurs, étoit de l'ambassade. Les offres d'argent que lui fit le roi, ne servirent qu'à manifester son mépris pour les richesses. Cynéas lui expliquant un jour les principes de la secte épicurienne, qu'il professoit : *O dieux*, s'écria le Romain, *puissent nos ennemis suivre une telle doctrine tant qu'ils nous feront la guerre* ! On ajoute que Pyrrhus, l'invitant à se fixer dans sa cour, où il promettoit de le placer au premier rang : *Je ne vous le conseillerois pas*, répondit-il ; *car vos sujets, une fois qu'ils m'auroient bien connu, m'aimeroient mieux pour leur roi que vous.*

Cynéas à Rome. Pyrrhus désiroit la paix avec un peuple si difficile à vaincre. Il chargea Cynéas de sui-

vre les ambaſſadeurs de Rome, & de négocier l'accommodement. L'habile miniſtre admire bientôt les Romains. Aucun, ni hommes, ni femmes, ne voulut accepter les préſents qu'il envoya au nom de ſon maître. Le ſénat, après une longue délibération, fit cette réponſe mémorable, où l'on reconnoît le caractere ferme de la république : « Que Pyrrhus ſorte de l'Ita-» lie ; qu'il envoie enſuite demander la paix : » mais tant qu'il reſtera dans le pays, Rome » lui fera la guerre. » Cynéas reçut ordre de partir le même jour. En rendant compte au prince de ſon ambaſſade, il dit que *Rome lui avoit paru un temple, & le ſénat une aſſemblée de rois.*

Quelque temps après, le médecin de Pyrrhus offrit aux Romains, dit-on, de l'empoiſonner pour de l'argent. (Choſe difficile à croire ; car pouvoit-il eſpérer à Rome une fortune meilleure que dans une cour ?) Le conſul Fabricius en donna généreuſement avis au roi, & mérita, ſelon Eutrope, cet éloge de ſa part : *Il ſeroit plus facile de détourner le ſoleil de ſa route, que Fabricius du ſentier de la probité & de la juſtice.* Je rapporte volontiers ces traits, comme des leçons intéreſſantes de vertu, de cette vertu mâle qui mépriſe ce que les ames corrompues adorent. La critique peut ſoupçonner de la fiction dans quelques-uns ; mais ils s'accordent avec le caractere des plus illuſtres Romains, dont la grandeur d'ame avoit certainement de quoi effrayer des ennemis voluptueux, accoutumés aux richeſſes & au luxe.

Pyrrhus abandonna l'Italie ſix ans après le Etat de l'Ita-

Ile méridionale après la retraite de Pyrrhus.

commencement de la guerre. Il alla enlever la Macédoine à Antigone-Gonatas; il porta la guerre dans le Péloponnese, & fut tué au siege d'Argos. Les villes de Tarente, Crotone, Locres, toute la grande Grece, toute l'Italie proprement dite, se trouverent bientôt sous la domination romaine, du moins comme peuples alliés, trop foibles pour s'opposer aux desseins de la république.

VIII.

De Carthage & de la Sicile, avant le commencement des guerres Puniques.

Gouvernement de Carthage.

NOUS allons voir un plus grand théâtre s'ouvrir aux armes & à la politique romaine. Avant de tracer le tableau des guerres puniques, il faut connoître Carthage, cette fameuse rivale de Rome, si puissante par son commerce & ses richesses, mais déjà parvenue au point fatal où un excès d'ambition ruine les puissances.

Carthage, fondée par les Tyriens environ soixante & dix ans avant la fondation de Rome, avoit un gouvernement républicain. Deux magistrats annuels, qu'on nommoit *suffetes*, y ressembloient aux rois de Sparte ou aux consuls romains. Les affaires importantes se décidoient dans le sénat, si les suffrages étoient unanimes; sinon elles passoient au peuple. Il y avoit un tribunal de cent quatre sénateurs, auquel les généraux rendoient compte de leur

conduite : tribunal trop sévere ; car on punissoit même de mort les mauvais succès, comme si le meilleur général commandoit à la fortune.

Tout occupés de leur commerce, dédaignant les arts & les sciences qui ne conduisoient pas à la fortune, les Carthaginois étoient fourbes, vicieux, cruels. La superstition sur-tout rendit leurs mœurs atroces. Ils immoloient à Saturne des victimes humaines, quelquefois leurs propres enfants ; & les meres, étouffant le cri de la nature, voyoient d'un œil sec ces horribles sacrifices. Du temps de Xerxès, Gélon, roi de Syracuse, ayant défait les Carthaginois, leur imposa, pour condition de paix, d'abolir les sacrifices humains ; mais une loi si salutaire ne fut pas long-temps observée. Ses mœurs.

Carthage s'étoit insensiblement élevée, par ses colonies & par son commerce, au-dessus même de la fameuse Tyr. La Sardaigne, une grande partie de la Sicile & de l'Espagne lui étoient soumises. Maîtresse de la mer, elle recueilloit par-tout, sans beaucoup de frais, le superflu des différents pays, pour le vendre fort cher ailleurs. Ne trouvant pas de concurrence, elle imposoit facilement cette espece de tribut aux nations. Sa puissance.

Hannon, un de ses navigateurs, avoit eu ordre de faire le tour de l'Afrique par le détroit de Gibraltar ; les vivres lui manquerent dans la route, sans quoi il auroit exécuté une des plus grandes entreprises qu'aient pu imaginer les anciens. Mais en étendant son empire, Carthage tendoit à sa ruine, parce que

l'esprit de conquête, dangereux à tous les peuples, est incompatible avec le véritable intérêt des peuples marchands.

Ses traités avec les Romains.

Elle avoit fait plusieurs traités avec la république romaine; le premier, sous le consulat de Brutus, par lequel on fixoit certaines bornes à la navigation des Romains, & les Carthaginois s'engageoient à ne faire aucun dommage dans le Latium. Par un second traité, on étoit convenu, entr'autres articles, que les Romains ne pourroient négocier en Sardaigne, ni en Afrique, excepté à Carthage, où il leur étoit libre de vendre les marchandises non prohibées, comme les Carthaginois le feroient à Rome. L'un & l'autre peuple voulut subjuguer la Sicile, l'ambition alluma bientôt la guerre. Avant que d'en faire le récit, disons un mot des révolutions de la Sicile.

An de Rome 405.

La Sicile sous Denys le tyran.

Denys le tyran devenu maître de Syracuse, onze ans après qu'elle eut mis en fuite les Athéniens (405 avant Jésus-Christ), y avoit établi sa domination par ses talents, ses victoires & ses cruautés. Il fut le vainqueur des Carthaginois, il les chassa presque entièrement de la Sicile. Il se maintint sur le trône trente-huit ans, au milieu d'une foule d'ennemis domestiques.

Parmi plusieurs traits qu'on rapporte de sa vie, ceux-ci paroissent remarquables. Il avoit envoyé aux carrieres (c'étoit le nom de la prison,) le philosophe Philoxene, qui avoit osé ne pas admirer des vers dont il se glorifioit. L'ayant rappelé le lendemain, il lut une nouvelle piece; il lui en demanda son sentiment. Philoxene se tournant vers les gardes: *Qu'on*

me ramène aux carrieres, dit-il. Le tyran entendit raillerie pour cette fois. Dans le besoin d'argent, il pilla un temple de Jupiter, & enleva un manteau d'or massif dont le dieu étoit orné : *Ce manteau*, dit-il, *est trop lourd en été & trop froid en hiver.* Il en fit mettre un de laine, qui conviendroit à toutes les saisons. Ce malheureux prince ne vouloit pour barbiers que ses filles ; & craignant même entre leurs mains les ciseaux & le rasoir, il leur apprit à lui brûler le poil avec des coquilles de noix.

Sous Denys le jeune & après son expulsion.

Denys le jeune, son fils, lui succéda sans obstacle. Ce prince mou, voluptueux, se livra d'abord aux séductions de la fortune, & parut ne régner que pour s'enivrer de plaisirs. Mais Dion, son beau-frere, le plus sage des Syracusains, lui ayant persuadé d'attirer le fameux Platon à la cour, l'étude, la philosophie, les mœurs y entrerent avec ce philosophe. Syracuse auroit eu un bon prince, si les courtisans avoient pu goûter la réforme. Ils forgerent des impostures contre Dion, & le firent exiler. Platon le suivit de près. Bientôt les injustices les plus criantes mirent le comble à la disgrace de Dion. Ses biens furent vendus, sa femme donnée à un autre. La Sicile réclama son secours contre le tyran. Il résolut de la venger & de se venger lui-même. Il délivra en effet Syracuse, & la gouverna quelque temps avec sagesse ; mais le peuple ingrat, que blessoit la sévérité de ses mœurs, oublia tout-à-coup ses services : un perfide ami l'assassina, & Denys remonta sur le trône, dix ans après en être tombé. Vaincu de nouveau par le fameux Timoléon, que les Corinthiens

envoyerent au secours de Syracuse, il fut relégué à Corinthe, où il finit ses jours dans la misere. Les Spartiates crurent épouvanter Philippe par son exemple, en répondant ces deux mots à une lettre menaçante qu'il venoit de leur écrire : *Denys à Corinthe.*

La Sicile ne jouit pas long-temps de la liberté & de la paix que Timoléon lui avoit rendues. Syracuse, assiégée par les Carthaginois, eut recours à Pyrrhus, qui faisoit la guerre en Italie. Ce Prince alla combattre pour elle. Après de grands succès, il fut obligé de revenir sur ses pas. Il s'écria, en quittant la Sicile : *Le beau champ de bataille que nous laissons aux Carthaginois & aux Romains !* Les Syracusains choisirent pour roi Hiéron. C'est alors que commencerent les guerres puniques, auxquelles la politique ambitieuse de Rome donna naissance.

IX.

Premiere guerre Punique.

An de Rome 489. Commencements de cette guerre.

LES Mamertins, sortis de la Campanie, s'étoient emparés de Messine par un attentat semblable à celui de la garnison romaine de Rhégio, qu'on avoit punie sévérement. Hiéron les attaqua, Carthage les secourut. Mais craignant les entreprises des Carthaginois autant que celles du roi de Syracuse, ils se mirent sous la protection des Romains. L'honneur ne permettoit point au sénat de se déclarer pour eux. Le peuple, moins délicat sur les bienséances, vouloit une

guerre dont il se promettoit beaucoup d'avantages. On prit les armes. Le consul Appius-Claudius passa le détroit avec une petite flotte, battit Hiéron & les Carthaginois qui s'étoient ligués ensemble, laissa garnison à Messine, & revint d'autant plus couvert de gloire, que les Romains jusqu'alors n'avoient point essayé leurs armes hors du continent.

Les Romains créent une marine.

Ces succès donnant aux Romains de nouvelles espérances, ils étendent leurs vues; ils sentent la nécessité d'une marine, ils entreprennent de la créer; car ils n'avoient jamais eu de flotte digne de ce nom. Une galere carthaginoise, échouée sur les côtes d'Italie, leur sert de modele. On travaille avec tant d'ardeur, qu'en deux mois on équipe cent galeres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. Mais pour avoir la supériorité, il falloit trouver le moyen de combattre de pied ferme sur les flots, & de rendre inutiles aux Carthaginois leur adresse & leur science maritime.

Duilius consul.

Le consul Duilius fit donc ajouter à chaque galere une machine appellée *corbeau*, qui tombant sur un vaisseau ennemi, devoit l'accrocher, & former une espece de pont pour l'abordage. Cette invention eut tout le succès possible. Il battit les Carthaginois, leur tua sept mille hommes, fit sept mille prisonniers, coula à fond treize galeres, en prit quatre-vingt. Jamais victoire n'avoit été si agréable aux Romains. Duilius jouit toute sa vie d'un honneur extraordinaire. Quand il revenoit le soir de souper en ville, il étoit précédé d'un flambeau & d'un joueur d'instrument.

En peu d'années, les traits héroïques & les victoires se succedent presque sans interruption. On enleve la Corse & la Sardaigne aux ennemis.

Régulus. Régulus, un des consuls victorieux, porte la guerre en Afrique, & à la fin de son consulat reçoit ordre de la continuer en qualité de proconsul. Il se plaint alors; il demande un successeur, alléguant pour raison qu'un voleur a enlevé ses instruments de labourage, & que s'il ne va pas faire cultiver son petit champ, il risque de mourir de faim avec sa famille. Le sénat ordonne que le champ de Régulus sera cultivé, & sa famille entretenue aux frais du public.

S'étant avancé jusqu'aux portes de Carthage, & voulant finir la guerre, Régulus offre à l'ennemi des conditions de paix si révoltantes, qu'on les rejette malgré la terreur générale. *Il faut savoir vaincre ou se soumettre au vainqueur*, avoit-il dit. La honte & le désespoir raniment le courage des vaincus. Des Grecs auxiliaires, à la solde des Carthaginois, arrivent dans une circonstance si critique. Le lacédémonien Xantippe attaque Régulus, qui, se croyant invincible, ne prenoit aucune précaution : les Romains sont défaits, & leur général est prisonnier. Xantippe avoit sauvé les Carthaginois : il craignit leur jalousie, il se retira secrétement.

Rome redouble ses efforts, équipe des galeres en grand nombre, & continue avec ardeur une guerre, dont les premiers succès ne pouvoient être effacés.

Siege de Lilybée. On assiégea Lilybée, la plus forte place que les Carthaginois eussent en Sicile. C'est alors qu'ils

qu'ils envoyerent des Ambaſſadeurs propoſer l'échange des priſonniers. Régulus, qu'ils avoient joint aux ambaſſadeurs, perſuada, ſelon la plupart des hiſtoriens, de ne point faire cet échange, & retourna ſubir à Carthage le ſupplice le plus affreux. Les Romains, pour venger ſa mort, livrerent les principaux priſonniers à la fureur de ſa femme & de ſes enfants, qui ne ſe montrerent pas moins barbares que les Carthaginois.

Pendant neuf ans que dura le ſiege de Lilybée, les deux peuples déployerent toutes leurs reſſources. Claudius-Pulcher attaqua la flotte des Carthaginois au Port de Drépane, & perdit celle de Rome qui fut détruite par Adherbal. On raconte qu'avant la bataille, apprenant que les poulets ſacrés ne mangeoient point, il les fit jetter dans la mer, & dit d'un ton moqueur : *S'ils ne veulent pas manger, qu'ils boivent.* C'en étoit aſſez pour que la ſuperſtition abattît le courage des Romains. D'autres malheurs anéantirent la marine. Enfin le zele des citoyens ſuppléa au vuide du tréſor. Chacun, ſelon ſes facultés, contribua pour un nouvel armement. Deux cents galeres à cinq rangs de rames furent bientôt prêtes. Le conſul Lutatius détruiſit la flotte d'Hannon, battit enſuite Amilcar-Barcas, pere du grand Annibal, força les Carthaginois à demander la paix, & leur en dicta impérieuſement les conditions.

La Sicile, excepté le royaume de Syracuſe, fut déclarée *province* des Romains. On donna ce nom aux pays conquis hors de l'Italie : on y envoyoit chaque année un préteur & un queſ- *An de Rome* 511.

teur; le premier, pour juger les causes civiles; le second, pour percevoir les tributs.

Issue de cette guerre.

Ainsi, après vingt-quatre ans de guerre non interrompue, les Romains, qui avoient perdu sept cents galeres, firent la loi à cette opulente Carthage, dont les pertes étoient moins considérables, & les ressources infiniment plus étendues. Une fermeté inflexible dans les résolutions, une passion invincible pour la gloire & pour les conquêtes, l'habitude continuelle des combats & l'exacte sévérité de la discipline, fixerent la fortune du côté de Rome. Un peuple uniquement guerrier devoit l'emporter sur un peuple qui ne faisoit la guerre que pour le commerce.

Causes des victoires des Romains sur les Carthaginois.

D'ailleurs, les Carthaginois, en crucifiant leurs généraux quand ils avoient été vaincus, inspiroient plus de terreur que d'émulation: les Romains n'inspiroient que du courage, en punissant la désobéissance & la lâcheté, en dégradant quiconque avoit manqué à son devoir, en dédaignant de racheter les prisonniers, sans faire un crime des événements malheureux dont personne n'est exempt. Quatre cents jeunes chevaliers, commandés pour des travaux pressants & indispensables, avoient refusé d'obéir; ils furent privés de leurs chevaux par le jugement des censeurs. Mais ce n'étoient pas des sujets perdus pour la république; ils pouvoient effacer leur honte; ils pouvoient se relever; une punition salutaire ne servoit qu'à ranimer le sentiment du devoir. En un mot, Rome avec beaucoup d'ambition avoit d'excellents soldats, & ses généraux étoient d'autant plus ardents à bien faire, qu'ils avoient moins

de temps pour commander. C'eſt par-là ſur tout qu'elle vainquit les nations.

X.

Seconde guerre Punique.

An de Rome 534.

ON étoit convenu que les Carthaginois ne paſſeroient pas l'Ebre, & que Sagonte, ville conſidérable, alliée des Romains, demeureroit libre & indépendante.

Annibal rallume cette guerre.

Aſdrubal, naturellement pacifique, obſerva le traité. Il mourut. Annibal fut ſon ſucceſſeur. Agé d'environ vingt-ſix ans, il joignoit déjà la prudence à l'héroïſme. Les ſoldats l'adoroient, parce qu'il étoit en même-temps leur modele & leur bienfaiteur. Sobre, vigilant, infatigable, endurci à tous les travaux, ne donnant au ſommeil que le temps qu'il pouvoit reſpirer après les affaires, dormant quelquefois ſur la dure au milieu des ſentinelles, il récompenſoit libéralement dans les autres les actions & les vertus militaires, dont il ſembloit faire lui-même ſes délices; &, pour le malheur des Romains, il poſſédoit les talents d'une politique artificieuſe au même degré que ceux d'un général accompli. Il aſſiege Sagonte.

Priſe de Sagonte.

Sagonte attaquée, implore le ſecours des Romains. Ceux-ci envoient à Carthage des Ambaſſadeurs, dont les remontrances ne produiſent aucun effet. Après ſept mois de ſiege les Sagontins, réduits aux dernieres extrémités, brûlent ce qu'ils ont de plus précieux, mettent

le feu aux maisons, & y périssent la plupart avec leurs femmes & leurs enfants. Tout le reste est passé au fil de l'épée.

Conduite des Romains après la prise de cette ville.

Rome se prépara aussi-tôt à la guerre, & envoya une nouvelle ambassade demander raison d'une entreprise contraire aux traités & au droit des gens. Loin de livrer Annibal, comme l'exigeoient les Romains, on prétendit justifier par leur propre exemple, le siege de Sagonte. Fabius, chef de l'ambassade, sans entrer dans ces discussions superflues, faisant un pli à sa robe : *Je porte ici la paix ou la guerre*, dit-il fiérement; *choisissez*. Le chef du sénat, d'un ton aussi fier, lui déclara qu'il pouvoit choisir lui-même. *Prenez donc la guerre*, répliqua Fabius. On l'accepta volontiers.

Marche d'Annibal jusqu'en Italie.

Annibal, ayant en main le commandement des armées, & le pouvoir de faire ce qu'il jugeroit à propos, sans être resserré comme les consuls par les limites du temps, se préparoit à porter la guerre en Italie. Jamais entreprise audacieuse ne fut concertée, ni avec plus de courage, ni avec plus de prudence.

Le passage de l'Ebre & des Pyrénées, par où il débuta glorieusement, n'est rien en comparaison de celui du Rhône & des Alpes. La rapidité de ce fleuve, les Gaulois qui en défendoient l'autre rivage, rien n'arrête Annibal. Il sauve même ses éléphants. Arrivé aux pieds des Alpes, dans le mois d'Octobre, il les trouve couvertes de glace & de neige, gardées par des montagnards féroces, qui peuvent accabler ses troupes à coups de pierre. Il les franchit en quinze jours, avec des peines infinies, & arrive

enfin dans le beau pays qu'il proposoit à ses soldats, comme la récompense de leurs travaux. Depuis cinq mois & demi il étoit parti de Carthage, à la tête de cinquante mille hommes d'infanterie & de vingt mille chevaux, dont il ne lui restoit que vingt mille fantassins & deux mille cavaliers. Cette marche, d'environ quatre cents lieues, à travers des obstacles sans nombre, doit être célébrée parmi les exploits des plus fameux conquérants. La relation que Polybe nous en a laissée est admirable, quoiqu'on n'y trouve point le merveilleux, ni la pompe de Tite-Live. Le vinaigre avec lequel celui-ci fait dissoudre les rochers des Alpes, ressemble trop aux chimeres d'Hérodote. Où auroit-on pris tant de vinaigre ?

Succès d'Annibal en Italie.

Dès qu'Annibal eut donné quelque repos à ses troupes, il voulut se signaler par des expéditions décisives. La prise de Turin en fut le prélude. P. Scipion, l'un des consuls, qui devoit commander en Espagne, étoit venu promptement au secours de l'Italie. Il rencontre les Carthaginois au-delà du Tésin : il combat & reçoit une blessure ; sa cavalerie, le croyant mort, prend la fuite ; il repasse le Pô, suivi de près par Annibal.

Le consul Sempronius, se flattant de vaincre sans son collegue, qui étoit encore malade de sa blessure, s'obstine à livrer bataille, & fait de grandes fautes ; les deux armées consulaires sont défaites au bord de la Trébie.

Le vainqueur tente ensuite le passage de l'Apennin, presque aussi dangereux que celui des Alpes. Au sortir des montagnes, Annibal

attaque encore le consul Sempronius. Après un rude combat, sans victoire décidée, il se hâte de pénétrer dans l'Etrurie, par le chemin le plus court. Des marais se présentent devant lui: nouveau danger, insurmontable à tout autre. Pendant quatre jours & quatre nuits, ses troupes ont le pied dans l'eau. Monté sur le seul éléphant qui lui reste, il se tire à peine de la fange; il perd un œil par une fluxion que lui cause le mauvais air & la fatigue.

An de Rome 536. Un nouveau consul, indigne de commander, le téméraire Flaminius, va mettre le comble à la gloire d'Annibal. Il s'engage dans un défilé près du lac de Trasimene. Les ennemis l'investissent, le tuent, taillent son armée en pieces. Six mille Romains seulement échappent à la boucherie; on les force le lendemain à se rendre. Quatre mille hommes qui venoient se joindre à Flaminius, sont encore défaits.

Fabius dictateur. Tout étoit perdu, si le sénat, contre les regles, n'eût lui-même nommé un dictateur capable de rétablir les affaires. Ce fut le prudent Fabius. Le peuple nomma, de son côté, Minucius, général de la cavalerie. Fabius commença par des actes de religion, d'autant plus nécessaires, que des terreurs superstitieuses frappoient les esprits. S'étant mis à la tête des troupes, il résolut de laisser l'ennemi se consumer faute de vivres. Il campe sur des hauteurs, évite le combat, harcele Annibal, & le déconcerte par ce nouveau genre de guerre. En vain le reproche de lâcheté flétrissoit le dictateur; il eut la constance de braver le mépris, le ridicule, de sacrifier sa gloire même à

la patrie, & de compter pour rien l'opinion au prix du devoir. On pouſſe l'injuſtice juſqu'à partager l'autorité du commandement entre lui & ſon général de cavalerie : il donne la moitié des troupes à ce téméraire. Bientôt il le voit enveloppé de toutes parts, & ſur le point d'être entierement défait. Fabius alors fond ſur l'ennemi, le diſſipe. Il falloit n'être pas Romain, pour réſiſter à tant de vertu. Minucius rougit de ſes excès, & dépoſa ſon autorité entre les mains du dictateur. Cette campagne eſt une des plus belles leçons que l'hiſtoire puiſſe donner, ſoit aux généraux, ſoit aux citoyens.

XI.

Bataille de Cannes.

L'EXPERIENCE avoit appris combien le choix du général influoit dans le ſuccès de la guerre ; mais le peuple ne profite guere de l'expérience. Térentius-Varron, fils de boucher, qui s'étoit élevé en flattant les goûts populaires, fut nommé conſul en dépit de la nobleſſe. Emilius, ſon collegue, trouva en lui un adverſaire plus à craindre que les Carthaginois. Huit légions, chacune de cinq mille hommes de pied & de trois cents chevaux, jointes aux troupes des alliés, formoient ſous les deux conſuls une armée très-formidable.

An de Rome 537. Bataille de Cannes.

Ces deux généraux commandoient alternativement d'un jour à l'autre. Leur méſintelligence annonçoit un malheur certain. Var-

ron profita de ſon jour de commandement pour ſe précipiter dans le péril. Les Romains furent enveloppés & taillés en pieces. Après trois heures de combat, le carnage fut ſi affreux, que le général Carthaginois crioit d'épargner les vaincus. Emilius perdit la vie, avec environ quarante mille hommes, dont près de trois mille étoient chevaliers. Varron s'enfuit à Vénouſe, ſuivi d'un petit nombre de chevaux.

Conduite des Romains après la bataille de Cannes.

C'eſt au milieu de la conſternation inexprimable cauſée par ce déſaſtre, que la magnanimité romaine ſe montre dans toute ſa force. Les conſeils de Fabius ſont enfin écoutés. Varron avoit raſſemblé dix mille hommes des débris de l'armée. Il revient à Rome; le ſénat marche en corps à ſa rencontre, & le remercie ſolemnellement de *n'avoir pas déſeſpéré de la république*.

En même-temps les ſénateurs portent leur argent au tréſor. Les chevaliers, toutes les tribus, ſuivent leur exemple. On enrôle la jeuneſſe depuis l'âge de dix-ſept ans; on arme huit mille eſclaves (*); on refuſe de payer la rançon des priſonniers, ſoit pour ménager les finances, ſoit pour animer les troupes au devoir, ſoit pour rabattre les eſpérances de l'ennemi. On leve dans la ville quatre légions, & les alliés fourniſſent les troupes qu'on leur de-

(*) Avant que de les enrôler, on leur demanda s'ils vouloient prendre les armes. Ils répondirent, *volo* (*je le veux.*) De-là le nom de *Volones* qu'on leur donna. Cette queſtion ne ſe faiſoit pas aux citoyens, parce qu'ils étoient obligés de ſervir.

mande. Ceux qui reprochent à Annibal de ne pas avoir su profiter de la victoire en assiégeant Rome, ne réfléchissent guere sur les obstacles qu'il auroit trouvés dans le caractere seul des Romains.

Avis d'Hannon à Carthage.

Hannon, un des principaux Carthaginois, raisonnoit peut-être mieux à Carthage. Annibal ayant envoyé son frere Magon annoncer la victoire de Cannes, & demander du secours, Hannon soutint que, puisque les Romains ne donnoient aucun signe de désespoir, & ne faisoient aucune avance pour la paix, ils n'étoient pas réduits, comme on le disoit, aux dernieres extrémités; que la circonstance pouvoit procurer une paix avantageuse; mais qu'une seule défaite pouvoit ruiner tous les projets d'Annibal. Il conclut à n'envoyer aucun secours en Italie. « Annibal n'en a pas besoin, » dit ce sénateur, s'il a remporté des victoi» res décisives; & il n'en mérite point, s'il » nous trompe par de faux rapports. » On se moqua de cet avis; mais l'événement le justifia.

Annibal à Capoue.

Capoue ayant trahi Rome & reçu Annibal dans ses murs, les délices de cette ville devinrent pour lui un funeste écueil. Il y passa l'hiver au sein des plaisirs. L'exemple du chef est contagieux. Ses soldats s'amollirent; au lieu du repos militaire, dont ils avoient sans doute besoin, ils goûterent un lâche repos, qui leur énerva le corps & l'ame. On les vit emmener de Capoue des femmes débauchées, eux qu'on avoit vus endurcis à tous les travaux de la guerre. De-là vinrent les

fréquentes défertions. Ils ne reſpiroient plus que pour les douceurs de la Campanie.

Quelque redoutable que fût toujours Annibal, les Romains reprirent bientôt le deſſus. Sempronius, avec une troupe d'eſclaves, défit une armée carthaginoiſe. Annibal lui-même ſe retira devant le conſul Marcellus, qui s'immortaliſa enſuite par le ſiege de Syracuſe, l'un des grands événements de cette guerre.

Priſe de Syracuſe.

Les Syracuſains avoient pris parti contre Rome. Marcellus, arrivé depuis peu en Sicile, forma le deſſein de les ſubjuguer. Syracuſe avoit autrefois vaincu les Athéniens. L'illuſtre Archimede, parent des derniers rois, le plus grand géometre de ſon ſiecle, en rendoit la conquête plus difficile qu'elle ne l'étoit du temps d'Alcibiade. L'effet prodigieux de ſes machines, qui accabloient les Romains, & qui ſubmergeoient leurs galeres, obligea Marcellus de changer le ſiege en blocus. Déjà même il penſoit à ſe retirer, quand on lui fit voir que les échelles pouvoient atteindre à la hauteur d'une muraille. Il tenta la nuit l'eſcalade, & s'empara enfin de la ville. Il honora la mémoire d'Archimede, qu'un ſoldat avoit tué ſans le connoître. Le génie d'un ſeul homme ſoutenoit ſa patrie depuis trois ans. Syracuſe devint, avec le reſte de la Sicile, une province de Rome.

Et de Capoue et de Tarente.

En Italie, en Eſpagne, les Romains ſe ſignalent également. Ils aſſiegent & preſſent Capoue. Annibal, déſeſpérant de la ſecourir, entreprend le ſiege de Rome pour faire diverſion. Il échoue dans ce projet. Capoue eſt ré-

duite à l'extrémité. Les principaux auteurs de la révolte se donnent la mort ; les citoyens se soumettent. On les disperse de côté & d'autre, & on établit à leur place une colonie, où chaque année un préfet devoit aller rendre la justice. Peu après, Fabius enleva Tarente aux Carthaginois, qui s'en étoient emparés. Il y trouva quantité de statues & de tableaux, pour lesquels il ne témoigna que du mépris. *Laissons aux Tarentins leurs dieux irrités*, dit-il, quand on lui demanda quel usage il vouloit en faire. Marcellus, homme de goût, avoit, au contraire, orné les temples de Rome des chefs-d'œuvre de Syracuse. Ce grand capitaine, vainqueur d'Annibal, donna malheureusement dans une embuscade, où il fut tué. Le héros carthaginois lui rendit les derniers devoirs. On appelloit Marcellus l'*épée de Rome*, surnom digne de ses services.

XII.

Fin de la seconde guerre Punique.

PUBLIUS-SCIPION & son frère Cnéus avoient eu les plus grands succès en Espagne : ils avoient repris Sagonte. Mais s'étant séparés, ils furent accablés l'un & l'autre par des forces supérieures, & perdirent la vie l'an de Rome 541. La perte des deux généraux paroissoit irréparable, lorsque Publius-Scipion, fils de l'aîné, s'offrit à continuer la guerre, n'ayant encore que vingt-quatre ans. On le

An de Rome 543.

Publius-Scipion en Eſpagne.

nomma proconſul. Ses ſuccès tiennent du prodige ; & il les dût en partie à l'art de tourner au bien public la ſuperſtition vulgaire. S'il n'avoit pas feint que Neptune lui étoit apparu, pour lui conſeiller le ſiege de Carthagene ; s'il n'avoit pas annoncé comme un prodige le reflux de la mer, qui devoit rendre le port guéable, les Romains auroient tremblé à la ſeule propoſition de l'entrepriſe. Carthagene fut emportée d'aſſaut en un jour. On y trouva dix-huit galeres, cent trente vaiſſeaux marchands chargés de proviſions, les magaſins & les arſenaux remplis, & des richeſſes immenſes. C'étoit un coup mortel porté à la puiſſance de Carthage.

Ses vertus.

Le proconſul augmenta ſa gloire par le plus bel exemple de vertu. Une jeune captive lui eſt amenée, & charme ſes yeux. Il l'interroge ; il apprend qu'elle eſt fiancée à un prince du pays ; il la rend à ſon époux. Celui-ci le vante comme un dieu, & lui attire des alliés. En peu de temps les Carthaginois perdent l'Eſpagne, les Romains y dominent. L'activité, la valeur, la prudence & la réputation du jeune général, ſecondé par ſon ami Lélius, le rendoient par-tout également terrible & reſpectable. Maſiniſſa, roi Numide, réſolut dès-lors de renoncer à l'alliance de Carthage pour s'unir à lui, & devint un ami zélé de Rome.

Toute l'Eſpagne étant ſoumiſe, le ſénat y envoie des ſucceſſeurs à Scipion. Ce grand homme dépoſe l'autorité entre leurs mains ſans murmure. Il revient. Les centuries, d'une voix unanime, lui décernent le conſulat avant l'âge

requis. Un mérite si supérieur étoit excepté par l'esprit même de la loi.

Asdrubal, frere d'Annibal, avoit passé les Alpes en 546 avec une grande armée. Les consuls avoient remporté sur lui une victoire complette ; les ennemis avoient perdu cinquante mille hommes & leur général dans cette journée, dont le succès avoit dissipé les craintes de la république de Rome.

Alors Scipion conçut le dessein de porter la guerre en Afrique. Il le proposa. Le vieux Fabius, soit par jalousie, soit par circonspection, combattit ce projet de toutes ses forces. Il le représentoit comme propre à entraîner la perte de l'Italie qu'Annibal menaçoit toujours. Le sénat, plus touché des raisonnements du consul, donna la Sicile pour département à Scipion, & lui permit de passer en Afrique, s'il le jugeoit avantageux. L'année se consuma en préparatifs. Porte la guerre en Afrique.

A peine a-t-il gagné le continent, & remporté un avantage sur les Carthaginois, que Masiniſſa se déclare pour les Romains. Syphax, autre roi de Numidie, rival de Masiniſſa, se déclare contr'eux, quoique attaché auparavant à Scipion. Celui-ci défait dans plusieurs batailles sanglantes, & Syphax, & le général carthaginois Asdrubal. Attaque Carthage.

Carthage tremble ; on rappelle Annibal, qui avoit essuyé de grandes pertes en Italie. Il quitta ce beau pays avec le regret d'un conquérant auquel on arrache sa proie. Une joie universelle suivit son départ. Fabius seul y fut insensible. La vieillesse avoit probablement

affoibli son ame ou altéré son humeur ; il se montroit extrêmement prévenu contre le grand Scipion. Si c'étoit jalousie, comme on le lui a reproché, quelle est donc la vertu qui ne doive craindre de se dégrader par le vice?

Les Carthaginois ayant rompu une treve de la maniere la plus indigne, Scipion mettoit tout à feu & à sang aux environs de Carthage. Annibal reçoit ordre de l'attaquer. Il envoie d'abord des espions pour reconnoître l'ennemi. On les arrête ; on les conduit au général romain, qui, après leur avoir fait tout examiner, les congédie, & leur donne même de l'argent. A cette nouvelle, Annibal, saisi d'étonnement, désire la paix. Il demande une entrevue à Scipion. Il s'efforce de lui inspirer des sentimens pacifiques, & lui offre la cession de l'Espagne & de toutes les isles situées vers l'Italie. Le Romain rejette ses offres avec fierté. On va se préparer au combat de part & d'autre.

Annibal demande la paix.

La bataille de Zama devoit décider le sort de deux nations. Les auxiliaires de Carthage furent bientôt mis en fuite. Une multitude d'éléphants blessés, effrayés, contribuerent à leur déroute. Mais Scipion désespéroit d'enfoncer la phalange carthaginoise, qu'Annibal avoit formée de ses vétérans ; lorsque Lélius & Masiniſſa, revenant de poursuivre les fuyards, la prirent en queue, & fixerent la victoire. Les ennemis perdirent quarante mille hommes tués ou prisonniers, & les Romains seulement deux mille. Annibal eut peine à se sauver.

An de Rome 551.

Bataille de Zama.

Ce que Rome avoit éprouvé de terreur après

la bataille de Cannes, celle de Zama le fit éprouver à Carthage. Annibal lui-même déclara qu'il ne restoit d'autre ressource que la paix, & le persuada sans peine. Scipion souhaitoit de la conclure, de peur qu'un consul ne lui enlevât l'honneur d'avoir terminé la guerre. Il imposa les conditions suivantes : « Les Carthaginois garderont leurs loix & ce qu'ils » possédoient en Afrique avant la guerre ; » mais Rome gardera l'Espagne & les îles de » la Méditerranée. Ils livreront les prisonniers & les transfuges, ainsi que leurs éléphants, & tous leurs vaisseaux de guerre, » excepté dix galeres à trois rangs de rames. » Ils ne pourront faire la guerre, ni en Afrique, ni ailleurs, sans le consentement du » peuple romain. Ils paieront dix mille talents » dans l'espace de cinquante années. Ils rendront à Masinissa tout ce qu'ils ont enlevé » à lui ou à ses ancêtres. Ils donneront cent » ôtages, au choix de Scipion, pour assurance » de leur fidélité ». Conditions de la paix.

On ratifia ce traité à Rome, quoique plusieurs sénateurs voulussent la continuation de la guerre. Un d'eux demandant au chef de l'ambassade carthaginoise : *Quels dieux prendrez-vous à témoin de la sincérité de vos serments ?* Il répondit : *Les mêmes qui ont si sévérement puni nos parjures.* Réponse humiliante, que n'auroit pas faite un Romain. La différence de caractere des deux peuples, n'est pas la moindre cause de la différence de succès.

XIII.

Guerre contre Philippe, roi de Macédoine, & contre Antiochus, roi de Syrie.

CINQ cents vaiſſeaux carthaginois livrés à Scipion, & brûlés à la vue de Carthage; cette puiſſance maritime réduite à dix petites galeres; tous les citoyens taxés pour payer un tribut honteux; le fier Annibal forcé de ſouſcrire à l'abaiſſement de ſa patrie; le ſouvenir des anciennes défaites effacé par tant de victoires: tel fut le fruit de la ſeconde guerre punique.

Suite de l'abaiſſement de Carthage.

Tout devoit enorgueillir Rome: elle reçut avec enthouſiaſme l'illuſtre Scipion, qui rapporta au tréſor cent vingt mille livres peſant d'argent. Son triomphe fut magnifique. Le ſurnom d'Africain étoit pour lui la récompenſe la plus glorieuſe. Dès-lors le génie ambitieux des Romains ſe développa librement. Mille obſtacles l'avoient contenu en Italie. C'eſt un torrent qui va tout inonder, après avoir rompu ſes digues. Les victoires paſſées inſpiroient le déſir de vaincre encore; la paſſion des conquêtes étoit enflammée par les conquêtes mêmes; les richeſſes acquiſes par la guerre, offroient les moyens de réuſſir dans de nouvelles guerres. En de pareilles circonſtances, à peine un peuple modéré eût-il pu ſuſpendre le cours de ſes entrepriſes; & quel peuple fut moins modéré que les Romains, lorſqu'il s'agiſſoit d'agrandiſſement?

Il y avoit peu d'années que Philippe II, roi de Macédoine, avoit conclu une paix générale, dans laquelle Rome avoit fait comprendre ses alliés. Ce prince remuant avoit secouru depuis les Carthaginois; il inquiétoit les Grecs par de nouvelles entreprises. Attale, roi de Pergame, les Rhodiens, les Athéniens, envoyerent des ambassadeurs à la république pour se plaindre de ses vexations. On lui déclara aussi-tôt la guerre. Le succès n'en fut pas long-temps douteux. Dès la premiere campagne, le consul Sulpicius battit Philippe. Quintius-Flaminius, proconsul, remporta sur lui une victoire décisive, près des Cynocéphales en Thessalie, où l'on vit les inconvénients de la lourde phalange macédonienne, dans un terrein coupé & inégal. La paix suivit cette victoire. Il en coûta au roi un tribut de mille talents, outre ses vaisseaux, qu'on l'obligea de livrer. Son fils Démétrius servit d'ôtage. Ce jeune prince devint ami des Romains dont il se fit estimer.

Guerre contre Philippe.

An de Rome 552.

Annibal, persécuté par l'ambition inquiete de Rome, s'étoit réfugié à la cour d'Antiochus le grand, roi de Syrie. Il eût peut-être vengé Carthage, si Antiochus avoit eu pour lui la confiance dont il étoit digne. Il conseilloit à ce monarque d'engager dans son parti le roi de Macédoine, & de porter la guerre en Italie. On ne fit, ni l'un, ni l'autre. L'imprudence dirigea tout, & perdit tout.

Occasion de la guerre contre Antiochus.

Scipion l'Africain avoit demandé à servir sous son frere Lucius-Scipion, créé consul. Antiochus trembloit. Loin de défendre courageusement les côtes de l'Hellespont, il en retira ses

troupes. L'Asie est enfin ouverte aux Romains. Résolus d'y établir leur empire, ils rejettent des propositions d'accommodement. Le monarque se détermina malgré lui à une bataille. Avec quatre-vingt mille hommes & cinquante-quatre éléphants, contre trente mille hommes, il est entiérement vaincu près de Magnésie par le consul. Il fuit jusqu'à Antioche, & envoie demander la paix.

An de Rome 562.

Evénements de cette guerre.

Conditions de la paix.

Scipion l'Africain, déclarant aux ambassadeurs la résolution du conseil, leur dit : « Que » les Romains ne se laissoient ni abattre par » l'adversité, ni enfler par la fortune; qu'ils » se contentoient, après la victoire, de ce » qu'ils avoient demandé auparavant; qu'Antiochus eût à évacuer toute l'Asie en-deçà » du mont Taurus; qu'il payât tous les frais » de la guerre, évalués à quinze mille talents; » qu'il donnât vingt ôtages, &c. ». Et de plus, il devoit livrer Annibal, afin de dissiper tout sujet de défiance. Ces conditions furent acceptées. Annibal erra d'asyle en asyle, toujours en butte à l'acharnement des Romains. Il mourut chez Prusias, roi de Bithynie.

XIV.

Caton le Censeur. Guerre de Persée.

Les Romains corrompus en Asie.

CETTE guerre, qui valut à Lucius-Scipion le surnom d'Asiatique, fut cependant funeste aux Romains, dont les mœurs simples & auste-

res se corrompirent bientôt, par tous les vices qu'entraînent les richesses. En goûtant les délices de l'Asie, ils se dégoûterent de la vertu. Tous les peuples se ressemblent à cet égard. Si quelqu'un avoit pu arrêter les progrès du mal, c'eut été le fameux Caton, personnage consulaire, zélé partisan des travaux rustiques & de la frugalité, ennemi de toute espece de luxe, mais dont le caractere dur & l'esprit ardent ne connoissoient point les justes bornes.

Scipion l'Africain accusé par Caton.

Rien ne peut servir d'excuse à sa haine contre les Scipions, ni à la maniere dont il l'exerça. L'Africain effuya les premiers coups. Deux tribuns, suscités par Caton, l'accusent devant le peuple de s'être laissé corrompre par l'argent d'Antiochus. Le jour du jugement, l'illustre accusé comparoît, déchire ses comptes, & dédaignant de se justifier : *A tel jour qu'aujourd'hui*, dit-il, *j'ai vaincu Annibal & Carthage; suivez-moi au capitole, Romains; allons-y remercier les dieux.* Toute l'assemblée le suit, & laisse les accusateurs confondus. Ce grand homme, cité de nouveau, se retira dans une maison de campagne, où il mourut à l'âge de quarante-sept ans. Il possédoit un mérite presque inconnu dans sa patrie, celui de réunir aux qualités des héros le goût de l'urbanité & des lettres. On doit le regarder comme le principal modele qui perfectionna les Romains.

Sort de Scipion l'Asiatique.

Après sa mort, Caton poursuivit avec la même animosité son frere l'Asiatique, & lui suscita les mêmes accusateurs. Le vainqueur d'Antiochus fut condamné à une grosse amende, comme ayant reçu d'Antiochus des sommes

immenſes, pour lui procurer une paix avantageuſe. On ſaiſit tous ſes biens; on n'y trouva aucun veſtige de corruption: ils ne ſuffiſoient pas même pour payer l'amende. L'innocence de l'accuſé fut reconnue dans la ſuite, & l'on répara cette injuſte condamnation.

Cauſe de la ſeconde guerre de Macédoine.

Un nouvel orage ſe forma ſur la Macédoine. Philippe étoit mort depuis quelques années, haïſſant toujours les Romains, ſans pouvoir effacer la honte de ſes défaites. Il avoit fait mourir ſon fils Démétrius, autrefois envoyé à Rome en ôtage, fauſſement accuſé par Perſée, ſon autre fils, qui craignoit que la protection de la république romaine & le mérite perſonnel de Démétrius, ne procuraſſent la couronne à ce jeune prince.

Perſée ayant ſuccédé à Philippe, ſon pere, ſe livra imprudemment à ſa haine contre les Romains. Il faiſoit des préparatifs; il remuoit dans la Grece. Eumene en avertit Rome, & la guerre fut réſolue. A cette nouvelle, Perſée envoya des ambaſſadeurs pour offrir toutes les ſatiſfactions que l'on exigeroit. Le ſénat répondit qu'un conſul alloit ſe rendre en Macédoine, & que le roi pourroit traiter avec lui ſur les lieux, s'il avoit de bonnes intentions. On ne vouloit traiter que les armes à la main. Le conſul Licinius arrive bientôt. Le roi, ayant gagné une bataille, demande enſuite la paix aux mêmes conditions que ſon pere avoit reçues. Licinius, quoique vaincu, déclare fièrement que Perſée n'obtiendra la paix, qu'en ſe remettant, avec ſon royaume, à la diſcrétion des Romains. Une conſtance opiniâtre & inflexible triomphoit de tout à la longue.

Evénement de cette guerre.

La quatrieme année de la guerre, Perſée fut défait par Paul-Emile. La phalange macédonienne fut enfoncée. Le roi prit la fuite. Abandonné de ſes ſujets, il ſe livra lui-même au vainqueur. On le vit à Rome, marcher en habit de deuil devant le char de triomphe; il mourut en captivité. Le royaume de Macédoine augmenta le nombre des provinces, quoique les Macédoniens fuſſent déclarés libres. On doit attribuer cette conquête à la prudence, ainſi qu'à la valeur de Paul-Emile. Scipion-Naſica lui conſeillant de livrer bataille plutôt qu'il ne convenoit, & lui repréſentant que l'on imputoit ſes délais à lâcheté: *Je parlois comme vous à votre âge*, répondit-il: *au mien, vous agirez comme moi.* Il vécut dans la médiocrité, après avoir enrichi l'état; & Cicéron ne pouvoit mieux le louer qu'en diſant: *Il ne porta dans ſa maiſon qu'une gloire immortelle.*

An de Rome 585. Paul-Emile.

Tout plioit ſous les Romains, qui traitoient les nations & les rois avec une hauteur deſpotique. Mais rien ne décele mieux le caractere de ces conquérants, que leur conduite envers la Syrie. Popilius-Lænas défendit, au nom du ſénat, à Antiochus Epiphanè, de faire des conquêtes en Egypte. Ayant tracé un cercle autour du monarque: *Avant que de ſortir de ce cercle*, lui dit-il, *rendez réponſe au ſénat.* Antiochus répondit qu'il obéiroit. Il envoya des ambaſſadeurs à Rome, auxquels on dit fiérement qu'*on le félicitoit d'avoir obéi.* Après ſa mort, les Romains exclurent du trône Démétrius, l'héritier légitime, en faveur d'Antiochus-Eupator, fils d'Epiphane, dont l'enfance ne pou-

Hauteur des Romains envers les rois.

voit gêner leur ambition. Sans consulter les Syriens, ils déclarerent Eupator pupille de la république, & envoyerent trois membres du sénat pour gouverner en qualité de ses tuteurs, avec ordre d'affoiblir le royaume tant qu'ils pourroient. Rome aspiroit évidemment à la conquête du monde. La ruine de Carthage lui en fraya le chemin.

XV.

Troisieme guerre Punique. Carthage, Corinthe, Numance, détruites.

Occasion de la troisieme guerre Punique.

DEPUIS quelque temps, le vieux Masinissa, tout dévoué aux Romains & sûr de leur protection, avoit usurpé des terres sur le domaine de Carthage. On envoya de Rome des Commissaires, pour terminer leur différend. Caton en fut un. A son retour, il accusa les Carthaginois d'armer contre la république, & ne cessa de crier qu'il falloit détruire leur ville. Scipion-Nasica, plus modéré & plus sage, combattit toujours cette opinion, aussi dangereuse que violente. Mais les invasions du roi Numide ayant forcé les Carthaginois à prendre les armes, il étoit impossible que Rome ne saisît pas enfin l'occasion de dominer en Afrique.

Elle avoit envoyé à Carthage des ambassadeurs, en apparence pour y rétablir la paix, mais réellement pour tirer parti des conjonctures. Masinissa défit les Carthaginois dans une grande bataille. Son fils Gulassa en livra au

massacre cinquante-huit mille, qui avoient mis bas les armes. Alors les ambassadeurs levant le masque, déclarerent la guerre aux vaincus. Conduite odieuse, suivie de procédés encore plus infames.

Conduite odieuse des Romains envers les Carthaginois.

Les Carthaginois effrayés, offrent de se reconnoître sujets de Rome. Le sénat romain promet de leur laisser la liberté, pourvu qu'ils fassent ce qu'exigeront les consuls, & qu'ils envoient trois cents ôtages. On envoie les ôtages avec sécurité, quoiqu'un petit nombre de sénateurs clairvoyants soupçonnent quelque perfidie. Les consuls Marcius & Manilius arrivent cependant à la tête d'une armée formidable. Ils reçoivent pompeusement les députés de Carthage, qui viennent savoir leurs intentions, & se plaindre de cet appareil de guerre. « Vous êtes sous la protection de Rome, » leur disent les consuls; les armes dont vos » magasins sont pleins, vous deviennent inu- » tiles, apportez-les pour preuve de la sincé- » rité de vos sentiments ». En vain on leur représente que Carthage est environnée d'ennemis, qu'elle a besoin de ses armes: *Rome se charge de vous défendre; obéissez.* Cette réponse ne permettoit aucune réplique. On obéit.

Les Carthaginois ranimement leur courage.

Quand les Carthaginois se furent dépouillés de leurs armes & de leurs machines, les consuls ne rougirent point de leur déclarer que Carthage devoit être détruite; qu'ils eussent à en sortir; qu'ils pouvoient s'établir ailleurs, mais sans fortifications, & seulement à dix milles de la mer. Ce coup foudroyant ranime le courage, en excitant le désespoir. Le peu-

ple massacre les sénateurs, dont l'avis avoit fait rendre les armes. On en fabrique de nouvelles avec une ardeur incroyable. Les palais, les temples sont changés en atteliers : l'or & l'argent, les vases, les statues, suppléent au fer & au cuivre; les femmes sacrifient leurs ornements; elles coupent leurs cheveux pour faire des cordes. Les Romains, ne se doutant pas qu'une ville désarmée puisse faire de la résistance, livrent l'assaut & sont repoussés; leur flotte est réduite en cendres par des brulots.

Scipion-Emilien.

Asdrubal, général des Carthaginois, auroit taillé en pieces l'armée consulaire, si elle n'avoit eu pour défenseur Scipion-Emilien, fils de Paul-Emile, & petit-fils, par adoption, de Scipion l'Africain, dont il égaloit le mérite. Ce héros, avec trois cents cavaliers, couvrit la retraite des légions, pendant qu'elles passoient une riviere en présence de l'ennemi victorieux. On le fit consul avant l'âge prescrit; on lui assigna le département de l'Afrique. Il justifia bientôt ce choix. Carthage est bloquée & réduite à la disette. Les Carthaginois offrent de se soumettre à tout, pourvu qu'on épargne leur ville. Scipion le refuse, n'étant pas le maître de préférer l'humanité à la vengeance.

An de Rome 607.

Prise de Carthage.

Enfin, par le moyen d'une fausse attaque, les Romains s'emparent d'une porte; ils avancent; ils mettent le feu aux maisons; ils passent au fil de l'épée ce qui leur résiste. Le fier Asdrubal vient lâchement demander la vie. Sa femme, plus courageuse, l'accable de reproches, poignarde ses enfants, & se précipite

dans

dans les flammes. La ville eſt abandonnée au pillage. Scipion, obéiſſant avec regret aux ordres terribles du ſénat, la détruit entiérement par le feu. L'incendie dura dix-ſept jours. Un triomphe magnifique & le ſurnom d'Africain, couronnerent l'expédition du proconſul. Il avoit été ſecondé dans cette guerre par ſon ami Lélius, fils de l'ami du premier Scipion l'Africain, & par l'hiſtorien Polybe, digne d'écrire ſes exploits.

Rome aſſervit la Grece.

La même année vit la ruine de Corinthe, & l'anéantiſſement de la liberté en Grece. Rome s'étoit fait une politique d'entretenir la diviſion parmi les Grecs, d'interpoſer ſon autorité dans toutes les affaires, & de prendre inſenſiblement le même empire, que ſi elle eût conquis la Grece, au lieu de la déclarer libre. Cette conduite révolta les Achéens. On les avoit ménagés tant qu'ils étoient néceſſaires. On cherchoit à les dompter, parce qu'on ne craignoit plus la Macédoine. Trois aventuriers, ſe donnant pour fils de Perſée, avoient ſucceſſivement entrepris la conquête de ce royaume, & avoient été vaincus ſans peine. Le préteur Métellus tourne ſes armes contre les Achéens, & les défait. Le conſul Mummius acheve la guerre par le ſac & la deſtruction de Corinthe, ville fondée depuis environ neuf cent cinquante ans, & l'une des plus floriſſantes de l'Europe. La Grece, ſous le nom d'Achaïe, eſt réduite en province romaine.

Deſtruction de Corinthe.

Ce que devinrent ſes richeſſes.

Rome s'enrichit & ſe décora de nouvelles dépouilles. Les chefs-d'œuvre de l'art qu'on y tranſporta, y firent naître le goût, que la

corruption des mœurs suivit de près. On raconte un trait remarquable de l'ignorance de Mummius. Ce général, chargeant des entrepreneurs du transport de ce qu'il y avoit de plus précieux parmi les tableaux & les statues de Corinthe, leur déclara que, si quelque morceau venoit à se perdre ou à se gâter, ils en fourniroient un pareil à leurs dépens. Mummius, aussi désintéressé que vaillant, ne garda rien pour lui des richesses & des beautés de Corinthe. Mais si le goût des beaux arts eût poli ses mœurs & celles de Rome, Corinthe eût-elle été livrée aux flammes & au massacre? C'est un grand malheur que les nations se corrompent par le luxe; c'en est un plus grand qu'elles se détruisent par la barbarie.

Conduite des Romains à l'égard de Viriathe.

Avant la fin de la guerre punique, Viriathe, général des Lusitaniens en Espagne, grand capitaine, avoit soulevé différents peuples contre Rome. Il vouloit fonder un royaume par ses victoires, & il en vint à bout. Pouvant tailler en pieces l'armée romaine, il se contenta d'un traité de paix, qui lui assuroit le pays dont il étoit en possession, laissant tout le reste de l'Espagne à ces oppresseurs. Une perfidie exécrable les vengea de leurs défaites. Le consul Servilius-Cépion se fit autoriser à rompre la paix, attaqua brusquement Viriathe, le poursuivit, engagea des traîtres à l'assassiner pendant son sommeil.

Et de Numance.

Un crime en amene un autre. Les Romains se montrent également perfides envers Numance, ville considérable d'Espagne sur le

Douro. Ils violent deux traités conclus avec elle, & se font détester comme des ennemis sans foi & sans justice. Les Numantins se déterminent à défendre leur liberté jusqu'à la mort. On avoit besoin d'un grand homme pour les vaincre. On nomma consul Scipion-Emilien, quoiqu'une loi toute récente ne permît pas d'élever deux fois le même homme au consulat. Le destructeur de Carthage réduisit Numance à l'extrémité, & déclara qu'il ne recevroit aucune proposition, si les habitants ne lui livroient la ville, & leurs armes, & leurs personnes. Dans le désespoir, dans les horreurs de la famine, après avoir mangé les cadavres, plusieurs aimerent mieux se donner la mort, que de se rendre aux Romains. Numance fut détruite. Avant que de suivre la chaîne des événements, observons ici quelques particularités qui répandront du jour sur l'histoire.

XVI.

Observations générales.

VOICI une réflexion importante de Montesquieu: « Nous remarquons aujourd'hui que » nos armées périssent beaucoup par le tra- » vail immodéré des soldats; & cependant » c'étoit par un travail immense que les Ro- » mains se conservoient. La raison en est, Milices.

» je crois, que leurs fatigues étoient conti-
» nuelles, au lieu que nos soldats passent sans
» cesse d'un travail extrême à une extrême
» oisiveté; ce qui est la chose du monde la
» plus propre à les faire périr. On accoutu-
» moit les soldats romains à aller le pas mi-
» litaire, c'est-à-dire, à faire en cinq heures
» vingt milles, & quelquefois vingt-quatre.
» Pendant ces marches, on leur faisoit por-
» ter des poids de soixante livres. On les en-
» tretenoit dans l'habitude de courir & de sau-
» ter tout armés; ils prenoient dans leurs
» exercices des épées, des javelots, des fle-
» ches d'une pesanteur double des armes or-
» dinaires, & ces exercices étoient conti-
» nuels ».

Est-il étonnant que de tels soldats, sous une discipline sévere, aient remporté tant de victoires?

Récompenses & punitions militaires,

Les récompenses & les punitions militaires avoient servi, dès les premiers temps, à maintenir la discipline & à enflammer les courages. Les unes & les autres étoient sagement distribuées. Quoiqu'il y eût des peines afflictives, la bastonnade, la mort, rien n'étoit plus efficace que la honte & l'infamie. Toutes sortes de récompenses tiroient leur prix de l'honneur qu'elles procuroient; & lorsque l'amour des richesses fit préférer l'argent à l'honneur, ce fut le signe d'une prompte décadence.

Pendant la seconde guerre punique, la loi Porcia avoit défendu de battre de verges un citoyen romain. Cet adoucissement aux rigueurs des anciennes loix, devoit élever davantage les

ſentiments du peuple. Elle ne s'étendoit point aux armées, où les généraux conſerverent le droit de vie & de mort. Ainſi la diſcipline militaire ſe ſoutint dans toute ſa vigueur, tandis qu'une légiſlation plus douce ne fit qu'augmenter l'amour des citoyens pour la patrie.

Population & mœurs.

Une des principales cauſes de la proſpérité de Rome, c'eſt la population que produiſoient la pureté des mœurs & la ſainteté du mariage. Peu d'années après la premiere guerre punique, les cenſeurs trouvant le nombre des citoyens fort diminué, exigerent de tous un ſerment de ſe marier, & de ne ſe marier que dans la vue de donner des ſujets à la république. C'eſt alors qu'on vit le premier exemple de divorce, permis cependant par les premieres loix. Carvilius, qui aimoit ſa femme, la répudia pour cauſe de ſtérilité. Les divorces devinrent fréquents, à meſure que les mœurs ſe corrompirent. Alors furent établis les contrats de mariage, afin d'aſſurer aux femmes la poſſeſſion de leurs biens, en cas de ſéparation.

Finances.

Juſqu'au temps où Paul-Emile aſſujettit la Macédoine par la défaite de Perſée, & en rapporta d'immenſes richeſſes au tréſor public, les citoyens avoient toujours payé le tribut, qui ſe régloit au cens ſelon les fortunes : on y ajoutoit quelquefois des contributions extraordinaires dans le beſoin. Mais depuis ce temps juſqu'à la mort de Céſar, ils furent exempts de tout tribut. Les droits ſur les marchandiſes, ce qu'on retiroit des terres de la république, les impôts ſur les peuples d'Italie & ſur les Provinces, faiſoient le revenu de l'état.

A la fin de la premiere guerre punique, le cenſeur Livius mit le premier impôt ſur le ſel, & fut nommé pour cette raiſon *ſalinator*.

Les mines d'Eſpagne enrichirent principalement Rome. Elle employoit quarante mille hommes à celles qui étoient dans le voiſinage de Carthagene, & en tiroit chaque jour plus de quatre talents. Le butin qu'apportoient les généraux, augmentoit ſans ceſſe le tréſor. Les plus riches nations du monde devinrent tributaires. Alors commencerent les fraudes & les vexations des publicains, les concuſſions des magiſtrats; alors les richeſſes particulières introduiſirent dans les maiſons le luxe, la ſomptuoſité, des beſoins nouveaux & factices, des déſordres qui ſapperent les fondements du bien public.

Arts. La ville fut pavée, pour la premiere fois, après l'expédition d'Aſie contre Antiochus. Près de cinq cents ans s'étoient écoulés, ſans qu'on eût aucune meſure du temps. Le conſul Valérius apporta de Sicile un cadran ſolaire. Scipion-Naſica, plus de cent ans après, fit connoître les clepſydres, qui ſervoient à meſurer les heures, le jour & la nuit. Tout étoit dans une eſpece d'enfance, excepté l'art militaire. La médecine conſiſtoit en recettes de famille, lorſqu'un Grec, nommé Archagate, vint l'exercer, ainſi que la chirurgie, au temps du ſiege de Sagonte par Annibal.

Lettres. Ennius, le premier poëte, ami de Scipion l'Africain, compoſa l'hiſtoire romaine en vers, ou plutôt en proſe meſurée. Nevius, ſon contemporain, fit la même choſe ſur la pre-

miere guerre punique. C'étoient les plus foibles rayons du génie qui devoit produire tant de chefs-d'œuvre. On voit ici, comme ailleurs, la poéfie cultivée avant la profe, & conſacrée au ſouvenir des faits. L'ancienne ſatyre n'étoit que ruſticité. Fabius-Pictor, conſul l'an de Rome 485, avoit écrit ſur l'hiſtoire romaine ; mais nous ne connoiſſons point ſon ouvrage.

Rome s'éclaira, ſe polit le goût & les mœurs par le commerce des Grecs. Plaute & Térence tirerent le théâtre de la barbarie. On prétend que Scipion-Emilien & Lélius partagerent avec Térence la compoſition de ſes pieces. L'hiſtorien Polybe, le philoſophe Panétius accompagnoient ces grands hommes dans leurs expéditions. Déjà l'amour des belles-lettres, de la philoſophie, des ſciences diſſipoit la rouille de férocité que les Romains avoient reçue de leurs ancêtres.

Caton le Cenſeur s'en plaignit amerement. Quoiqu'il fut lui-même hiſtorien & orateur, il ſe déchaîna contre les Grecs, dont on alloit prendre les leçons. On chaſſa par un décret ces rhéteurs & ces philoſophes, qu'il repréſentoit comme dangereux, & qui l'étoient réellement lorſqu'ils n'apprenoient qu'à embarraſſer la raiſon par des ſophiſmes, ou à donner au menſonge les couleurs de la vérité. Mais la bonne littérature ne pouvoit produire que du bien.

Une choſe admirable, & commune chez les Romains, c'eſt qu'un même homme fût magiſtrat, guerrier, juge & général, habile

dans le barreau & dans le gouvernement ; homme d'état & homme de lettres ; qu'il pût se signaler & se rendre utile en tout genre. Quels hommes ! que leur éducation devoit être différente de la nôtre !

XVII.

Les Gracques.

An de Rome 620.

LES querelles entre le sénat & le peuple avoient été suspendues par les guerres étrangeres : mais le principe qui les avoit excitées subsistoit encore ; & quoique les plébéiens eussent remporté de grands avantages, quoique les deux consuls fussent même quelquefois tirés de leur ordre, le petit peuple n'en étoit pas moins à plaindre. Deux hommes d'un mérite distingué, Tibérius & Caius-Gracchus, tenterent une réforme que les circonstances rendoient impossible ; leur entreprise téméraire fut comme le signal des guerres civiles, qui noyerent la liberté dans le sang des citoyens.

Leurs entreprises.

Ces deux freres, nés de l'illustre Cornélie, fille de Scipion l'Africain, avoient reçu d'elle la meilleure éducation ; ils avoient sur-tout le talent de l'éloquence, si propre à gouverner la multitude. Tibérius s'étoit acquis une réputation brillante, soit dans les armées, soit dans l'intérieur de la république ; lorsque la charge de tribun du peuple ouvrit à son zele ou à son ambition, la carriere où il devoit périr

Depuis plus de deux siecles & demi la loi Licinia étoit mépriſée. Loin de ſe contenter de cinq cents arpents de terre, les patriciens avoient uſurpé une partie conſidérable des terres de la république. Les riches étendoient ſans meſure leurs poſſeſſions. Ces campagnes, autrefois habitées par les plus illuſtres Romains, étoient remplies d'eſclaves qui les cultivoient pour leurs maîtres, & qui étoient exempts & même exclus du ſervice des armées. Le peuple, deſtiné à la défenſe de la patrie, ne poſſédoit rien.

Déſordres dans la république.

Tibérius-Gracchus propoſe de remettre la loi Licinia en vigueur, à condition néanmoins que l'on paiera des deniers publics ce que les riches poſſedent de terres au-delà de cinq cents arpents. Les patriciens ſe récrient; ils inſiſtent ſur l'ancienneté de leurs poſſeſſions, ſur les inconvénients de la nouveauté. Plus le tribun rencontre d'obſtacles, plus il s'efforce d'animer le peuple: *Les bêtes ſauvages ont des tanieres*, diſoit-il, *& des citoyens romains, qu'on appelle les maîtres du monde, n'ont pas de toit pour leur demeure, pas un pouce de terre pour leur ſépulture.* Enfin la loi Licinia eſt renouvelée.

Moyens qu'emploie Tibérius pour y remédier.

Si Tibérius s'en étoit tenu là, peut-être auroit-il réuſſi dans ſes projets. Il ſe perdit en pouſſant à bout les patriciens. Non-ſeulement il fit ajouter à la loi, que les terres uſurpées ſur la république ſeroient enlevées aux poſſeſſeurs; mais, comme on ne trouvoit pas encore de quoi contenter tous les pauvres, il leur fit diſtribuer les tréſors d'Eumene, roi de Pergame, qui avoit légué au peuple romain ſon

Pouſſe à bout le ſénat.

royaume & ses richesses. Enfin, pour se mettre à couvert de la fureur de ses ennemis, il demanda, contre les regles, d'être continué dans le tribunat, alléguant qu'on en vouloit à sa vie, & intéressant le peuple à sa conservation. Alors les sénateurs prennent le parti d'user de violence. Ils montent au capitole où se tenoit l'assemblée. Tibérius averti du danger qui le menace, porte la main à sa tête pour demander à ses amis du secours : ils étoient convenus de ce signal. Ses adversaires supposent qu'il demande un diadême, & que le peuple va le couronner.

An de Rome 624.

On annonce cette entreprise au sénat. Le consul Minucius-Scévola s'efforce en vain de modérer les esprits. Scipion-Nasica, cousin-germain du tribun, s'écrie : *Puisque le consul nous trahit, que les bons citoyens me suivent.* Il court, suivi d'une foule de sénateurs, auxquels se joignent leurs clients armés de bâtons. Tibérius meurt assommé avec plus de trois cents de ses amis : exemple d'autant plus terrible, qu'aucune sédition jusqu'alors n'avoit fait couler de sang romain. Le sénat, oubliant son ancienne modération, justifia ce qui s'étoit fait ; & pour soustraire Nasica à la vengeance du peuple, on l'envoya ambassadeur en Asie, où il mourut.

Sa fin tragique.

Caïus-Gracchus, aussi vertueux, aussi zélé, & plus éloquent que Tibérius, après avoir vécu quelques années dans la retraite, entra dans la carriere des honneurs. Malgré les alarmes & les conseils de Cornélie, il aspiroit au tribunat : il y parvint. Jamais tribun ne se

Entreprise de Caïus-Gracchus.

montra plus actif en faveur du peuple. Au partage des terres, il ajouta divers établiſſements, ſur-tout des magaſins de bled, dont les pauvres devoient tirer chaque mois à bas prix leur ſubſiſtance. Pour affoiblir de plus en plus l'autorité du ſénat, il repréſenta que l'injuſtice préſidoit ſouvent aux tribunaux, & qu'il importoit de transférer aux chevaliers, qui appartenoient à l'ordre des plébéiens, le jugement de toutes les cauſes entre des particuliers. Cette loi paſſa. On renouvella auſſi la défenſe d'exécuter aucune ſentence capitale contre un citoyen romain, ſans le conſentement du ſénat & du peuple. Enfin Gracchus entreprit de procurer le droit de bourgeoiſie & de ſuffrage à tous les alliés de Rome en Italie. Opimius, ſon ennemi mortel, fut nommé conſul.

Le peuple aſſemblé devoit prononcer ſur l'exécution des nouvelles lois, qui révoltoient la nobleſſe. Un des licteurs d'Opimius, paſſant près des amis de Gracchus, s'écria inſolemment : *Faites place, mauvais citoyens*, & fut auſſi-tôt tué. Le conſul porte ſes plaintes au ſénat. On l'autoriſe à exécuter tout *ce qu'il jugera expédient à la république.* Cette formule l'armoit du pouvoir ſuprême. Il ordonna aux chevaliers de prendre les armes. Quoique le danger fut évident, Gracchus ſortit de ſa maiſon, ſans défenſe, malgré les prieres & les larmes d'une tendre épouſe : *Après le meurtre de Tibérius*, diſoit-elle, *quelle confiance peut-on avoir aux loix ou aux Dieux ?* Opimius, à la tête des troupes, attaque le mont Aventin, où le peuple s'étoit retiré ſous la conduite de

An de Rome 632. Sa mort.

Fulvius. Il promet l'amniſtie à ceux qui mettront bas les armes ; il s'engage à payer au poids de l'or la tête de Fulvius & celle de Gracchus. Abandonnés du peuple, ils périrent l'un & l'autre. Plus de trois mille de leurs partiſans perdirent la vie dans cette émeute. Le barbare conſul fit jetter tous les cadavres dans le Tibre, & éleva un temple à la concorde, après avoir inondé la ville de ſang.

Ce qu'on doit penſer des Gracques.

Les deux Gracchus étoient certainement de grands hommes. Avec plus de ménagements & moins de chaleur, ils auroient pu tirer les pauvres de l'oppreſſion ; ils auroient du moins adouci leur ſort. S'ils devinrent ſéditieux, ce fut moins leur faute que celle des riches impitoyables. Mais ils ne mériterent jamais le reproche d'aſpirer à la tyrannie ; & le ſénat, en leur imputant un crime évidemment contraire à leurs principes & à leur conduite, cherchoit le moyen de les perdre, & non le ſalut de l'état.

Cornélie.

Cornélie avoit toujours regardé ſes fils comme ſon unique tréſor. Elle ſoutint leur perte avec une conſtance admirable. On crut que l'âge & le malheur lui ôtoient le ſentiment ; » mais ceux qui penſoient de la ſorte, dit » Plutarque, ne ſentoient pas combien l'éduca» tion, jointe à des qualités ſupérieures, eſt » une puiſſante reſſource contre le chagrin ; » & que, ſi la fortune l'emporte quelquefois » ſur la vertu, elle ne lui enleve pas les moyens » de ſupporter courageuſement les revers ».

Cornélie vécut tranquille dans la ſociété des ſavants, & honorée par tout ce qu'il y avoit de reſpectable.

XVIII.

Guerre de Jugurtha. Marius.

UNE corruption abominable infectoit les mœurs des principaux citoyens. Tout devenoit vénal à Rome. Les tréfors de toutes les nations y avoient allumé la foif des richeſſes, & y avoient éteint les ſentiments d'honneur & de vertu. Nous allons en voir la preuve dans la guerre de Jugurtha.

Crimes de Jugurtha.

Maſiniſſa avoit laiſſé trois fils qui gouvernerent conjointement le royaume de Numidie. Micipſa, par la mort des deux autres, ſe trouva maître de tout. Celui ci, quoiqu'il eut deux enfants, Adherbal & Hiempſal, avoit adopté Jugurtha, fils naturel d'un de ſes freres, & déjà célébre par ſa valeur. Il eſpéroit enchaîner ſon ambition par la reconnoiſſance. Mais à peine Micipſa eut-il expiré, que Jugurtha fit aſſaſſiner Hiempſal. Le meurtre de ce prince préſageoit la ruine d'Adherbal. Celui-ci leva des troupes pour ſe défendre. Il perdit une grande partie de ſes états, & alla implorer la juſtice des Romains.

Depuis long-temps le meurtrier s'étoit aſſuré qu'avec de l'or on pouvoit colorer à leurs yeux les crimes les plus atroces. Ses largeſſes parlerent pour lui dans le ſénat: la pluralité ſe tourna en ſa faveur. Bientôt il reprend les armes, pourſuit Adherbal, & l'aſſiege dans Cirtha. Rome paroît indignée. De nouveaux

commissaires arrivent. Scaurus, prince du sénat, menace l'usurpateur, lui ordonne de lever le siege sans délai. La fraude & l'argent triomphent encore. Adherbal abandonné capitule; Jugurtha l'assassine, & jouit arrogamment de sa dépouille.

Conduite des Romains à son égard.

Il n'étoit plus possible de tolérer des attentats si criants. Le consul Calpurnius-Pison partit avec Scaurus, son lieutenant. Jugurtha leur fit des propositions, obtint une conférence, conclut la paix d'une maniere avantageuse. On ne douta point qu'il ne l'eût payée. Tandis que le sénat gardoit le silence, Memmius, tribun du peuple, éleva la voix contre les prévaricateurs, & conclut à sommer Jugurtha de comparoître. Le Numide comptant sur ses trésors, vint à Rome, gagna un tribun. Il fit impunément assassiner un de ses proches, qui demandoit sa couronne; il partit en s'écriant: *O ville vénale! tu périrois bientôt, si tu trouvois quelqu'un pour t'acheter.*

Métellus.

La guerre ayant recommencé, Jugurtha fit passer sous le joug l'armée romaine, que commandoit alors Aulus-Postumius, lâche & imprudent général. Mais le consul Métellus effaça la honte de sa patrie. Après avoir employé inutilement la séduction, pour se faire livrer Jugurtha, mort ou vif, il combattit si heureusement, que le roi se laissa persuader enfin de se soumettre. Un ordre qu'il reçut ensuite, de venir en personne trouver Métellus, lui inspira de la défiance & ranima son courage.

Supplanté par Marius.

Métellus avoit choisi pour son lieutenant le

célèbre Marius, plébéien de naissance très-obscure, sans éducation, sans lettres ; mais dévoré d'ambition, endurci aux travaux dès sa jeunesse, sobre, infatigable, audacieux. Ce guerrier s'étoit attiré au siege de Numance les regards & l'estime de Scipion l'Africain. De simple soldat, il étoit devenu successivement tribun des soldats, tribun du peuple, enfin préteur. C'étoit un de ces hommes ardents, que rien ne peut détourner de la fin qu'ils se proposent ; capables de faire les plus grands biens ou les plus grands maux, au gré de leur intérêt & des conjonctures. Marius, pour se donner du relief, n'eut pas honte de décrier Métellus, son général, son bienfaiteur. Il obtint la permission d'aller à Rome briguer le consulat où il aspiroit. Là, il redoubla ses invectives, & gagna tellement le peuple, qu'il fut nommé consul, & chargé de la guerre de Numidie, quoique le sénat eût assigné, pour la troisieme fois, cette province à Métellus, en qualité de proconsul.

Métellus espéroit terminer promptement la guerre, quand il eut le chagrin de voir un ingrat lui enlever le commandement. De retour à Rome, il dissipa sans peine des soupçons injurieux. Le peuple lui décerna le triomphe avec le surnom de Numidique. Un tribun l'ayant accusé d'avoir pillé la province, les chevaliers romains ne voulurent point examiner ses comptes, qu'il produisoit pour se justifier : *La plus forte preuve de son innocence*, disoient-ils, *c'est le témoignage de toute sa vie.* Une accusation ainsi terminée, valoit elle-même un triomphe.

Metellus se justifie.

An de Rome 647. Fin de la guerre de Jugurtha.

Quelque habile, quelque courageux que fût Marius, la guerre de Numidie ne finit que par trahison. Sylla, son questeur, qui deviendra bientôt son rival, détache de l'alliance de Jugurtha Bocchus, roi de Mauritanie, gendre & allié de ce prince. Il lui persuade ensuite de le livrer aux Romains de la maniere la plus infame. Bocchus fait arrêter son beau-pere, qui venoit sur sa parole au rendez-vous d'une conférence, & à qui même il avoit promis de livrer Sylla. Le roi numide est conduit à Rome, chargé de fers; il orne le triomphe de Marius, essuie les insultes de la soldatesque, & meurt dans un cachot. Trois mille sept cents livres pesant d'or, près de six mille livres d'argent, sans compter l'argent monnoyé, furent les dépouilles de son royaume. Les Romains s'enrichissoient toujours par la guerre, si ruineuse pour les nations modernes. Faut-il s'étonner que leur ambition ne finit ordinairement une guerre, que pour en commencer une autre?

XIX.

Invasion des Cimbres & des Teutons. Guerre sociale.

Invasion des Cimbres & des Teutons.

UN déluge de barbares exposa bientôt ces avides conquérants à perdre tout le fruit de leurs victoires. Les Cimbres & les Teutons, sortis du nord de l'Europe, des environs de la mer Baltique, s'étoient jettés sur la Gaule, où quelques peuples gaulois s'unirent à eux.

Ils avoient battu cinq consuls avec un carnage affreux. Rome avoit perdu dans une seule journée quatre-vingt mille hommes.

On ne vit que Marius capable de réparer ces malheurs. Les Teutons, quoique séparés des Cimbres, étoient redoutables par leur multitude & leur bravoure. Il attendit pour hasarder une bataille, qu'il pût compter sur la victoire, méprisant leurs insultes, accoutumant les troupes à ne plus s'effrayer de leurs hurlements, ni de leur aspect. Enfin il les tailla en pieces près d'Aix en Provence, où leur perte fut, dit-on, de plus de cent mille hommes. L'année suivante, dans son cinquieme consulat, il défit de même à Verceil les Cimbres qui ravageoient l'Italie. Ces barbares, hommes & femmes, se pendirent la plupart de désespoir, plutôt que de survivre à leur défaite; & les arbres leur manquant, ils s'attachoient par le cou à la queue de leurs chevaux ou aux cornes de leurs bœufs. S'ils avoient eu la discipline des Romains, il les auroient peut-être subjugués: mais il ne savoient que se battre en furieux & mourir avec courage. Le proconsul Catulus, qui commandoit avec Sylla une partie de l'armée, eut plus de part que Marius à la victoire; il partagea l'honneur du triomphe. Catulus est cependant presque entiérement oublié; tant la réputation même dépend quelquefois des caprices de la fortune.

An de Rome 648.

An de Rome 651.

En sauvant la république, Marius n'avoit cherché qu'à satisfaire son ambition. Il obtint un sixieme consulat à force d'argent & de bassesses; il s'unit de la maniere la plus étroite

Attentats de Saturninus.

avec Saturninus, tribun du peuple, & avec le préteur Glaucia, deux ennemis de la vertu & du bien public. Saturninus proposa une loi agraire portant cette clause : « Que le sénat » s'obligeroit par serment de confirmer tout ce » qui seroit statué par le peuple; sous peine, » pour les sénateurs qui refuseroient le ser- » ment, d'être dégradés & condamnés à une » amende de vingt talents. » Métellus, persistant seul à refuser, on l'exila : *Ou les choses changeront*, dit-il en partant de Rome, *& le peuple revenu de son erreur, me rappellera; ou elles ne changeront point, & alors je dois me féliciter d'être loin de ma patrie.* Elles changerent par les fureurs même de Saturninus, poussées au point que Marius l'abandonna.

Conduite de Marius.

Ce tribun, voulant que Glaucia soit consul, fait assassiner publiquement Memmius, son compétiteur. Alors le sénat, comme dans les périls extrêmes, ordonne au consul de *pourvoir à la sureté de la république.* On prend les armes contre les séditieux. On poursuit Saturninus dans le capitole; il est massacré, aussi-bien que Glaucia, malgré le désir qu'avoit Marius de les sauver l'un & l'autre. Celui-ci eut bientôt le chagrin de voir rappeller Métellus, qui se consoloit de l'oppression au sein de la philosophie & de la vertu.

Drusus tribun.

Depuis long-temps les alliés de Rome en Italie, aspiroient aux droits de citoyens romains. C. Gracchus, pour fortifier son parti, s'étoit efforcé de procurer aux Latins un avantage si précieux, & avoit péri dans cette entreprise. Le tribun Drusus, homme distingué par

sa naissance & par ses talents, forma le dessein chimérique de satisfaire à la fois les alliés & tous les ordres de l'état. Ses loix passerent, malgré de vives oppositions; tant il sut manier adroitement les esprits.

Drusus tribun.

Les Romains qui regardoient les alliés comme leurs sujets, ne pouvoient se résoudre à les rendre leurs égaux. Drusus sentit la foiblesse de son crédit à cet égard. Les alliés désespérant de le voir exécuter sa promesse, quelques-uns d'eux résolurent d'assassiner les consuls. Instruit du complot, Drusus eut la générosité d'en avertir le consul Philippe, son plus ardent adversaire. Pour récompense de ce service, il fut lui-même assassiné peu de temps après. On rapporte un trait qui donnera l'idée de sa vertu. Il faisoit bâtir une maison. L'architecte lui offrant de la tourner de maniere que personne n'auroit vue sur lui : *Employez plutôt votre art*, répondit-il, *à faire que mes actions soient exposées à la vue de tout le monde.*

Guerre sociale.

La mort de Drusus fut comme un signal de guerre pour les alliés. Ils se révoltent de concert ; ils prennent les armes : ennemis d'autant plus redoutables, qu'ils avoient la discipline & la science militaire des Romains, & que Rome n'avoit vaincu qu'avec leur secours. Les Marses, les Samnites tenoient parmi eux le premier rang. Ils forment le projet d'une république nouvelle. Ils combattent contre les meilleurs généraux, Marius, Sylla, Pompée. La politique romaine joignit l'adresse à la fermeté. Rome, après avoir enrôlé les affranchis, contre l'usage, & avoir accordé politiquement le droit

de citoyens à ceux des alliés qui étoient demeurés fidelles, accorde le même droit aux autres à meſure qu'ils ſe ſoumettent. Ainſi la guerre ſociale ſe ralentit tout-à-coup. On trouva le ſecret de rendre preſque inutile aux alliés, ce qu'ils avoient obtenu avec tant de peine. Au lieu de les diſtribuer dans les trente-cinq tribus, où ils auroient eu, par leur nombre, la ſupériorité des ſuffrages, on en compoſa huit tribus nouvelles, qui n'avoient aucune influence, parce qu'elles votoient les dernieres.

XX.

Guerres civiles. Marius & Sylla.

Sylla. LES guerres civiles vont commencer. Marius & Sylla en furent les premiers auteurs. Nous connoiſſons déjà Marius; l'autre mérite davantage d'être connu. Il deſcendoit de Cornélius-Rufinus, que les cenſeurs chaſſerent du ſénat, l'an de Rome 477, parce qu'il poſſédoit plus de quinze marcs de vaiſſelle d'argent. Perſonne de cette branche n'étoit depuis parvenu au conſulat. Tous les talents de l'eſprit, cultivés par la littérature & la politeſſe, animés par l'ambition & par l'amour de la gloire, joints au courage, à l'activité, à une grande ſoupleſſe de caractere, rendoient Sylla très-capable de relever l'honneur de ſa maiſon. Aimant les plaiſirs, il ſavoit y renoncer pour la réputation & la fortune. Né avec peu de bien, il avoit amaſſé des richeſſes dignes ſans doute du repro-

che qu'on lui fit un jour : *Comment ſeriez-vous honnête homme, vous à qui votre pere n'a rien laiſſé, & qui êtes maintenant ſi riche?* Après la guerre de Numidie, l'argent & l'intrigue lui procurerent la préture. Ses exploits dans la guerre ſociale, où il éclipſa Marius, augmenterent l'attachement pour ſa perſonne. Il devint conſul, & fut chargé de la guerre contre Mithridate, roi de Pont, un des plus redoutables ennemis de Rome.

Brouilleries de Sylla & de Marius.

Marius ne pardonnoit point à Sylla de s'être attribué le ſuccès de l'expédition de Numidie. Quoique vieux, peſant & infirme, il vouloit avoir le commandement de cette nouvelle guerre. Pour l'enlever à ſon rival, il s'unit avec Sulpicius, tribun du peuple, homme d'une audace effrénée, toujours eſcorté de ſatellites, qu'il appelloit impudemment ſon *anti-ſénat*. Il propoſa de nommer Marius, alors ſimple particulier, général de l'armée contre Mithridate; & il n'eut aucune peine à l'obtenir.

An de Rome 665.

Sylla s'étoit rendu à ſon camp. Réſolu de tirer vengeance d'un tél affront, il marche vers Rome, où pluſieurs de ſes partiſans avoient été maſſacrés. Il y entre l'épée à la main; il menace de mettre le feu aux maiſons, ſi l'on fait de la réſiſtance. Marius & Sulpicius ayant pris la fuite, il contient les troupes dans le devoir, & empêche tout le déſordre. Il fait caſſer les loix du tribun; il rétablit l'ancienne regle, de ne propoſer aucune loi que le ſénat n'eut approuvée. Le peuple intimidé, confirme tous ces changements.

Vengeance de Sylla.

Pour ſatisfaire ſa vengeance, le conſul pro-

poſe au ſénat de déclarer ennemis de la patrie Marius & ſon fils, Sulpicius, & neuf de leurs principaux partiſans. Q. Scévola, ſavant & vertueux citoyen, lui réſiſte courageuſement. « Ni vos ſoldats, ni vos menaces, dit-il, ne » m'obligeront de déshonorer ma vieilleſſe, » en déclarant ennemi de Rome celui par qui » Rome & l'Italie ont été ſauvées. » Mais les autres ſénateurs ſe montrent faciles & complaiſants. On rend un décret de proſcription. La tête de Sulpicius portée à Rome, devint un ſpectacle de terreur. Marius fut pris dans les marais de Minturnes où il ſe cachoit. Un ſoldat qui devoit être ſon bourreau, n'oſa frapper ce grand général, & les Minturnois favoriſerent ſon évaſion en Afrique. Le commandant de cette province lui ayant envoyé ordre d'en ſortir, il répondit fiérement à l'officier qui faiſoit la commiſſion : *Vas lui dire que tu as vu Marius fugitif au milieu des ruines de Carthage.* Tableau frappant des viciſſitudes de la fortune ! Il ſe retira enſuite dans une iſle, où, avec ſon fils, il attendit quelque révolution en ſa faveur.

Révolution favorable à Marius.

A Rome, tout changea bientôt de face. Cinna, furieux partiſan de Marius, fut nommé conſul. Sylla y conſentit, après lui avoir fait jurer de ne point agir contre ſes intérêts. Cette modération ne déſarma point ſa haine. Cinna renouvelle la loi de Sulpicius par rapport aux alliés. Octavius, ſon collegue, s'y oppoſe; on en vient aux armes; la place publique regorge de ſang. Cinna, chaſſé de Rome, privé du conſulat, ſe retire chez les alliés. Ils prennent

les armes en sa faveur, & les Romains, mécontents, se joignent à eux. La circonstance étoit favorable à Marius. Il revient, il est reçu par Cinna, qui le déclare proconsul. Tous deux, avec une armée considérable, assiegent la ville. Le sénat augmente leur audace, en leur envoyant une députation. Cinna ne veut rien entendre, jusqu'à ce qu'on le reconnoisse pour consul. Il promet d'épargner le sang des citoyens. Il n'en forme pas moins la résolution, avec Marius & les autres chefs, de massacrer tous ceux qu'ils regardent comme leurs ennemis; & ce massacre s'exécute.

Proscription.

Qu'on imagine une ville prise d'assaut par des barbares; les têtes des plus illustres citoyens exposées sur la tribune aux harangues, les richesses & la puissance devenues un titre de proscription; la soif du sang irritée par le carnage même; le féroce Marius, qui avoit affecté l'abattement d'un malheureux, surpassant, à l'âge de plus de soixante & dix ans, les cruautés de Cinna: c'est le spectacle que présente Rome.

Rapportons un seul fait propre à caractériser les guerres civiles. Dans une action, deux freres se battirent sans se connoître, l'un tua l'autre, le reconnut en le dépouillant, & transporté de désespoir, se tua lui-même sur le bucher de son frere, pour mêler ses cendres aux siennes.

Mort de Marius.

A la fin de cette année de massacres, Cinna & Marius s'emparerent du consulat; ils ne daignerent pas même se faire élire pour la forme. Le dernier mourut bientôt. Agité des inquiétudes de la tyrannie, il craignoit le retour du victo-

rieux Sylla, dont la vengeance ne pouvoit être que terrible. Sans reſſources du côté de la raiſon, il cherchoit à s'étourdir par des excès de vin, & il y trouva une mort digne de lui.

XXI.

Sylla dans la Grece & en Aſie. Mithridate.

ON a vu la république romaine établir ſon deſpotiſme en Aſie. Elle commandoit aux rois, protégoit les uns pour dompter les autres, & ſe rendoit l'arbitre de tous, pour les juger au gré de ſes propres intérêts.

Mithridate. Dès que Mithridate, roi de Pont, fut en âge de former des entrepriſes, il réſolut de réſiſter à l'ambition romaine. La nobleſſe de ſon origine, la hauteur de ſes ſentiments, la force de ſon génie, ſon courage endurci aux fatigues, ſa poſition avantageuſe, ſes ports ſur le Pont-Euxin, le rendoient capable d'exécuter les plus grandes choſes, & ſon ambition ne connoiſſoit point de bornes.

Ce qu'il avoit fait contre les Romains. Ce Prince avoit enlevé la Cappadoce à Ariobarzane, & la Bithynie à Nicomede, deux rois alliés des Romains; il avoit conquis toute l'Aſie mineure. Rome lui ayant déclaré la guerre, il avoit fait maſſacrer en un ſeul jour quatre-vingt mille Romains ou Italiens. Enfin il envahit la Grece par ſes généraux. L'imprudente Athenes ſe livra follement à la joie de changer de maître.

Sylla à Athenes. Les troubles de la république de Rome avoient

avoient favorisé les entreprises de Mithridate. Sylla, comme on l'a vu, partit enfin pour arrêter ses progrès. Il passa en Grece, & résolut de prendre Athenes & le Pirée tout-à-la-fois. La somme qu'on lui avoit fournie ne suffisant point, il se fit apporter les trésors des temples, même de celui de Delphes. En les recevant, il dit avec plaisanterie, qu'*on ne pouvoit douter de la victoire, puisque les dieux soudoyoient ses troupes.* Les Athéniens railloient de leur côté, quoiqu'environnés de périls. Une famine affreuse les réduisit à demander grace. Leurs députés vinrent haranguer Sylla. Ils parlerent avec emphase de Thésée, de Codrus, des victoires de Marathon & de Salamine : *Allez*, leur répondit Sylla, *heureux & glorieux mortels, reportez ces beaux discours dans vos écoles; je ne suis point ici pour apprendre votre histoire, mais pour châtier des rebelles.* La ville fut prise d'assaut & livrée au pillage. Le vainqueur, prêt à la faire raser, se laissa fléchir, & *pardonna aux vivants en considération des morts*; tant la gloire des anciens héros d'Athenes & des grands génies qu'elle avoit produits, imprimoit encore de respect dans l'abjection de cette fameuse république. Archélaüs, l'un des meilleurs généraux de Mithridate, fut contraint d'abandonner le Pirée. On y mit le feu.

An de Rome 667.

Deux victoires complettes, remportées ensuite par Sylla, ruinerent toutes les espérances de l'ennemi. La seconde remportée à Orchomene, lui fait d'autant plus d'honneur, qu'il se vit au moment de la perdre. Ses troupes fuyoient; il accourut, descendit de cheval, saisit une enseigne, & affrontant le danger : *Il*

Victoires de Sylla.

m'eſt glorieux de mourir ici, s'écria-t-il; *vous autres, ſi l'on vous demande où vous avez abandonné votre général, vous répondrez, à Orchomene.* Il n'en falloit pas davantage pour rendre les Romains invincibles.

Proſcrit à Rome.

Tandis que le général ſoutenoit ainſi la cauſe de Rome, il étoit proſcrit comme ennemi de la république. Cinna, conſul pour la troiſieme fois, exerçoit une tyrannie inſupportable. Archélaüs voyant qu'en pareilles circonſtances Sylla devoit ſouhaiter la fin de la guerre, lui offrit toutes ſortes de ſecours, s'il vouloit retourner en Italie. Le Romain, indigné de la propoſition, lui offrit à ſon tour de le mettre ſur le trône de Mithridate, s'il vouloit livrer la flotte qu'il commandoit. Archélaüs répondit qu'il déteſtoit la trahiſon. *Quoi donc*, reprit Sylla, *toi Cappadocien, l'eſclave ou l'ami d'un roi barbare, tu rougirois d'acheter à ce prix une couronne; & à un général romain, à Sylla, tu oſes parler de trahiſon!*

Cependant Valérius Flaccus, que Cinna avoit nommé général, venoit dépouiller Sylla du commandement, par ordre du ſénat même. Ses troupes, excepté deux légions, paſſerent ſous les drapeaux de Sylla. Flaccus fut tué par ſon propre lieutenant Fimbria, qu'il avoit dépoſé, & qui ne reſpectoit aucun devoir.

Troupes de Sylla en Aſie.

L'heureux Sylla, triomphant ainſi de tous les obſtacles, ne voulut point quitter l'Aſie, ſans venger le maſſacre des Romains. Les contributions qu'il exigea des villes rebelles, monterent à des ſommes immenſes. Il diſtribua partout ſes légions; il fit donner à chaque ſoldat

seize drachmes (*) par jour, outre le logement & la nourriture. Ces funestes exemples annonçoient la chute de la discipline. « On vit » alors, pour la premiere fois, dit Salluste, une » armée romaine prendre le goût du vin & » des femmes, le goût des statues, des tableaux, » des vases ciselés ; en dépouiller les parti- » culiers, & les villes, & les temples ; piller » enfin le sacré & le profane ». Cet esprit de rapacité s'accrut tous les jours.

XXII.

Retour de Sylla. Ses proscriptions, sa dictature, sa mort.

PLUS de deux cents mille hommes étoient en armes, pour s'opposer à Sylla qui revenoit en Italie. Il arriva n'ayant qu'une armée d'environ quarante mille hommes. Mais ses soldats le chérissoient, & il avoit le talent d'attirer les autres dans son parti. Céthégus, Verrès, Pompée, d'autres personnages considérables, toute une armée consulaire se rangerent sous ses drapeaux. Il échauffoit les cœurs, il inspiroit la confiance. Crassus, qu'il envoyoit faire des levées, lui demandant une escorte, parce qu'il falloit traverser un pays occupé par les ennemis : *Je te donne pour escorte*, dit Sylla, *ton pere, ton frere, tes proches, indignement égorgés, & dont je poursuis la ven-*

An de Rome 670.

Retour de Sylla à Rome.

(*) Une drachme valoit environ quinze sols de notre monnoie.

geance. Ces paroles firent voler Craſſus, & la commiſſion fut remplie avec ſuccès. Après avoir remporté pluſieurs victoires ſur ſes ennemis, Sylla ſe fit abhorrer par ſes proſcriptions.

Ses cruautés. Quelqu'un lui diſant : « Nous ne demandons pas grace pour ceux que vous êtes réſolu de faire mourir ; mais du moins tirez d'inquiétude ceux que vous voulez ſauver » : *Je ne ſais pas encore*, répondit-il, *à qui j'accorderai la vie.* --- *Hé bien*, répliqua-t-on, *nommez ceux que vous voulez exterminer.* Le lendemain parut une liſte de quatre-vingt proſcrits, dont les premiers étoient Carbon & le jeune Marius, actuellement conſuls ; le ſurlendemain, une autre liſte de deux cents vingt, & une autre pareille le jour ſuivant. Enfin le tyran déclara au peuple qu'il ne pardonneroit à aucun de ſes ennemis.

Détail ſur ſes proſcriptions. L'eſclave fut invité, par des récompenſes, à tuer ſon maître, le fils même à tuer ſon pere : la tête d'un proſcrit étoit payée deux talents ; on confiſquoit les biens ; on puniſſoit juſqu'aux générations à naître ; car les petits-fils de ces malheureux étoient condamnés, comme infames, à ne poſſéder aucune charge. Rome, les provinces ſe changerent en boucheries pour une foule de citoyens, dont pluſieurs ne furent immolés, que parce qu'on en vouloit à leur dépouille. *C'eſt ma terre qui me proſcrit*, s'écria un certain Aurélius, homme paiſible, éloigné de toute affaire.

Marius ne pouvant plus défendre Préneſte, où il s'étoit retiré, convint avec un ami de

se donner mutuellement la mort : ils se percerent de leurs épées. Carbon, l'autre consul, avoit quitté l'Italie. Pompée le poursuivit, le vit prosterné à ses pieds, & ordonna son supplice, quoique Carbon eût des droits à sa reconnoissance. Ainsi les Romains vengeoient les uns sur les autres tant de peuples écrasés par leur ambition.

La république n'existoit plus : un seul étoit maître de tout ; l'épée faisoit son titre & le soutenoit. Sylla en voulut un plus respectable. Comme le nom de roi auroit excité l'horreur des Romains, il fit proposer au peuple de nommer un dictateur sans limitation de temps, pour réparer les maux de l'état, s'offrant à remplir cette charge, si on vouloit la lui confier. C'étoit se nommer lui-même avec adresse, en sauvant les apparences. Les suffrages du peuple établirent un vrai despotisme perpétuel, puisqu'il n'y avoit pas de pouvoir au monde plus arbitraire que celui d'un dictateur. *An de Rome 672.* Sylla dictateur perpétuel.

Sylla fit des loix très-sages, quand il se trouva maître absolu. Il réprima le meurtre & les violences ; il rendit au sénat les tribunaux ; il y incorpora trois cents chevaliers, pour remplir les vuides que la guerre & les proscriptions y avoient occasionnés ; il régla qu'on ne parviendroit à la préture qu'après avoir été questeur, & au consulat, qu'après avoir exercé la préture ; il prescrivit dix ans d'intervalle d'un consulat à l'autre, selon les anciennes loix ; il restreignit la puissance tribunitienne, en défendant aux tribuns de se Ses loix.

mêler de la législation, en ordonnant qu'ils fussent tirés du sénat, & qu'ils ne pussent prétendre à une dignité supérieure.

An de Rome 674.

On n'imagineroit point qu'après avoir fait périr cent mille citoyens par les armes, quatre-vingt-dix sénateurs, & plus de deux mille six cents chevaliers, par les proscriptions, Sylla voulût & osât abdiquer la dictature. Il le fit; il déclara même qu'il étoit prêt à rendre compte de sa conduite. On le vit ensuite se promener dans la place sans licteurs, avec un petit nombre d'amis. Mais il avoit affranchi & élevé au rang de citoyens dix mille esclaves; il avoit donné des terres dans les colonies à ses vieux soldats; il avoit répandu les bienfaits sur ses partisans, eux seuls étoient en possession des emplois civils & militaires. Les défenseurs ne pouvoient donc lui manquer, & la terreur de son nom lui servoit de gardes. Cependant le jour qu'il abdiqua, un jeune homme eut l'insolence de l'insulter par ses discours. Sans rien répondre, Sylla dit seulement: *Ce jeune homme sera cause qu'un autre, dans une place telle que la mienne, ne pensera point à la quitter.* Les plaisirs & la débauche, auxquels il se livra ensuite plus que jamais, lui attirerent une maladie pédiculaire, dont il mourut âgé de soixante ans. Il conserva jusqu'à la fin l'activité de son génie, s'occupant encore des affaires publiques, & travaillant à ses mémoires, ouvrage curieux qui n'existe plus.

Sa fin.

XXIII.

Sertorius, Spartacus, Pompée.

SERTORIUS relevoit le parti de Marius en Eſpagne. Il étoit grand capitaine, grand politique, vertueux autant qu'on peut l'être au milieu des vices & des factions. Après avoir eſſuyé beaucoup d'infortunes, il ſe retira chez les Luſitaniens, qui lui confierent le commandement de leurs troupes. Avec une petite armée, il ſoutint une guerre opiniâtre contre pluſieurs généraux romains, qui commandoient plus de cent mille hommes. L'art des campements, les marches ſavantes, les ſtratagêmes, les attaques bruſques, faites à propos ſans rien haſarder, la diſcipline jointe au courage, l'admiration & la confiance qu'il inſpiroit à ſes ſoldats, ſembloient augmenter ſes forces dans toutes les occaſions. Sertorius.

Métellus, un des lieutenants de Sylla, lui ayant fait la guerre ſans ſuccès, on envoya Pompée en Eſpagne après la mort du dictateur. Sertorius venoit d'être renforcé par une armée entiere, ſous les ordres du factieux Perpenna, qui, cherchant à s'établir dans le pays, fut contraint par ſes ſoldats de ſe joindre à cet illuſtre général. Pompée & Métellus réunis ne purent jamais le vaincre. Le dernier n'eut pas honte de mettre ſa tête à prix. Cent talents & vingt mille arpents de terre devoient être la récompenſe de l'aſſaſſin, & cette politique

de brigands expoſoit Sertorius à mille trahiſons.

An de Rome 680. Il devint ſévere ; une conſpiration ſe forma autour de lui. Perpenna en étoit le chef, & le

Sa fin. fit lâchement égorger dans un feſtin.

Mort de Perpenna. Avec Sertorius tomba toute la force de ſon parti. Le traître Perpenna, en s'emparant du commandement, ne fit que rendre la victoire facile à Pompée. Il voulut racheter ſa vie par une nouvelle trahiſon : il offrit au vainqueur les papiers de Sertorius, où l'on découvriroit ſes liaiſons avec les principaux de Rome. Pompée brûla les papiers, & ordonna

Conduite de Pompée en Eſpagne. le ſupplice de Perpenna. Enſuite il érigea un monument faſtueux de ſes exploits : il ſe vantoit par l'inſcription d'avoir ſoumis huit cents ſoixante & ſeize villes, depuis les Alpes juſqu'aux extrémités de l'Eſpagne. Ne cherchons pas d'autre preuve de la vanité de ce fameux capitaine, qui mérita peu le nom de grand homme, malgré ſes ſuccès, & qui voulut toujours être ſans égal.

Guerre de Spartacus. Rome accoutumée à vaincre les nations, mais déjà vaincue par leurs vices & leurs richeſſes, eut encore à ſoutenir une guerre auſſi dangereuſe qu'humiliante contre ſes propres eſclaves. On exerçoit malgré eux au métier de gladiateur un nombre de ces infortunés, que l'injuſtice du ſort avoit réduits en ſervitude, la plupart Gaulois ou Traces. Soixante & dix-huit rompirent leurs chaînes, ayant pour chef Spartacus, Trace, d'un mérite bien ſupérieur à ſa fortune. Quelques milices envoyées contre eux furent défaites ; un préteur reçut le même affront à la tête de trois mille hom-

mes. Ces premiers succès attirerent d'autres esclaves. La troupe de Spartacus devint une armée nombreuse, & si formidable, qu'on fit marcher les deux consuls & un préteur pour la combattre. Il les vainquit tous trois avec d'autant plus de gloire, que les Gaulois, s'étant séparés de lui, venoient d'être taillés en pieces par les Romains.

Déjà il menaçoit Rome; il pouvoit l'assiéger avec cent vingt mille esclaves soldats. Enfin Crassus, l'un des meilleurs généraux de la République, fut chargé de cette guerre. Spartacus, forcé par les esclaves d'en venir à une action décisive, se conduisit avec autant d'habileté que de valeur. Il tua son cheval au moment que la bataille alloit commencer : *Je n'en manquerai pas*, dit-il, *si je suis vainqueur; je n'en aurai pas besoin, si je suis vaincu.* La victoire balança long-temps. Les esclaves furent battus; & ce héros, couvert de blessures, expira dans la mêlée. Les rebelles perdirent quarante mille hommes. Cinq mille fuyards se rallient; Pompée les défait sans peine. Comme s'il avoit sauvé la république, il écrit au sénat: *Crassus a remporté une victoire sur les esclaves; mais j'ai coupé jusqu'aux racines de la rebellion.*

An de Rome 682.

Spartacus vaincu.

Cet ambitieux citoyen tournoit tout à son avantage; il éblouissoit la multitude, en exagérant ses services; il vouloit qu'on le crût nécessaire, afin de se rendre tout-puissant; & il persuada ce qu'il vouloit. Nommé consul, n'ayant que trente-quatre ans, il abolit les meilleures loix de Sylla; il rendit aux tribuns leur ancien pouvoir; il devint l'idole du

Accroissement du pouvoir de Pompée.

peuple, dont il flattoit les préjugés. Des milliers de pirates, ſortis des côtes de Cilicie, infeſtoient les mers, pilloient juſqu'aux temples, déſoloient les provinces, ruinoient le commerce & répandoient la famine. On ne voit que Pompée qui puiſſe les vaincre. La commiſſion étoit pour trois ans. Les pirates furent détruits ou diſſipés en quatre mois. L'enthouſiaſme populaire augmenta en faveur du général. S'il n'abuſa point de ſa puiſſance, c'eſt qu'il craignoit le ſoupçon de tyrannie.

XXIV.

Fin de la guerre de Mithridate.

Conduite de Mithridate après le départ de Sylla.

DEPUIS le départ de Sylla, Mithridate avoit recommencé deux fois la guerre contre Rome. Nicomede, roi de Bithynie, ayant légué ſon royaume à la république, vers le temps où Sertorius ſe ſignaloit en Eſpagne, le roi de Pont réſolut d'enlever la Bithynie à ce peuple ambitieux. Inſtruit par l'expérience, il bannit de ſon armée le faſte aſiatique; il y ſubſtitua les armes & la diſcipline des Romains; enfin il s'étoit formé des ſoldats, & il étoit grand capitaine.

Lucullus en Aſie.

On envoya contre lui les deux conſuls, Cotta & Lucullus. Ce dernier réuniſſoit au goût des lettres & des ſciences tous les talents militaires. Il avoit ſervi en qualité de queſteur ſous Sylla. Il débuta comme un grand homme. Il mit un frein à l'avidité des finan-

ciers & à la licence des troupes ; il ſauva ſon collégue, battu par Mithridate ; il fit lever à ce prince le ſiege de Cyzique ; il le chaſſa de la Bithynie, & enſuite de ſon royaume. C'eſt alors que le monarque cruel donna ordre d'empoiſonner ſes ſœurs & ſes femmes, la fameuſe Monime en particulier, de peur qu'elles ne tombaſſent entre les mains du vainqueur.

S'étant retiré chez Tigrane, roi d'Arménie, ſon gendre, il l'engagea dans ſa querelle. Lucullus paſſe l'Euphrate & le Tigre ſans peine, parce qu'on ne le croyoit pas aſſez hardi pour le tenter. Il marche aux Arméniens, vingt fois plus forts que lui par le nombre. Quelqu'un obſervant que ce jour-là étoit de mauvais augure, marqué comme tel dans le calendrier : *Hé bien*, dit-il, *j'en ferai un jour heureux*. En effet, il tailla en pieces les ennemis. L'année ſuivante, il paſſa le mont Taurus. Tigrane & Mithridate étoient réunis : il les attaqua & les mit en fuite. *An de Rome 684.*

Lucullus, avec des qualités ſublimes, n'avoit pas le talent de ſe faire aimer. Officiers & ſoldats ſouffroient d'autant plus impatiemment ſa hauteur, ſa ſévérité pour le maintien de la diſcipline, que les mœurs corrompues ſe portoient davantage à la licence. Les troupes ſe mutinerent pluſieurs fois. Tigrane et Mithridate, profitant des conjonctures, rentrerent dans leurs royaumes. Une armée romaine fut entierement défaite, & Lucullus ſe vit abandonné de ſes ſoldats, lorſqu'il s'empreſſoit de réparer ces malheurs.

Dans cette circonstance si favorable à Pom-
An de Rome pée, le tribun Manilius propose de rappel-
687. ler Lucullus, & d'accorder à Pompée le com-
Pompée envoyé à sa place. mandement de la guerre contre Mithridate & Tigrane, en lui laissant tout le pouvoir que la loi gabinia lui avoit donné. Les plus zélés citoyens jetterent un cri d'indignation. Mais César, qui flattoit la multitude pour s'élever lui-même au-dessus des loix ; Cicéron, alors préteur, qui avoit besoin de l'amitié de Pompée, d'autres personnages illustres, conduits par des motifs particuliers, ou éblouis par la réputation de ce général, soutinrent la loi de Manilius.

De quelle maniere Pompée parut recevoir cette nouvelle. On voit ici combien les soupleſſes de l'ambition sont quelquefois basses & grossieres. Pompée avoit mis tout en œuvre pour le succès de cette affaire. Quand il en reçut la nouvelle, il couvrit sa joie d'une apparence de douleur. « Ne jouirai-je donc jamais du repos, » disoit-il ? ne pourrai-je vivre dans la retraite » avec une épouse chérie ? Heureux les hom- » mes qui passent des jours tranquilles au sein » de l'obscurité ! » Cette hypocrisie choqua même ses amis ; mais le vulgaire en fut vraisemblablement la dupe.

Sa conduite à l'égard de Lucullus. Si Pompée avoit été digne de sa fortune, il auroit du moins respecté le mérite & les services de Lucullus. Il affecta au contraire de l'humilier, de le décrier sans ménagement. A l'entendre, Lucullus n'avoit eu que des succès faciles, & ne s'étoit proposé que les richesses pour fruit de la guerre. Celui-ci blessé des propos injurieux de son rival, lui

reprochoit, avec plus de raison, de vouloir s'approprier toute la gloire d'autrui, de rechercher le commandement contre des ennemis déjà vaincus, & de venir à la fin de chaque guerre enlever au général l'honneur de la terminer. Une entrevue qu'ils eurent ensemble, aigrit leur animosité mutuelle. On décerna cependant le triomphe à Lucullus; car ses victoires ne pouvoient être oubliées.

Maniere dont vécut Lucullus après son rappel.

Il passa le reste de sa vie dans une retraite voluptueuse, mais consacrée à l'étude & au commerce de l'amitié. Personne n'avoit porté aussi loin que lui la magnificence & le luxe, qui, après les conquêtes d'Asie, devoient changer entierement les mœurs de Rome. Son maître-d'hôtel l'ayant fait servir, un jour qu'il mangeoit seul, moins somptueusement qu'à l'ordinaire: *Ne savois-tu pas*, lui dit-il en se fâchant, *que Lucullus devoit souper aujourd'hui chez Lucullus*? Voilà un des plus grands hommes de la république métamorphosé, pour ainsi dire, en un satrape de Perse.

Fin de Mithridate.

Mithridate affoibli par tant de pertes, abandonné de ses alliés, succomba bientôt sous les efforts d'un ennemi trop supérieur. Il s'enfuit & gagna le Bosphore. Son courage ne l'abandonna point. Il méditoit de porter la guerre jusqu'en Italie, & de suivre les traces d'Annibal, lorsque Pharnace, son fils, excita contre lui une révolte. Le roi, assiégé dans un château par les rebelles, se perça de son épée, après avoir essayé inutilement le poison. Toujours environné d'ennemis domestiques, il eût la gloire de résister

près de trente ans aux Romains. A la nouvelle de sa mort, leur joie éclata en transports immodérés, & Pharnace obtint le royaume du Bosphore pour récompense de son parricide.

XXV.

Conjuration de Catilina. Triumvirat de Pompée, Crassus & César.

Conjuration de Catilina.

AVANT le retour de Pompée, peu s'en fallut que Rome ne fut ensevelie sous ses ruines, par la scélératesse d'une partie de ses citoyens. Catilina, d'une naissance illustre, génie fougueux que nulle entreprise n'effrayoit, capable cependant d'une dissimulation artificieuse, abymé de dettes, noirci de crimes, n'ayant que la ressource du désespoir, forma le projet d'exterminer les sénateurs, & de s'emparer, comme Sylla, de l'autorité souveraine. Les débauchés, les mécontens, les ambitieux entroient en foule dans son parti. Il falloit un grand génie pour sauver la république: la gloire en étoit réservée à Cicéron.

An de Rome 690.

Elle est dissipée.

Cet orateur admirable veilloit sur la république, & rien n'échappoit à sa prudence. Il dévoile au sénat tout le complot. Catilina sort de Rome, après avoir été confondu par l'éloquence de l'orateur. Les autres chefs de la conspiration sont arrêtés, convaincus, condamnés à mort par un décret du sénat, & exécutés de nuit dans les prisons. On marche

contre Catilina, qui, avec une troupe de rebelles, alloit soulever la Gaule; on l'attaque, il se défend avec valeur. Vaincu sans ressource, il se jette au fort de la mêlée, & y meurt percé de coups. C'étoit un de ces hommes nés pour faire de grandes choses, qui, esclaves des passions, ne semblent plus être capables que de grands crimes.

Caractere de César.

Jules-César, gendre de Cinna, se préparoit en silence à de vastes entreprises. La molleſſe, la parure, le libertinage, n'annonçoient dès sa jeunesse qu'un homme de plaisirs, dont Rome n'avoit rien à espérer, ni rien à craindre. On le dépeignit comme tel à Sylla, pour le sauver de la proscription. Le dictateur en jugea mieux: *Ne voyez-vous pas*, dit-il, *dans ce jeune homme plus d'un Marius*? César s'enfuit alors. Dès qu'il put entrer dans la carriere de l'ambition, il y parut avec tous les avantages de l'éloquence & d'une profonde politique.

Sa politique.

Pour s'attacher le peuple, il épuisa son patrimoine en profusions, en spectacles. Il acheta impunément les dignités, il ranima les restes du parti de Marius. Toute son ame se portoit aux honneurs & à la gloire. Lisant un jour la vie d'Alexandre: *Hélas!* dit-il, les larmes aux yeux, *Alexandre avoit conquis à mon âge tant de royaumes, & moi je n'ai rien fait encore de mémorable!* Une autre fois, traversant une petite bourgade des Alpes, & entendant quelqu'un de sa suite demander d'un ton moqueur, si l'on briguoit aussi les charges en cet endroit, il répondit: *J'aimerois*

mieux être ici le premier, que le second à Rome.

An de Rome 693. Pompée, de retour à Rome, accoutumé au commandement & aux succès, ne vouloit souffrir, ni supérieur, ni égal. Il trouva dans Crassus un adversaire, à qui des richesses prodigieuses attachoient une infinité de partisans. Ces deux rivaux se haïssoient; la balance flottoit entr'eux dans le sénat. César voulant être consul, ayant besoin de l'un & de l'autre, les réconcilia, & vint à bout, par cette union, de cimenter son intérêt de tout leur crédit.

A peine César eut-il obtenu le consulat, par le moyen de Pompée & de Crassus, qu'il proposa une loi agraire, pour se rendre le peuple plus favorable. Il donne sa fille en mariage à Pompée, de peur que les républicains zélés ne lui enlevent cet appui. Craignant le zele & l'éloquence de Cicéron, il procure le tribunat au séditieux Clodius, ennemi mortel de l'orateur. Enfin il se fait donner pour cinq ans le gouvernement des Gaules & quatre légions, prévoyant que le pouvoir militaire le mettroit en état d'exécuter tous ses desseins.

Exil de Cicéron. Bientôt après, Clodius propose une loi, pour déclarer criminel d'état quiconque a fait mourir un citoyen avant le jugement du peuple. C'étoit une batterie dressée contre Cicéron. Les complices de Catilina avoient été mis à mort, sans que le peuple eût prononcé leur jugement; mais Cicéron n'avoit agi que par l'ordre du sénat, & la nécessité des conjonctures justifioit sa conduite. Dès qu'il se vit attaqué, la foiblesse de son caractere trahit

ſon génie. Abattu, ſuppliant, en habit de deuil, il ſollicita du ſecours & n'en trouva point. L'ingrat Pompée lui ferma ſa porte. Cicéron prévint le décret de ſon exil, il ſe retira en Grece. Mais Pompée le fit bientôt rappeller par un motif d'intérêt. Il fut comblé d'honneurs à ſon retour ; il traverſa l'Italie comme en triomphe : on rebâtit ſes maiſons aux frais de l'état.

Augmentation du pouvoir des Triumvi

Comme les Triumvirs avoient beſoin les uns des autres, ils s'unirent par de nouveaux engagements. Pompée & Craſſus obtinrent le conſulat & des gouvernements conſidérables pour cinq années. Les amis de Céſar n'y conſentirent qu'en le faiſant continuer, pour cinq ans auſſi, dans ſon gouvernement des Gaules. Ces trois généraux furent autoriſés à lever autant de troupes, & à exiger des rois & des peuples alliés de Rome, autant d'argent & de ſecours qu'ils le jugeroient convenable.

An de Rome 700.

Fin de Craſſus.

Craſſus, qui accumuloit tréſors ſur tréſors, qui diſoit qu'un citoyen n'étoit point riche, s'il n'avoit de quoi entretenir une armée, ſe hâta de paſſer en Aſie, où il eſpéroit d'aſſouvir ſa cupidité. Après avoir pillé le temple de Jéruſalem, il s'engagea dans une expédition imprudente contre les Parthes, ſans aucun autre motif de guerre que leurs richeſſes. L'armée romaine fut taillée en pieces, & Craſſus tué avec ſon fils. Il avoit tenu la balance entre Céſar & Pompée : ſa mort devoit exciter la diſcorde. On ne voyoit à Rome que factions, que déſordres de toute eſpece. Tout s'y vendoit publiquement, la violence accom-

pagnoit la brigue. Milon tua Clodius, & ce meurtre fut un signal de combat.

XXVI.

Conquête des Gaules. Pompée se brouille avec César. Guerre civile.

Succès de César dans la Gaule.

CESAR, en moins de dix ans, avoit dompté les Helvétiens, vaincu Arioviſte, un des rois de Germanie, ſubjugué les Belges, réduit en province romaine toute la Gaule, & porté la terreur de ſes armes juſques dans la Grande-Bretagne. On compte parmi ſes exploits huit cents places priſes, trois cents peuples aſſujettis, trois millions d'hommes défaits en pluſieurs batailles. Les Gaulois étoient pleins de courage, mais diviſés en petits états, ſous des chefs qui avoient peu d'autorité. Il les aſſujettit, non-ſeulement par ſa valeur & par ſes talents militaires, mais par ſon adroite politique, en fomentant leurs diſſentions, & les armant les uns contre les autres.

Intrépide, ſobre, infatigable, toujours prêt à combattre, toujours attentif aux affaires, en même-temps qu'il pourſuivoit les ennemis, il veilloit ſur les intrigues de Rome. Il répandoit l'or à pleines mains pour acheter les ſuffrages, pour ſe faire de créatures.

Cauſe de la guerre civile.

Le terme de ſon gouvernement approchoit. En lui ôtant le commandement militaire, on l'eût remis au niveau des citoyens. C'étoit

l'espérance de Pompée, qui sollicitoit sous main son rappel. Mais le tribun Curion, vendu à César, proposa, ou de continuer, ou de révoquer ces deux généraux, tous deux également capables d'inspirer de l'inquiétude à la république. César offrit d'abdiquer, pourvu que son rival abdiquât. Celui-ci, persuadé que les troupes de César abandonneroient leur général, portoit sa confiance jusqu'à dire, qu'*il n'avoit qu'à frapper la terre du pied, pour en faire sortir une armée.*

Après quelques négociations, il rejetta tout accommodement, & rendit inévitable la guerre civile. De son côté étoient les consuls & le sénat; de l'autre, le peuple & une armée victorieuse, sous les ordres du plus grand capitaine qui fut jamais.

On avoit déclaré César ennemi de Rome, s'il refusoit de quitter le commandement; on avoit chargé Pompée de la défense de la république, quoiqu'il ne fut pas consul. Quand César fut au bord du Rubicon, petite riviere qui sépare la Gaule cisalpine du reste de l'Italie, il hésita : *Si je ne passe point*, dit-il, *je suis perdu; si je passe, de quels malheurs Rome est menacée!* Mais réfléchissant sur la haine de ses adversaires, il s'écrie : *Le sort en est jetté.* Il passe la riviere, court s'emparer de Rimini, répand l'alarme jusques dans Rome. Le sénat déclare qu'il y a *tumulte*, c'est-à-dire, que la ville est en danger, & que les citoyens doivent tous prendre les armes.

An de Rome 704.

César au bord du Rubicon.

Rien n'étoit prêt contre un ennemi si actif & si redoutable. Pompée abandonne la ville &

Ses succès.

l'Italie. Céſar, après s'être emparé du tréſor public, va ſoumettre l'Eſpagne, où le parti contraire étoit puiſſant. Il revient victorieux.

An de Rome 705. Il pourſuit ſon rival en Macédoine, il remporte à Pharſale une victoire déciſive. Le vainqueur trouva dans le camp ennemi tout l'attirail d'un luxe aſiatique. Il jetta au feu les papiers de Pompée, ſans en lire aucun. *J'aime mieux*, dit-il, *ignorer des crimes, que d'être obligé de les punir.* Il ſoupira profondément, à la vue du champ de bataille couvert de morts; & du moins il s'efforça de réparer, par ſa clémence, les maux qu'il avoit faits malgré lui.

Sort de Pompée après la bataille de Pharſale.

Ce fameux Pompée, ſi long-temps le maître de la république, maintenant vaincu, fugitif, errant au haſard, prend enfin la route de l'Egypte, où il avoit rétabli Ptolémée-Aulete, détrôné par les Alexandrins. Il ſe flattoit d'éprouver la reconnoiſſance du jeune Ptolémée, fils & ſucceſſeur d'Aulete. Mais l'infortune laiſſe peu d'amis. Céſar le pourſuivoit avec ardeur. La cour d'Egypte balança ſur le parti qu'on devoit prendre. On ſuivit le conſeil de Théodote, lâche rhéteur, qui perſuada une trahiſon & un meurtre, comme le ſeul moyen de plaire à Céſar. On aſſaſſina Pompée, en lui tendant les bras pour le recevoir. On préſenta ſa tête à ſon ennemi; mais au lieu de la joie qu'on attendoit, il ne témoigna que de l'indignation & de la douleur.

Autres exploits de Céſar.

Cléopâtre, ſœur & femme du roi d'Egypte, avoit droit de partager avec lui la couronne, ſelon les diſpoſitions de leur pere. Elle ſoutenoit ce droit par les armes. Céſar la mit ſur

le trône. Il courut les plus grands périls dans la guerre d'Alexandrie, qui coûta la vie au roi. (*) Il marcha enſuite contre Pharnace, fils de Mithridate & roi du Boſphore, dont les conquêtes s'étendoient en Aſie. Il rendit compte en trois mots de ſon expédition : *Je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

Pendant ſon ſéjour en Egypte, où un amour imprudent lui avoit fait négliger ſes intérêts, les fils de Pompée, Caton, Scipion, & d'autres républicains, avoient raſſemblé des forces en Afrique, où ils ſe préparoient à une vigoureuſe défenſe. Ayant paſſé la mer, il gagna coup ſur coup trois batailles.

Mort de Caton d'Utique.

Caton avoit inutilement conſeillé de ne point courir les riſques d'une défaite. Renfermé dans Utique, il ſembloit y faire revivre le ſénat de Rome & la liberté. Ses eſpérances s'évanouiſſent bientôt. Il voit le découragement répandu par-tout ; il invite ſes amis à prendre la fuite, ou à implorer la clémence du vainqueur. Pour lui, réſolu de ne point ſurvivre à la liberté de ſa patrie, après avoir converſé tranquillement avec deux philoſophes, & avoir lu le dialogue de Platon ſur l'immortalité de l'ame ; il eſſaie la pointe de ſon épée, & dit : *Je ſuis enfin mon maître.* Il s'endort ; il ſe perce à ſon réveil. On accourt au bruit, on panſe ſa bleſſure ; il la rouvre lui-même, & expire. Céſar, à cette nouvelle, s'écria : *O Caton, je t'envie ta mort, puiſque tu m'as envié la gloire de te conſerver la vie !*

(*) Un incendie conſuma alors, en grande partie, la fameuſe bibliotheque des Ptolémées.

Sa vertu outrée.

Si Caton n'avoit pas été enthousiaste dans la vertu, & qu'au lieu de heurter avec rudesse les mœurs de son siecle, il eût cherché, par des moyens praticables, à en corriger les désordres, son patriotisme & sa grandeur d'ame auroient pu produire beaucoup de bien ou empêcher beaucoup de mal: mais sa rigidité fut rarement utile, quelquefois pernicieuse. Ce n'étoit plus le temps des Fabricius. On reproche aussi à Caton des excès de singularité, qui annoncent moins de raison que de caprice ou d'enthousiasme. Il affectoit de se montrer en public sans les vêtements ordinaires, pour s'accoutumer, disoit-il, à n'avoir honte que de ce qui est véritablement honteux.

XXVII.

César, maître de la république. Sa mort.

Honneurs accordés à César.

LES honneurs prodigués à César, après son retour, pouvent assez qu'il n'y avoit plus qu'une ombre de république. On remercia solemnellement les dieux de ses victoires; on prolongea sa dictature pour dix ans, & ensuite pour toute sa vie; on lui donna le titre de réformateur des mœurs; on déclara sa personne sacrée & inviolable; on mit sa statue dans le capitole à côté de celle de Jupiter, avec cette inscription sacrilège: *A César demi-dieu.* On lui décerna quatre triomphes en un mois,

où furent étalés des vaſes d'or & d'argent eſtimés ſoixante-cinq mille talents.

La douceur de Céſar, ſon application au gouvernement & la ſageſſe de ſes loix, étoient les meilleurs moyens de colorer ſes entrepriſes ambitieuſes. Il rétablit l'ordre dans Rome; il y attira des citoyens; il ranima la population par des récompenſes; il réprima les excès du luxe; il borna la durée des gouvernements à un an pour les préteurs, & à deux pour les conſulaires. Son gouvernement.

En qualité de ſouverain pontife, il réforma le calendrier, où les pontifes, ſoit par ignorance, ſoit par intérêt, avoient mis une affreuſe confuſion. L'année étoit de douze mois lunaires: on devoit intercaler de deux en deux ans un mois de vingt-deux ou de vingt-trois jours, alternativement; mais on faiſoit l'intercalation, ou on l'omettoit au gré des circonſtances, tantôt pour abréger, tantôt pour prolonger le temps des magiſtratures. Ainſi tout ordre étoit renverſé. Soſigene, aſtronome d'Alexandrie, porta la lumiere dans ce chaos; & Céſar établit l'année ſolaire de trois cents ſoixante-cinq jours, avec un jour d'intercalation au bout de quatre ans. La premiere année, il fallut, outre le mois intercalaire, ajouter ſoixante-ſept jours. Réforme le calendrier.

Les deux fils de Pompée ayant relevé leur parti en Eſpagne, Céſar y accourut, & porta le dernier coup à la liberté, par ſa victoire de Munda. On le vit rentrer à Rome en triomphe, comme s'il eût vaincu les ennemis de la république. Alors, nommé dictateur Sa conduite en Eſpagne & à ſon retour.

perpétuel & empereur, il travailla plus que jamais à se concilier les cœurs & les esprits. Il renvoya même ses gardes ; il fit relever les statues de Pompée ; il augmenta le nombre des magistratures, pour multiplier les récompenses, & plusieurs de ses anciens ennemis eurent part à ses bienfaits.

An de Rome 709.

Cependant les zélés républicains abhorroient une puissance destructive de la république. Le dictateur les irrita, ou par orgueil, ou par imprudence. Un jour que le sénat en corps vint lui déférer de nouveaux honneurs, il ne se leva point de son tribunal. Cette marque de mépris offensa même le peuple. Quelque temps après, Marc-Antoine, son collegue dans le consulat, lui offrit publiquement un diadême. On applaudit au refus qu'en fit César : mais son intention étoit de sonder les sentiments du public ; & l'on sut bientôt qu'il ambitionnoit le titre de roi, si détesté par la nation.

Cause de la conspiration contre César.

Chefs de cette conspiration.

La conspiration se forma. Cassius en étoit le chef. Il y engagea Marcus-Brutus, descendant du premier consul, gendre & imitateur de Caton. César l'aimoit comme son fils, & l'avoit comblé de graces, après lui avoir sauvé la vie. Des billets anonymes, que Brutus, alors préteur, trouva sur son tribunal, réveillerent dans son ame les sentiments républicains : *Tu dors, Brutus*, lui marquoit-on ; *tu n'es plus le même.* Cassius acheva de le persuader par ses entretiens.

Porcia, fille de Caton, épouse de Brutus, s'apperçut que son mari étoit vivement agité,

&

& lui cachoit quelque chose d'important. Elle obtint la confidence qu'elle souhaitoit ; elle s'étoit fait une blessure à la cuisse, pour essayer si elle pourroit soutenir la torture, en cas de besoin. *Fasse le ciel*, s'écria Brutus, *que je me montre le digne époux de Porcia* !

Sa mort.

On devoit assassiner le dictateur en plein sénat, lorsqu'il étoit sur le point de porter la guerre en Asie contre les Parthes, pour venger la défaite de Crassus. Des soupçons, des pressentiments, le firent balancer s'il se rendroit à l'assemblée. Mais s'imaginant qu'on n'oseroit pas attenter sur sa personne, il s'exposa au danger sans précaution. Les conjurés tirent leurs poignards, le percent de coups. A la vue de Brutus, il s'écrie : *Et toi aussi, mon fils Brutus* ! Il cesse alors de se défendre ; & se couvrant le visage de sa robe, il reçoit la mort en homme qui ne doit plus regretter la vie. Ce héros avoit cinquante-cinq ans.

Soulèvement du peuple contre les meurtriers de César.

Dès que César eut expiré, ses meurtriers parcoururent la ville le poignard à la main, criant que le roi de Rome n'étoit plus. Quelques patriciens se joignirent à eux ; mais le peuple ne témoigna que de la consternation & des regrets. Trompés dans leur attente, ils se retirent au capitole. Le consul Marc-Antoine fit lire le testament de César, où quelques-uns de ses meurtriers étoient nommés avec honneur, & où le peuple romain avoit des legs considérables. La tendresse, la reconnoissance pénétrant les cœurs, il acheva de les embraser par l'éloge de ce grand homme,

par le récit de ſes exploits, par la peinture de ſes vertus; il déploya ſa robe enſanglantée; il montra les bleſſures qu'il avoit reçues de ſes aſſaſſins: car le cadavre étoit expoſé pour les obſeques. L'impreſſion fut telle, que la populace en furie vouloit mettre le feu aux maiſons des conjurés. Ceux-ci ſortirent de Rome.

XXVIII.

Octavius. Triumvirat. Bataille de Philippes.

Octave. UN jeune homme de dix-huit ans parut tout à coup ſur la ſcene, pour jouer le premier rôle. C'étoit Octavius, petit-fils de Julie, ſœur de Céſar. Le dictateur, ſon grand-oncle, l'avoit adopté en lui laiſſant les trois quarts de ſa ſucceſſion. Il étudioit l'éloquence à Apollonie ſur les côtes d'Epire, quand il apprit le tragique événement qui changeoit la face des affaires. On lui conſeilla de diſſimuler, d'attendre, de renoncer même à l'adoption & à l'héritage. Trop ambitieux pour ſuivre ce conſeil, il ſe rendit à Rome; il ſe déclara l'héritier de Céſar. Antoine ayant refuſé de lui remettre l'argent du dictateur, il vendit ſon patrimoine pour acquitter les legs contenus dans le teſtament; moyen infaillible de s'attacher le peuple, & de l'irriter contre un homme qui, en offenſant le fils, paroiſſoit ingrat envers le pere & injuſte envers la nation.

Antoine & Octavius se réconcilierent, se brouillerent plusieurs fois. Celui-ci vouloit venger la mort de César ; celui-là sembloit aussi le souhaiter, parce que la multitude le souhaitoit ; mais au fond il ne cherchoit qu'à s'agrandir. Leurs intérêts incompatibles produisirent enfin une guerre. Cicéron moins sage que ceux qui resterent neutres, embrassa le parti d'Octavius, se déchaîna contre Antoine, & s'attira ce reproche de Brutus, qu'il *cherchoit moins la liberté de sa patrie, qu'un bon maître pour lui-même.*

Conduite d'Antoine & Octave.

Le portrait que Montesquieu a tracé de cet illustre orateur, expliquera le secret de ses démarches. « Je crois, dit-il, que si Caton » s'étoit réservé pour la république, il auroit » donné aux choses un tout autre tour. Cicé- » ron, avec des parties admirables pour un » second rôle, étoit incapable du premier ; » il avoit un beau génie, mais une ame sou- » vent commune. L'accessoire chez Cicéron, » c'étoit la vertu : chez Caton, c'étoit la gloire. » Cicéron se voyoit toujours le premier, Ca- » ton s'oublioit toujours. Celui-ci vouloit sau- » ver la république pour elle-même, celui- » là pour s'en vanter. »

Caractere de Cicéron.

Tant de sensibilité à la vaine gloire est certainement d'une ame foible, que de petits motifs peuvent entraîner à de grandes fautes. D'ailleurs Cicéron, en élevant le jeune César, croyoit se ménager un appui. Ses éloquentes philippiques sont fort suspectes de passion, & n'en sont pas moins, comme celles de Démosthene, d'excellents modeles pour les orateurs, hommes d'état.

Premiers événements de la guerre civile.

Déjà Antoine assiégeoit Décimus-Brutus dans Modene. Cicéron le fait déclarer ennemi de la patrie, s'il ne leve incessamment le siege, & s'il ne sort de la Gaule cisalpine. Le décret du sénat étant méprisé, les deux consuls, Hirtius & Pansa, reçoivent ordre de le combattre, & Octavius de se joindre à eux. Pansa est battu & tué. Hirtius périt en gagnant une bataille. Antoine, obligé de fuir, passe dans la Gaule transalpine, où commandoit Lépidus. Il se montre en habit de deuil aux soldats; il les touche de compassion. Ces troupes le proclament leur général; & Lépidus est ainsi forcé de se déclarer en sa faveur, pour ne pas être lui-même abandonné sans retour.

An de Rome 710.

Second triumvirat.

Après la défaite d'Antoine, le sénat avoit cessé de ménager le jeune César. On avoit donné à Décimus le commandement de l'armée. Le parti républicain se ranimoit. Octavius sentit qu'il étoit temps de lever le masque. Il unit ses intérêts à ceux d'Antoine & de Lépidus; il marcha vers Rome à la tête d'une armée; il se fit élire consul, quoiqu'il eut à peine vingt ans.

Conventions des triumvirs.

Brutus & Cassius s'étoient retirés, l'un en Grece, l'autre en Asie. La victoire y avoit fortifié leur parti, & l'on comptoit vingt légions sous leurs ordres. Le premier soin du jeune consul fut de les faire condamner, avec tous les meurtriers de César. Comme il ne pouvoit les vaincre sans le secours d'Antoine & de Lépidus, le décret porté contre ces derniers par le sénat, fut aussi-tôt révoqué. Octa-

vius les joignit près de Modene. Leur conférence dura trois jours. Ils convinrent de partager entre eux le pouvoir suprême pour cinq ans, sous le nom de triumvirs ; que Lépidus demeureroit à Rome, tandis qu'Octavius & Antoine feroient la guerre aux conjurés ; qu'auparavant ils extermineroient leurs ennemis par une proscription, qui leur procureroit des fonds pour l'entretien de leurs troupes.

Leur proscription.

Il seroit impossible de peindre l'atrocité de cette proscription. Les tyrans commencent par sacrifier les uns aux autres les têtes de leurs proches & de leurs amis ; Lépidus, celle de son frere ; Antoine, celle de son oncle ; Octavius, celle de Cicéron, qui l'avoit trop bien secondé. On défend, sous peine de mort, de secourir ou de cacher aucun des proscrits ; on promet récompense à quiconque les tuera, & même le droit de citoyens aux esclaves assassins de leurs maîtres. A la vue de la tête de Cicéron, tué par un tribun que son éloquence avoit sauvé, Antoine triompha de joie. Trois cents sénateurs & plus de deux mille chevaliers furent égorgés. Les richesses étoient un crime pour ceux qu'on n'avoit nulle raison de haïr. Cependant les biens confisqués ne suffisant pas encore, on mit une taxe sur les meres, les filles, les parents des proscrits.

Leur conduite après ces massacres.

Rassasiés de massacres & de rapines, les triumvirs hâterent l'exécution de leur projet contre les républicains. Lépidus garda Rome. Ses deux collegues passerent en Macédoine, où Brutus & Cassius se réunirent. Jamais il

n'y avoit eu d'armées romaines auſſi nombreuſes, que celles qui alloient décider du ſort de la république. C'étoient de part & d'autre plus de cent mille hommes, accoutumés aux combats, & animés de l'ardeur qu'inſpirent l'ambition ou la liberté. Caſſius vouloit éviter une bataille, parce que les ennemis, faute de vivres, devoient ſe détruire d'eux-mêmes. Cet avis prudent ne fut point celui de Brutus. Les ſoldats regardoient comme une lâcheté de ne point combattre; ils murmuroient; ils déſertoient; leur impatience décida les officiers & les généraux.

An de Rome 711.

Bataille de Philippes.

La bataille de Philippes, ſur les confins de la Macédoine & de la Thrace, fut la ruine du parti républicain. Octavius, lâche un jour d'action autant que hardi dans le cabinet, ſe cacha, ſous prétexte d'infirmité. Brutus mit en déroute ſes légions. Mais tandis que le vainqueur pourſuivoit les fuyards avec trop peu de prévoyance, Antoine enfonça & diſſipa les troupes de Caſſius. Celui-ci, ignorant la victoire de ſon collegue, ſe fit tuer par un de ſes affranchis. Les deux armées retournent dans leur camp. Celle des triumvirs eſt expoſée à manquer de tout. Brutus alors ſe regle ſur le plan de Caſſius. Le ſuccès en eût été infaillible, ſi la mutinerie des ſoldats ne l'avoit contraint de haſarder une ſeconde bataille. Il la perdit, après avoir entiérement défait l'aile que commandoit Octavius; & croyant la liberté anéantie, il ſe tua d'un coup d'épée, à l'exemple de ſon collegue. Ces deux généraux ont été appellés honorablement les derniers Romains.

XXIX.

Fautes d'Antoine. Bataille d'Actium.

ANTOINE étant en Cilicie, cita devant lui la reine d'Egypte, Cléopâtre, qui avoit tenu pendant la guerre une conduite équivoque. Cette princeſſe comparut, dans l'appareil d'une Vénus triomphante, & le captiva par ſes charmes. Il s'endormit au ſein de l'amour ; il oublia tout le reſte. Octavius, uniquement occupé de ſes propres intérêts, & réſolu de régner ſeul, profita d'une paſſion ſi aveugle. Il ſaiſit d'abord un prétexte pour ſe débarraſſer de Lépidus, homme ſans mérite, dont l'élévation étonnante ſembloit n'être qu'un caprice de la fortune. Ce triumvir s'humilia devant lui, demanda la vie, & fut content de la finir dans le mépris & l'obſcurité. Les triumvirs après la victoire.

Antoine pouvoit ſeul diſputer l'empire à ſon collegue ; il lui en facilita au contraire l'uſurpation ; il ſe perdit lui-même par un enchaînement de fautes énormes. Fautes d'Antoine.

Fulvie, épouſe d'Antoine, l'avoit brouillé avec Octavius, pour le retirer des mains de Cléopâtre. Ce fut la cauſe d'une petite guerre, dont Pérouſe fut la victime. La réconciliation s'étoit faite, & ils avoient partagé entre eux toutes les provinces. Antoine quitta ſans raiſon l'Italie, où il étoit revenu. Les Athéniens, chez qui il voulut paſſer l'hiver, le Politique d'Octave.

reçurent comme un dieu, & lui offrirent leur déesse Minerve en mariage : il récompensa leur flatterie, en exigeant d'eux mille talens pour la dot. Au retour d'une expédition inutile contre les Parthes, il se rend odieux & méprisable par de nouveaux excès. Il proclame Cléopâtre reine d'Egypte, de Chypre, d'Afrique, de Célé-Syrie : il prodigue les provinces & les royaumes aux enfants nés de leurs amours ; il déshonore à chaque instant le nom romain. Octavius saisit habilement les occasions de le décrier, & l'accuse enfin devant le sénat. On se détermine à la guerre. Antoine s'y prépare au milieu des baladins & des plaisirs. Plusieurs de ses amis l'abandonnent, indignés de sa conduite avec Cléopâtre. Le faste & les hauteurs de cette reine augmentoient l'indignation.

An de Rome 722.

Bataille d'Actium & ses suites.

Les deux rivaux se déchirent par des invectives, avant de décider leur querelle par les armes. Enfin la bataille navale d'Actium fixe la destinée de l'empire. Cléopâtre avoit déterminé Antoine à combattre sur mer, quoiqu'il eût la supériorité sur terre. Elle s'enfuit avec ses galeres pendant le combat. Son amant s'oublie lui-même, & abandonne tout pour la suivre. Octavius, ou plutôt Agrippa, son général, remporte la victoire. L'armée de terre d'Antoine, composée de dix-neuf légions & de douze mille chevaux, l'ayant attendu en vain, passe sous les drapeaux du vainqueur. L'Egypte fut bientôt soumise. Antoine se tua l'année suivante à Alexandrie. Cléopâtre étoit réservée pour l'ornement du

triomphe ; mais elle évita cet opprobre en mourant avec courage, soit par la piqure d'un aspic, soit par quelque autre poison. Ainsi le petit-neveu de César, à force de ruses & de soupleſſe, d'audace & de cruauté, parvint à la suprême puiſſance où il aſpiroit dès ſa jeuneſſe. Rome perdit pour toujours la liberté. Cette fameuſe république fut anéantie. Il n'en reſta qu'une ombre, qui flattoit l'orgueil des Romains.

TROISIEME ÉPOQUE.

LES EMPEREURS.

An de Rome 725.

I.

AUGUSTE.

Conduite d'Auguste après la bataille d'Actium.

AUGUSTE, (c'eſt le nom qu'Octavius ſe fit donner par le ſénat,) n'avoit rien plus à cœur que d'affermir ſa puiſſance, & en même-temps de ſe garantir, par une feinte modération, des coups qui avoient précipité Céſar dans le tombeau. Il affecte de vouloir abdiquer; il conſulte Agrippa & Mécene, ſes deux confidents. Le premier, en généreux citoyen, lui conſeille d'exécuter ce noble deſſein; le ſecond, en habile courtiſan, lui prouve que la ſureté de ſa perſonne & le bien public, doivent l'en diſſuader. Auguſte ſe rend à cet avis, qui, ſans doute, étoit le ſien. Après avoir caſſé tous les actes du triumvirat, & donné quelques preuves d'un ſage gouvernement, il déclara qu'il remettoit au ſénat & au peuple la ſouveraine puiſſance. Ses meſures étoient bien priſes, & il comptoit ſur un refus. On le ſupplia en effet de ne point quitter les rênes de la république; on obtint qu'il ſe chargeroit encore pour dix ans de ce far-

deau. Il se réserva d'abdiquer plutôt, si l'on pouvoit se passer de lui. Selon toute apparence, la plupart des sénateurs pénétroient ses intentions ; toute sa conduite passée les faisoit assez connoître.

Son art pour affermir son pouvoir.

Attentif à déguiser la monarchie sous les dehors du gouvernement républicain, Auguste partage les provinces avec le sénat, & lui assigne adroitement les plus tranquilles, c'est-à-dire, celles où il n'y avoit point d'armées. La force militaire demeure ainsi entre ses mains. Loin de révolter les esprits en affectant le titre de roi, il ne prend pas même la qualité de dictateur ; il se contente d'être nommé empereur ; titre honorable, mais sans pouvoir, au temps de la république. A ce titre fut attaché, comme du temps de César, le commandement des troupes, joint au droit de guerre & de paix. Revêtu de la puissance consulaire & proconsulaire ; de la puissance tribunitienne, sans être tribun ; de la censure, sous le titre de réformateur des mœurs ; du grand pontificat, si considérable par l'influence de la religion, Auguste est le maître de tout, & cache son despotisme. On ajoute à ses titres celui de pere de la patrie.

Il laisse au sénat les anciennes charges, les anciennes décorations ; mais il augmente beaucoup le nombre même des sénateurs, pour y mettre des hommes esclaves de ses volontés. Il caresse & flatte le peuple, lui donne des fêtes, lui procure l'abondance, & le fait assembler à l'ordinaire pour l'élection des magistrats ; mais il gouverne les comices, & rien ne se dé-

cide qu'à son gré. Tel fut le gouvernement des empereurs. Ils agirent toujours en souverains, quoique la souveraineté semblât toujours appartenir au peuple & au sénat.

Sa conduite privée.

La conduite privée d'Auguste, sa modestie extérieure, son affabilité, ses bienfaits, lui furent sans doute fort utiles. Il savoit se plier à toutes les formes. Les perfidies & les cruautés avoient servi de fondements à sa fortune; il devoit en effacer le souvenir par les dehors de la vertu. Il témoigna même du respect pour la mémoire de Brutus. Un jour qu'on blâmoit devant lui l'opiniâtreté inflexible de Caton : *Quiconque*, répondit-il, *soutient le gouvernement établi, est un bon citoyen & un honnête homme.* Cette apologie de Caton tournoit à l'avantage du prince. L'historien Tite-Live célébra Pompée, sans perdre son amitié. Auguste l'appella par plaisanterie *Pompéien*, mais évita de paroître condamner des louanges conformes aux idées républicaines.

Prend Agrippa pour gendre.

Marcellus, son neveu, son gendre, destiné à être son successeur, jeune prince de grande espérance, mourut infiniment regretté des Romains. Agrippa étoit loin de la cour. Auguste sentit le besoin de le rappeller, pour s'en faire un appui contre ses ennemis secrets, qui formoient des conspirations. Il lui donna sa fille Julie, la veuve de Marcellus. Selon les historiens, Mécene l'y détermina par ces paroles : *Vous avez fait Agrippa si grand, qu'il faut, ou le tuer, ou en faire votre gendre.*

Son voyage en Asie.

L'empereur ayant confié le gouvernement de Rome à Agrippa, alla visiter les provin-

ces d'Asie. Il eut la gloire de recouvrer sans combat les drapeaux des légions de Crassus. Phraate, roi des Parthes, craignant les forces de l'empire, renvoya ces monuments d'une ignominieuse défaite ; événement que l'on célébra comme un triomphe. Auguste, à son retour, vit le sénat & le peuple lui donner de nouvelles preuves de soumission. Il refusoit le consulat, dont il avoit été revêtu onze fois : au lieu d'un vain titre, il reçut la puissance consulaire pour toute sa vie, avec la préséance sur les consuls.

Ses loix.

Différentes loix qu'il publia en ce temps, contre le célibat, l'adultere, le divorce sans cause légitime, le luxe des tables, occasionnerent cependant des murmures, & produisirent peu de bien. Que peuvent les loix contre le torrent des vices ? En satisfaisant le goût du peuple, qui n'ambitionnoit plus que du pain & des spectacles ; en lui accordant sans cesse des jeux & des distributions de bled, Auguste se montroit beaucoup moins zélé pour les mœurs, que pour son intérêt personnel. C'étoit le moyen d'effacer le souvenir de l'ancienne liberté, & le sentiment de la servitude présente.

Rend au sénat son lustre.

Il est singulier qu'après avoir contribué à l'avilissement du sénat, Auguste ait entrepris de lui rendre son premier lustre. L'unique moyen pour cela étoit de diminuer le nombre des sénateurs, & d'exclure ceux que leur naissance ou leur conduite rendoit indignes de ce rang. Le nombre fut réduit de mille à six cents ; la réforme se fit avec beaucoup de

prudence & d'équité. Mais les moins dignes étant d'ordinaire les plus jaloux des honneurs, cette réforme donna lieu à des cabales.

Sa crainte pour sa vie.

L'empereur, toujours couvert d'une cuirasse sous sa robe, quand il paroissoit en public, s'étoit muni d'une autre défense, en s'associant Agrippa à la puissance tribunitienne, & en le désignant son successeur. Cependant, comme il témoignoit encore des inquiétudes, les sénateurs proposerent de le garder tour à tour. Le jurisconsulte Labéon, génie républicain, rompit la délibération par cette plaisanterie : *Je suis dormeur, ne comptez pas sur moi.* Il y eut des mécontents punis de mort.

Tibere épouse Julie.

Agrippa mourut au retour d'une expédition en Pannonie ; perte irréparable pour l'empire. Deux fils qu'il avoit eus de Julie, Caïus & Lucius, étoient déjà les enfants adoptifs d'Auguste, mais trop jeunes encore, & incapables d'agir. Ce prince jetta malgré lui les yeux sur Tibere, que sa femme Livie avoit eu d'un premier mari. Il l'obligea de répudier une épouse qu'il aimoit, pour épouser sa fille Julie, dont les débauches étoient publiques. Tibere obéit avec un air de satisfaction ; car la soif des grandeurs éteignoit en lui tout sentiment d'honnêteté.

Guerre avec les Germains.

Les Germains, peuple libre & belliqueux, donnoient de l'inquiétude à l'empire. Depuis l'invasion des Cimbres, ils avoient conçu le dessein de passer le Rhin, & de venir s'établir sous un ciel plus doux. Des forêts inhabitables couvroient leur pays. Auguste passa trois ans

dans la Gaule pour veiller à la sureté de cette province. Il y laissa Drusus, frere cadet de Tibere, qui pénétra en Germanie par l'océan, & y fit quatre campagnes glorieuses. Une mort prématurée arrêta le cours de ses victoires. Tibere venoit de se signaler aussi contre les Pannoniens, les Daces, les Dalmates. Il fut envoyé en Germanie, & réprima les barbares. Le temple de Janus, qui, jusqu'au regne d'Auguste, n'avoit été fermé que deux fois, le fut alors pour la troisieme fois sous ce regne. On jouit d'environ douze années de paix; ce qui, à la honte de l'humanité, est un phénomene remarquable.

Politique intéressée d'Auguste.

On rapporte un trait frappant de la politique intéressée, qui dirigeoit toujours l'empereur. L'affranchi Licinius, un de ses hommes de confiance, financier rusé & cruel, accabloit la Gaule de vexations. Comme les taxes se payoient par mois, & que les mois de juillet & d'août, (auparavant *Quintilis* & *Sextilis*,) avoient changé de nom depuis peu, il en faisoit quatre mois, sous les anciens noms & sous les nouveaux, & par-là il doubloit les taxes. L'empereur, ayant reçu de grandes plaintes, étoit sur le point de le punir. Licinius ouvrit son trésor. » C'est pour vous que je l'ai amassé, lui dit-il; » les Gaulois pouvoient se servir de leurs ri» chesses contre vous: prenez cet argent ». Alors le concussionnaire parut honnête homme. Plusieurs actions d'Auguste ont un air de vertu qui en impose; mais plus on approfondit son caractere, plus on y apperçoit de fausseté.

Ses chagrins domestiques.

Au comble de la fortune & de la puissance,

au milieu des honneurs divins qu'on lui rendoit ſervilement, Auguſte éprouva enfin qu'il pouvoit être malheureux. Il trouva dans ſa propre famille une ſource inépuiſable de douleurs. Sa fille Julie, dont lui ſeul ignoroit les déréglements, ſe proſtitua avec tant de publicité, qu'il crut devoir la dénoncer au ſénat & la condamner à l'exil. Sa petite-fille, de même nom, imita l'exemple de ſa mere, & ſubit la même peine. Ses fils adoptifs, Caïus & Julius, à qui il avoit voulu ſervir de précepteur, répondoient mal à ſes ſoins; & tous deux moururent loin de lui, l'un en Aſie, l'autre à Marſeille.

Tibere, ſon gendre, s'étoit retiré à Rhodes, choqué peut-être de ſa prédilection pour eux, ou irrité de la conduite infame de Julie. Il reſta ſept ans comme en exil. Auguſte, qui le connoiſſoit trop pour l'aimer, l'adopta néanmoins, parce qu'il le crut néceſſaire après la mort des Céſars, & le fit ſon ſucceſſeur en le haïſſant.

Conjuration de Cinna.

Un nouveau coup lui perce l'ame. Cinna, petit-fils de Pompée, conſpire contre ſa vie. Il l'apprend; il flotte pluſieurs jours entre le déſir de la vengeance, & la crainte de ſe rendre odieux par de nouvelles rigueurs. Les ſages conſeils de Livie le décident à pardonner. Il mande Cinna, lui reproche ſa perfidie, le déſigne conſul, & s'en fait de la ſorte un ami zélé. Ce trait méritoit d'être célébré par un Corneille.

Commencement de l'ere chrétienne.

Il faut obſerver ici que l'ere chrétienne vulgaire commence l'an 753 de Rome. C'eſt l'époque de la naiſſance de Jeſus-Chriſt, ſelon l'ancienne opinion. Les chronologiſtes moder-

nes placent quatre ans plutôt cette époque, en se conformant néanmoins à l'ere vulgaire, qui doit maintenant nous servir de regle pour les dates.

Révolte en Germanie.

Tibere & Germanicus, fils du célebre Drusus, dompterent les Dalmates & les Pannoniens, dont la révolte avoit jetté l'alarme dans Rome. Un de leurs chefs, interrogé par Tibere sur les motifs du soulévement, répondit avec hardiesse : *C'est qu'au lieu de pasteurs pour nous défendre, on nous envoie des loups pour nous dévorer.* Dans les transports de joie qu'excitoit cette victoire, on reçut une nouvelle accablante. Varus, qui commandoit en Germanie, s'étoit laissé surprendre par les germains. Arminius, leur compatriote, devenu chevalier romain, mais toujours zélé pour la liberté de sa patrie, les avoit soulevé & combattoit à leur tête. Trois légions furent taillées en pieces ; le général se tua de désespoir.

An de J. C. 9.

Défaite de Varus.

Auguste, en l'apprenant, se livra d'abord à une douleur pusillanime. On dit qu'il se frappoit la tête contre les murailles, en criant : *Varus, rends-moi mes légions.* Revenu de sa frayeur, il envoya Tibere contre les ennemis. En deux campagnes, la tranquillité parut rétablie. Tibere se fit honneur par sa vigilance, son exactitude à mettre en vigueur la discipline, & par une conduite aussi prudente que celle de son prédécesseur avoit été aveugle. A son retour, il fut associé à l'empire.

Vieillesse d'Auguste.

L'empereur conservoit dans la vieillesse toute l'activité de son génie, avec la passion du commandement. Il ne manquoit pas de se

faire proroger sa puissance, dès qu'il approchoit du terme, affectant de tenir de la république une autorité qui la détruisoit. Il fit statuer que les ordonnances de son conseil privé auroient la même force, que si elles émanoient du sénat; il nomma lui-même une année à toutes les charges, sous prétexte que les élections n'étoient point tranquilles. Tout en un mot dépendoit de lui. La peine du crime de lese-majesté, prononcée contre les auteurs des libelles diffamatoires, prouve qu'en vieillissant il devenoit plus sévere. Cette loi fut un instrument de tyrannie entre les mains de ses successeurs.

An de J. C. 14. Sa mort.

A l'âge de soixante & seize ans, après environ quarante-quatre ans de regne, Auguste finit sa carriere, avec plus de courage qu'il n'en avoit montré dans les batailles. Se sentant près de mourir : *N'ai-je pas bien joué mon rôle*, dit-il à ses confidents ? *La piece est finie, applaudissez.* Peu d'acteurs, en effet, l'ont égalé sur le théâtre de l'ambition & de la politique. Ce fut presque toujours à force de tromper les hommes, qu'il s'éleva au dessus d'eux. Mais en détestant son hypocrisie, & les crimes par lesquels il rendit le triumvirat exécrable, on doit avouer que Rome, devant obéir à un maître, fut heureuse de l'avoir plutôt qu'un autre.

Eloges qu'il a mérités.

Il éteignit le flambeau des guerres civiles; il ramena l'abondance avec la paix; il ranima l'agriculture; il opposa des loix aux désordres; il gouverna enfin plutôt en roi qu'en tyran. Une de ses maximes étoit qu'il ne faut, ni en-

treprendre de guerre, ni hasarder de bataille, sans avoir beaucoup à espérer & peu à craindre. Il comparoit ceux qui agissent autrement, à des hommes qui pêcheroient avec des hameçons d'or : la perte d'un seul hameçon pourroit aisément ruiner le pêcheur.

Pourquoi a-t-il été tant loué par les gens de lettres.

Les louanges flatteuses qu'il a reçues des orateurs & des poëtes, prouvent seulement qu'il favorisa les lettres, & qu'il récompensoit les talents. Comblés de ses bienfaits, les Virgile, les Horace lui prodiguoient l'encens, dirai-je, de la reconnoissance ou de l'adulation ? C'est à eux sur-tout qu'il doit sa renommée. Il y avoit beaucoup de politique, sans doute, à favoriser des hommes si capables d'enchanter les contemporains, & d'enlever les suffrages de tous les siecles.

II.

TIBERE.

CE prince, de l'ancienne maison des Claudius, âgé de cinquante-cinq ans, joignoit à beaucoup d'esprit, de capacité & d'expérience, les qualités d'une ame noire, méfiante, cruelle & perfide. La dissimulation masquoit tous ses sentimens, & ne servoit qu'à les rendre plus dangereux. Ses premieres démarches le firent connoître pour un tyran aussi fourbe que sanguinaire. Auguste avoit adopté un des enfants d'Agrippa, & l'avoit ensuite rélégué, parce qu'il n'apperçut en lui que les vices d'une ame

An de J. C. 14.

Caractere de Tibere.

féroce. Tibere le fit assassiner, & menaça l'assassin, exécuteur de ses ordres, de le déférer à la justice.

Sa conduite au commencement.

On le vit témoigner au sénat une déférence extraordinaire, le consulter, étendre même son pouvoir, lui transmettre le droit d'élection que le peuple exerçoit encore, du moins en apparence. Il honoroit les consuls, il respectoit les loix & les mœurs, il faisoit rendre la justice, il soulageoit les provinces; il disoit qu'*un bon berger doit tondre & non écorcher ses brebis.* Il souffroit même patiemment les traits de la médisance & de la satire, parce que, disoit-il, *dans un état libre les pensées & les langues doivent être libres.* Cette conduite sage venoit probablement de la crainte d'être supplanté par Germanicus, qui se signaloit en Germanie. Le tyran se démasqua, dès qu'il crut pouvoir donner carriere à ses passions.

Conduite de Germanicus en Germanie.

Germanicus ayant passé de la Germanie dans la Gaule, où sa présence étoit nécessaire, ses légions se mutinerent en son absence. Elles l'adoroient, elles espéroient de le voir bientôt à leur tête disputer le trône à un tyran. Mais le jeune prince aimoit plus ses devoirs que la fortune. A la premiere nouvelle du tumulte, il court le réprimer: il trouve des furieux, que ses reproches & ses prieres ne touchent point. Il leve le bras pour se percer en leur présence. Tandis qu'on s'y oppose, un des rebelles lui présente son épée nue, en disant: *Celle-ci vaut mieux.* Malgré cet excès de rage, il apaise la sédition par une sage fermeté mêlée de douceur. Les soldats demandent, pour expier leur crime,

à marcher contre les Germains ; ils les attaquent, les taillent en pieces. Une grande victoire remportée sur Arminius, consterna tellement ces barbares, que Germanicus se flattoit de les subjuguer en peu de temps. Tibere, dévoré de soupçons, & les dissimulant toujours, le rappella comme pour lui procurer du repos & des honneurs.

Ce que fit Tibere pour le perdre.

Germanicus, à son retour, fut honoré d'un triomphe magnifique. Plus on lui témoigna généralement de vénération & d'amour, plus la haine secrete de l'empereur s'envenima contre lui. Pour éloigner un objet si odieux, & le conduire à sa perte, il l'envoya commander en Asie, où plusieurs provinces étoient agitées de troubles, & où la fidélité des légions n'étoit point suspecte. En même-temps il donna le gouvernement de Syrie à Pison, très-propre à l'exécution d'un grand crime. Tout ce qu'il falloit attendre d'un prince aimable, courageux, habile, Germanicus le fit en Orient. Il rétablit la tranquillité par-tout ; il gagna les cœurs en remplissant sa commission. Mais arrivé en Syrie, il trouve Pison aussi indocile & arrogant, que les étrangers étoient soumis. Ce gouverneur contrarie ses vues, méprise ses ordres. Il porte si loin les excès, que Germanicus lui commande enfin de se retirer. Bientôt le prince tombe dangereusement malade, & meurt à Antioche, se croyant empoisonné par Pison, & conjurant ses amis de poursuivre la vengeance de sa mort.

Mort de Pison.

Asiatiques, Romains, tous firent éclater leur désespoir ; tous sembloient avoir perdu

leur pere, leur unique espérance. Pison s'efforça de rentrer dans son gouvernement ; il fut chassé & contraint de retourner en Italie, où l'attendoient ses accusateurs. Tibere auroit voulu parer le coup. La mort de Germanicus, soit naturelle, soit violente, étoit pour lui un sujet de joie au milieu de la désolation générale qu'il affectoit de partager. On le soupçonnoit lui-même d'en être le principal auteur. Ne pouvant arrêter le cours de la justice, & voulant se montrer impartial, il renvoya l'affaire au sénat ; mais il fit entendre qu'il n'approuvoit point l'excessive chaleur avec laquelle on se déchaînoit contre l'accusé.

On produisit plusieurs chefs d'accusation. Pison s'étant apperçu que Tibere ne donnoit aucun signe d'intérêt, ni de pitié, se retira sans espoir ; il écrivit à l'empereur pour lui recommander ses enfants, & le lendemain il fut trouvé mort dans sa chambre. Quelques-uns crurent que Tibere l'avoit fait tuer, de peur que, pour sa justification, il ne montrât des ordres donnés contre Germanicus.

Abus des délations.

Le sombre caractere de l'empereur, ses discours équivoques, sa dissimulation raffinée, la solitude où il commençoit à fuir les regards des hommes, augmenterent les craintes & la défiance. L'abus énorme des délations faisoit trembler les citoyens. Un mot, une plaisanterie innocente, un rien interprété en mauvaise part, devenoient crimes de leze-majesté. Un ancien préteur fut sur le point d'être accusé, parce que, dans un besoin naturel, il n'avoit pas pensé à ôter sa bague où étoit

l'image de Tibere. Un chevalier romain, voyant Druſus fort malade, fit des vers à ſa louange ſur ſa mort qu'il croyoit prochaine, & eut l'imprudence de les lire dans un cercle ; il fut dénoncé au ſénat, condamné au dernier ſupplice, & exécuté. Tibere ne déſapprouva point ce jugement ; il ſe plaignit ſeulement qu'on n'eût pas attendu ſes ordres.

Les délations encouragées par des récompenſes, s'accrurent de jour en jour. On vit même un monſtre en ce genre, un fils accuſant ſon pere. Celui-ci comparut chargé de chaînes & accablé de douleur ; l'autre plaida contre lui avec un air de gaieté & de confiance. Le malheureux pere fut exilé. Quelques-uns des juges opinerent à la mort, parce que Tibere le haiſſoit.

An de J. C. 26.

Retraite de Tibere à Caprée.

Le ſéjour de Rome devenoit inſupportable à l'empereur. Ses vices, vus de trop près, y étoient gênés. La liberté, dont il reſtoit à peine quelques traces, & l'adulation, qui ſe proſternoit devant lui, le choquoient également. Il ne pouvoit ſouffrir les hauteurs de Livie, ſa mere, à laquelle il étoit redevable de l'empire. Enfin il quitta la ville pour toujours ; n'emmenant qu'un ſénateur, quelques chevaliers, & un petit nombre de Grecs lettrés dont la ſociété l'amuſoit. Il défendit à tout le monde de venir troubler ſon repos : ne trouvant pas dans la Campanie une ſolitude aſſez inacceſſible, il ſe retira dans l'iſle de Caprée, que ſes fureurs & ſes débauches ont rendue célebre. Là éloigné des hommes & des affaires, il tâcha de ranimer ſa vieilleſſe par tout ce

que le vice peut imaginer de plus infame.

Caractere de Séjan.

Un miniſtre auſſi méchant que le prince, Séjan, avoit un empire incroyable ſur cet eſprit ſoupçonneux, à qui tout faiſoit ombrage. Du rang de ſimple chevalier, il s'étoit élevé par l'intrigue au comble de la fortune; & en s'élevant, il avoit étendu & porté ſes déſirs juſqu'à la place de ſon maître. Devenu préfet des cohortes prétoriennes, il jugea qu'il pouvoit tirer de grandes reſſources de ce commandement militaire, peu conſidérable juſqu'alors. Sous prétexte d'établir la diſcipline, il raſſembla dans un camp toutes les cohortes, qu'on laiſſoit diſperſées dans Rome ou dans les villes du voiſinage. Ainſi il eut à ſes ordres une armée, d'autant plus propre à le ſervir, qu'elle campoit aux portes de la capitale.

Ses projets & ſes attentas.

Quoique la famille impériale fut nombreuſe, il oſa entreprendre de s'élever ſur ſes ruines. Druſus, fils de l'empereur, qu'il haïſſoit perſonnellement, tomba le premier ſous ſes coups. Il débaucha ſa femme, lui offrit de l'épouſer, & lui fit eſpérer l'empire. Un poiſon lent finit les jours de ce prince. Trois fils de Germanicus, que la ſucceſſion regardoit, & leur mere Agrippine, éprouverent à leur tour la ſcélérateſſe de Séjan. Eſpions apoſtés, pieges inviſibles, rapports calomnieux, il employa tous les moyens de les perdre. L'empereur écrivit contre eux au ſénat. Agrippine & ſon fils aîné furent exilés, comme ennemis de la patrie; ſon ſecond fils fut enfermé dans une priſon.

Alors Séjan devint plus maître de l'empire que l'empereur. Il ne lui restoit qu'un pas à faire pour couronner tant de crimes : c'étoit de faire périr Tibere, & d'usurper le pouvoir suprême. Le dessein en étoit formé. Un avis secret ouvrit les yeux de l'empereur sur cet étrange complot.

Sa mort.

Tibere n'osant se déclarer d'abord, ni employer la rigueur, use d'artifices ; il comble Séjan de caresses ; il le fait nommer consul, & l'éloigne ainsi d'une maniere honorable. Dès que le nouveau consul est à Rome, Tibere, par une conduite ambiguë, tient les esprits en suspens ; tantôt il laisse échapper contre lui des signes de mécontentement, qui refroidissent ses adorateurs ; tantôt il lui donne des marques de confiance, qui l'empêchent de faire un éclat. Enfin arrive Macron, nouveau préfet des gardes prétoriennes, avec une lettre contre Séjan. La lettre se lit dans le sénat. On arrête Séjan ; on le condamne presque aussi-tôt, on l'exécute. Ses statues sont brisées, ses enfants même condamnés à mort.

Nouvelles cruautés de Tibere.

Le public se flattoit en vain de voir la tyrannie s'adoucir, après la mort du ministre. L'empereur, donnant l'essor à son caractere, surpassa tout ce qu'on avoit vu en ce genre. La vie des citoyens fut le jouet de sa cruauté. C'étoit peu de les faire mourir, s'il ne rendoit leur mort atroce. Un de ces malheureux s'étant tué de sa propre main : *Il m'a échappé*, s'écria-t-il avec dépit.

La mere de Fusius, ami de Séjan, femme très-âgée, subit le supplice pour avoir pleuré

la mort de son fils. Ces meurtres juridiques se commettoient par sentences du sénat. Tibere à la fin se lassa d'attendre des procédures. Il ordonna le massacre de tous ceux qui étoient détenus en prison pour l'affaire de Séjan.

Sa fin.

Au milieu de ces barbaries, le vieux empereur continuoit ses débauches, & s'efforçoit de dérober sa conduite aux yeux du public. Enfin il tombe en défaillance. On le croit mort. Macron s'empresse de faire proclamer Caïus par les soldats. Le malade étant revenu de sa foiblesse, & la terreur glaçant les esprits, le préfet ordonne qu'on l'étouffe sous des matelats. Tibere mourut dans la soixante & dix-huitieme année de son âge, & la vingt-troisieme de son regne : il étoit si abhorré, que le peuple fut sur le point d'insulter à son cadavre. Les traits de sagesse, de générosité, de justice, épars dans son regne, n'ont pas rendu sa mémoire moins odieuse, parce que la méchanceté & la fourberie dominerent dans sa conduite, & qu'avec beaucoup de génie, il n'avoit qu'un mauvais cœur.

III.

CAÏUS CALIGULA.

An de J. C. 37. Regne de Caligula.

CAÏUS, plus communément nommé par les modernes Caligula, étoit l'idole du peuple romain, en qualité de fils de Germanicus. Mais le sang ne donne pas le mérite : il est même

rare que la gloire des grands hommes ne ſoit pas flétrie par leurs enfants. Caligula, ſouple avant ſon élévation, devint un monſtre dans la grandeur. On a dit qu'il n'y eut jamais de meilleur valet, ni de pire maître. Il montre quelques vertus au commencement de ſon regne; mais bientôt tout change de face. Caligula ſe baigne dans le ſang. Il commence par le meurtre de Tibérius & de Macron. Il ne rougit d'aucun excès; il rougit ſeulement d'avoir pour aïeul le grand Agrippa, dont la naiſſance étoit obſcure. Il joue le perſonnage de tous les dieux, ſe faiſant adorer, tantôt comme Jupiter, tantôt comme Junon, Bacchus, Hercule, &c. Enfin, par un délire ſans exemple, il traite, dit-on, ſon cheval en favori, & penſe à l'élever au conſulat.

Toute la cruauté poſſible eſt renfermée dans quelques mots de Caligula. *Frappe de façon qu'il ſe ſente mourir.* — *Plût à Dieu que le peuple romain n'eût qu'une tête, qui put être coupée d'un ſeul coup!* — Un jour, éclatant de rire devant les conſuls: *Je penſois*, leur dit-il, *que d'un clin d'œil, je puis vous faire égorger tous deux.*

Quelqu'avilis que fuſſent les Romains dans la ſervitude, il étoit impoſſible qu'une tyrannie affreuſe, exercée par un extravagant, ne fît pas éclore des conſpirations. Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne, délivra Rome de ce monſtre, ſans la délivrer des vices qui perpétuent les malheurs. Le tyran fut aſſaſſiné à la fin de la quatrieme année de ſon regne.

IV.

CLAUDE.

An de J. C. 41. Elévation de Claude à l'empire.

CHÉREA & les ſénateurs, après le meurtre de Caligula, vouloient rétablir la république. Les ſoldats vouloient un empereur, parce qu'ils trouvoient leur avantage dans la puiſſance militaire. Claude, frere de Germanicus & oncle de Caligula, loin d'aſpirer à l'empire, ne penſoit qu'à ſauver ſa vie, & ſe cachoit dans un coin. Par haſard un ſoldat l'apperçoit & le proclame; d'autres arrivent: on l'emmene malgré lui, on lui prête ſerment de fidélité. Le ſénat eſt forcé de le reconnoître. Chéréa eſt mis à mort, toute eſpérance de liberté tombe avec lui.

Son caractere.

Claude, quoiqu'âgé de plus de cinquante ans, étoit encore dans une eſpece d'enfance. Son ris niais, ſa contenance embarraſſée, ſes manieres baſſes, annonçoient l'ineptie & la ſottiſe. Ces défauts lui avoient attiré l'averſion de ſes parents. Auguſte ſeul avoit eu pour lui de la bonté, ſans pouvoir l'employer à rien.

Naturellement doux, il pouvoit du moins ſe faire aimer. Il y réuſſit dans les commencements, par une conduite toute oppoſée à celle de ſon prédéceſſeur. Il brûla deux mémoires intitulés, l'*Epée* & le *Poignard*, où ce monſtre avoit écrit les noms de ceux qu'il deſtinoit au ſupplice. La clémence, l'humanité,

parurent succéder à la barbarie ; mais il falloit se défier de la foiblesse d'une tête, susceptible de toutes les impressions, & qui seroit indifféremment le bien ou le mal, selon qu'elle seroit gouvernée par de bons ou de mauvais conseils.

Messaline, épouse de l'empereur, femme détestable, partagea toute sa confiance avec des valets sans honneur, avec un Narcisse, un Pallas & d'autres affranchis, dont l'énorme opulence ne pouvoit être que le fruit du crime. On ne tarda guere à sentir combien l'autorité est terrible entre de pareilles mains. Les affranchis vendirent tout, & Messaline se servit d'eux pour exécuter ses projets. Messaline.

Cette infame princesse avoit de la passion pour Silanus, son beau-père. Ne pouvant le séduire, elle jura de le perdre. Elle concerte les moyens avec Narcisse. Un jour, de grand matin, Narcisse entre tout effaré dans la chambre de Claude, & lui dit qu'il a vu en songe Silanus poignarder le prince. Messaline assure qu'elle a eu plusieurs nuits le même songe. A l'instant paroît Silanus, qu'on avoit mandé par un faux ordre. Le timide Claude croit voir en lui un assassin, & le fait tuer sur-le-champ.

Il se forma une conspiration, dès que la tyrannie eut éclaté d'une maniere si révoltante. Claude jugea lui-même les accusés dans le sénat. C'est alors que la célebre Arria donna des preuves singulieres de courage. Pétus, son mari, personnage consulaire, étoit enveloppé dans la conjuration, & ne pouvoit éviter la Arria & Pétus.

mort. Arria l'exhorte à prévenir le ſupplice. Le voyant irréſolu, elle ſe plonge un poignard dans le ſein, le retire, le lui préſente, en diſant: *Pétus, cela ne fait point de mal.* Le mari ſe tue à l'exemple de ſa femme.

Guerres de Claude. On n'auroit pas cru poſſible que Claude formât des projets d'ambition & de conquête. Cependant il entreprit de ſubjuguer la Grande-Bretagne, où Céſar n'avoit fait que ſe montrer. Les premiers ſuccès de Plautius encouragerent l'empereur. Il voulut paroître à la tête d'une armée; il paſſa en Bretagne, y reſta ſeize jours, prit quelques forteresſes, & triompha. Au bout de quatre années de guerre, Plautius réduiſit en province romaine une partie conſidérable de l'iſle, du côté de la Tamiſe.

Ses loix. Aux exploits militaires dont il ſe glorifioit, Claude fit ſuccéder les ſoins du miniſtere civil, & prit la qualité de cenſeur. Pluſieurs ordonnances ridicules furent le fruit de ſes travaux. Trois lettres ajoutées à l'alphabet, lui parurent une réforme importante, qui ne dura qu'autant que lui. Mais avec ces inepties, on trouve quelques réglements ſages, qui par malheur devoient participer au mépris qu'on avoit pour le prince.

Fin de Meſſaline. Tandis que l'empereur s'occupoit, ou ſembloit s'occuper du gouvernement, Meſſaline, maîtreſſe abſolue de ſon eſprit, ſe livroit publiquement aux plus honteuſes débauches. Amoureuſe de Silius, elle l'avoit obligé de répudier une femme de la plus haute naiſſance. C'étoit peu: elle l'épouſa ſolemnelle-

ment pendant un voyage de Claude à Oſtie. Le ſtupide empereur en fut informé par ſes affranchis, que Meſſaline avoit eu l'imprudence d'irriter.

A cette nouvelle, il s'écrie : *Suis-je encore empereur* ? On le raſſure. Silius & pluſieurs complices des impudicités de ſa femme ſont mis à mort. Elle ſe préparoit à le fléchir ; elle en ſeroit probablement venue à bout, ſi Narciſſe n'avoit donné ordre de la tuer. Claude ne témoigna ni joie ni triſteſſe.

Il avoit déjà épouſé trois femmes. Ses valets, qu'on peut appeler ſes maîtres, le déciderent à un quatrième mariage. Agrippine, ſa nièce, fille de Germanicus, veuve de Domitius, eut la préférence par le crédit de Pallas, un de ſes amants. La parenté donnoit quelque ſcrupule à Claude. Un courtiſan l'eut bientôt levé, en faiſant approuver cette alliance par le ſénat.

Agrippine quatrieme femme de Claude.

Le grand objet d'Agrippine étoit de dominer, & de procurer l'empire au jeune Domitius, ſon fils. Exils, poiſons, meurtres, toutes les reſſources du crime, la délivrerent des perſonnes qui pouvoient lui nuire. Elle maria ſon fils avec Octavie, fille de l'empereur ; elle ménagea l'adoption de ce fils, au préjudice de Britannicus, frere d'Octavie. Sénèque, célebre par ſon eſprit, avoit été exilé comme coupable d'adultere avec une princeſſe. Le jugeant utile à Néron (c'étoit le nouveau nom de Domitius), elle obtint ſon rappel, pour ſuppléer à la mauvaiſe éducation de ce prince. Elle mit à la tête des gardes préto-

Procure l'empire à ſon fils.

riennes, Burrhus, brave & vertueux capitaine, qu'elle savoit être capable de reconnoissance. En un mot, Claude, qui ne voyoit que par ses yeux, lui laissa faire ce qu'elle voulut.

Cependant l'empereur témoigna se repentir du tort qu'il avoit fait à Britannicus ; il lâcha quelque parole menaçante contre son épouse. Celle-ci en prévint les suites, elle fit empoisonner son mari. Claude mourut âgé de soixante-trois ans.

V.

NERON.

An de J. C. 54. Commencement de son regne.

LA mort de Claude fut un secret, jusqu'à ce qu'Agrippine eût pris les mesures qu'exigeoient les circonstances. Burrhus fit reconnoître Néron par les cohortes prétoriennes, & le sénat suivit leur exemple avec ardeur. On mit au rang des dieux le prince stupide qui venoit de finir ses jours par le poison. Néron prononça son oraison funebre, où il exalta sa prudence & sa sagesse. Cet éloge fit rire l'assemblée, quoique dans la bouche du prince. Séneque, auteur de l'ouvrage, composa lui-même une satire contre la divinité de Claude. Comment avoit-il eu le front de faire débiter à son éleve des fausseté ridicules ?

Néron, ennemi du travail, dut sa premiere réputation à deux hommes qui travaillerent pour lui. Burrhus & Séneque, intimement

unis, firent en son nom d'excellentes choses. Les tribunaux reprirent leur autorité, le despotisme cessa pour un temps d'alarmer les citoyens ; quelques paroles touchantes de Néron charmerent les cœurs. *Je voudrois ne pas savoir écrire*, dit-il, *avant que de signer un arrêt de mort.* Un autre jour, le sénat lui témoignant sa reconnoissance, il répondit: *J'y compte, quand je la mériterai.* Le nouveau regne n'en fut pas moins horrible, parce que les ministres qui firent le bien au commencement, ne purent en inspirer le goût à leur maître.

Déjà Néron, corrompu par des flatteurs, dédaignoit sa femme pour se livrer à une affranchie. Séneque & Burrhus ne génoient point sa passion, de peur que la résistance ne produisît de plus grands maux. Mais Agrippine, furieuse de ne plus avoir le même pouvoir, saisit cette occasion d'éclater. Elle menaça même Néron de se déclarer en faveur de Britannicus qu'elle lui avoit sacrifié, & qui, âgé de treize ou quatorze ans, pouvoit être bientôt un redoutable rival. Néron cesse alors de se contraindre. Il fait empoisonner le jeune prince dans un repas, en sa présence, en présence de sa mere. Agrippine s'emporte, on la chasse du palais. Accusée de trahison, elle se justifie, & reprend une apparence de crédit qui l'appaise. Ses premiers crimes.

Après un crime si noir, exécuté de sang-froid, Néron foula aux pieds toute bienséance, jusqu'à courir les rues déguisé pendant la nuit avec de jeunes débauchés, insultant les uns,

volant les autres, s'expoſant à mille outrages, recevant des coups ſans être connu, & s'applaudiſſant de ſes baſſeſſes. Une femme impudique fit éclore de nouveaux crimes.

Préparé au parricide.

Poppée brilloit dans Rome par ſa figure, ſes graces, ſon eſprit, ſes richeſſes; femme admirable, ſi elle avoit été vertueuſe. Othon, homme ſans principes & ſans mœurs, l'avoit débauchée à ſon mari; il l'avoit enſuite épouſée. L'empereur en devint éperdument amoureux. Elle aſpira bientôt à ſon lit. Prévoyant qu'Agrippine ne ſouffriroit point qu'il répudiât Octavie, elle réſolut de perdre Agrippine même.

An de J. C. 59.

Le fer ni le poiſon ne paroiſſoient pas convenables pour ce crime, qu'il importoit d'enſevelir dans les ténebres. Un déteſtable affranchi propoſa l'expédient d'un vaiſſeau conſtruit de maniere, qu'une partie pût ſe démonter tout-à-coup en pleine mer, & le faire couler à fond. Néron feignit, pour attirer ſa mere dans le piege, un retour de tendreſſe dont elle fut aiſément la dupe. Agrippine vint le voir à Bayes. Elle monta ſur le vaiſſeau. La machine joua mal, ne l'écraſa point comme on l'avoit cru; & tandis que les gens de ſa ſuite périſſoient, elle gagna le rivage. A cette nouvelle l'empereur eſt conſterné. Il s'imagine déjà voir ſa mere armer contre lui, & les ſoldats, & le peuple. Il mande Burrhus & Séneque. Ces miniſtres héſitent d'abord; mais, ſoit lâcheté honteuſe, ſoit indigne politique, ils finiſſent par entrer dans les ſentiments du prince. On ordonne un parricide; l'affranchi

Anicet se charge de l'exécuter. Agrippine dit au chef des assassins : *Frappe ce ventre qui a porté Néron.* Elle expira percée de coups.

Ce qu'il fit après avoir tué sa mere.

Peu de scélérats ont l'ame assez dure pour être à l'épreuve des remords. Néron en fut déchiré lui-même, & la terreur, jointe aux cris de la conscience, le réduisit presque au désespoir ; mais la flatterie sut dissiper ces orages. Séneque lui composa une apologie, où il chargeoit Agrippine d'une fausse conjuration. Bientôt le sénat, le peuple & les troupes firent éclater leur joie d'un événement si digne d'horreur. Ce fut un sujet de fêtes & de sacrifices. Agrippine étoit un frein pour Néron. Lorsqu'il en fut délivré, il se livra sans retenue à ses penchants. On le vit ne s'occuper que de chars, de chevaux, de musique, de comédie ; se donner en spectacle, comme un cocher ou un histrion ; payer une compagnie nombreuse, uniquement destinée à lui applaudir dans ces farces ridicules.

Sort de Burrhus.

Il n'y avoit que Burrhus & Séneque dont les avis, malgré leur complaisance, quelquefois outrée, pussent modérer la tyrannie de Néron. Malheureusement le premier mourut, & son maître fut soupçonné d'avoir avancé sa mort. Le second, se voyant près d'une disgrace, voulut la prévenir par la retraite. Il offrit à l'empereur de quitter les biens immenses qu'il possédoit. Néron refusa d'y consentir, lui donna de nouvelles marques de confiance & de tendresse ; & en paroissant le regretter, se réjouit de le voir loin de la cour.

De Séneque.

Tigellinus, nouveau préfet de la garde,

D'Octavie.

scélérat digne de Néron, devint le ministre de ses crimes. Bientôt Octavie fut non-seulement répudiée, mais exilée, mais égorgée, & sa tête fut, pour ainsi dire, le présent des noces de Poppée, son infame rivale. Le comble de l'infamie, c'est qu'afin de lui supposer un crime, l'affranchi Anicet l'accusa d'adultere avec lui-même : il ne pouvoit mieux faire sa cour à l'empereur. Après la mort d'Octavie on rendit aux dieux de solemnelles actions de graces; cérémonie qui suivoit toujours les meurtres célebres. Néron se jouoit ainsi des dieux & du genre humain.

Incendie de Rome.

On lui attribua un incendie qui consuma plus des deux tiers de Rome ; on publia qu'il l'avoit considéré avec plaisir du haut d'une tour, chantant un poëme sur l'embrasement de Troie. Il voyoit avec peine l'irrégularité de la ville, ses rues étroites & tortueuses ; il la fit reconstruire plus belle & moins exposée aux incendies. Un superbe palais s'éleva sur les ruines publiques, tout brillant d'or & de pierres précieuses, & renfermant dans son enceinte des forêts, des lacs, des campagnes, avec toutes les richesses de l'art. Quand Néron le vit achevé : *Je commence*, dit-il, *à être logé en homme.* Un grand homme n'auroit pas eu besoin de ce logement.

Quoiqu'il eût prodigué les secours au peuple après l'incendie, il n'en étoit pas moins accusé par le bruit public. Il crut se justifier en rejettant l'accusation sur des innocents.

Persécution contre les Chrétiens.

Les Chrétiens se multiplioient déjà, mais dans l'obscurité, & l'on confondoit leur sainte re-

ligion avec les superstitions les plus grossieres. Néron supposa qu'ils étoient les incendiaires. On en fit périr une infinité par des supplices affreux. Assis lui-même sur un char, il se fit un amusement de voir ces malheureuses victimes, ou dévorées par les bêtes, ou brûlées comme des flambeaux ; on jugea que leur condamnation étoit un des plaisirs de sa cruauté.

Ce monstre lassa enfin la patience de ses sujets. Une conspiration se forma, Pison en étoit le chef ; quantité d'illustres citoyens y entrerent, & l'affranchie Epicharis échauffa le courage des conspirateurs. Le secret fut inviolablement gardé ; mais un esclave le devina aux préparatifs de son maître. On arrêta quelques coupables, dont la foiblesse trahit les autres. Epicharis, femme de plaisir, soutint la torture en héroïne ; le sang coula bientôt de tous côtés. *An de J. C.* 65. Conspiration contre Néron.

Séneque accusé d'avoir eu part à la conjuration, reçut ordre de mourir. Il se fit ouvrir les veines, ainsi que Pauline, sa femme. N'ayant pu obtenir d'ajouter à son testament des legs en faveur de ses amis. *Je vous laisse*, leur dit-il, *ce qui me reste de plus précieux, l'exemple de ma vie.* Séneque, malgré tout son mérite, ne sera jamais le modele des vrais philosophes, ni des meilleurs écrivains. Son style affecté corrompit le goût ; sa morale fastueusement austere, fut souvent démentie par ses actions. Mort de Séneque.

Le poëte Lucain mourut de la même maniere. Il avoit encensé Néron dans sa pharsale : il étoit devenu son ennemi mortel par Mort de Lucain.

un ressentiment d'auteur ; parce que le prince, qui se mêloit de poésie, avoit blessé son amour-propre en rival jaloux.

De Thrasée. Soranus & Thraséa, deux sénateurs, dignes de l'ancienne Rome par leurs vertus, n'échapperent pas au supplice. Les crimes imputés à Thraséa furent de n'avoir pas offert de sacrifices pour la conservation du prince & de sa *divine voix* ; de l'avoir blâmé de faire le comédien sur le théâtre ; de s'être retiré du sénat, quand on y lut l'apologie sur le meurtre d'Agrippine ; de s'être absenté, quand on décerna les honneurs divins à Poppée. Cet illustre Romain, condamné par le sénat, eut le choix de son supplice ; il se prépara sans trouble à la mort, se fit ouvrir les veines, arrosa le plancher de son sang, & dit : *Faisons une libation à Jupiter libérateur.*

Objet du voyage de Néron en Grece. Néron voulut aller en Grece pour remporter des victoires théâtrales. Il partit avec une armée de musiciens & de bateleurs. Il parcourut tous les jeux, gagna dix-huit cents couronnes, & crut effacer la gloire des héros de la république. Par reconnoissance, il déclara libre la Grece qui admiroit ses talents, ou plutôt qui flattoit sa vanité ; mais cette liberté imaginaire ne la garantit d'aucune espece de vexation. Il revint triomphant en Italie. Son entrée à Rome fut un étrange spectacle. Le sénat, les chevaliers, le peuple, à la suite de son char, faisoient retentir les airs d'acclamations honteuses : *Vive le vainqueur des jeux olympiques, des jeux pythiens ! Néron est un autre Hercule, Néron est un nouvel Apollon. Seul*

il a vaincu dans tous les genres de combats & de jeux, &c. En même-temps que la tyrannie réduiſoit les Romains à des baſſeſſes ſi déplorables, elle redoubloit leur haine contre le tyran. Une conſpiration preſque générale les en délivra bientôt.

Vindex donna le ſignal dans la Gaule où il commandoit. C'étoit un Gaulois d'illuſtre naiſſance, & zélé pour ſa patrie. Il n'eut pas de peine à ſoulever des peuples encore fiers ſous l'oppreſſion. Ayant beſoin de ſecours, il s'adreſſe à Galba, gouverneur d'Eſpagne, homme paiſible, modéré, qui deſcendoit des premieres familles de Rome. Galba délibere avec ſes amis. On le décide à prendre les armes. Mais une armée romaine défit près de Beſançon celle de Vindex. Le ſuccès devint alors très-incertain. *An de J. C.* 68. Sa fin.

Si le tyran avoit eu un peu de courage ; peut-être auroit-il trouvé des reſſources. Loin de prendre quelque meſure, quelque réſolution vigoureuſe, il ne montre qu'une ſtupide lâcheté. Abandonné de ſes gardes, ſaiſi d'épouvante, il va ſe cacher dans la maiſon d'un affranchi. Le ſénat s'aſſemble, le déclare ennemi de l'état, le condamne à être puni comme tel *ſelon l'ancienne coutume* ; & proclame enfin Galba empereur. L'affranchi porte cette affreuſe nouvelle à ſon maître ; il lui explique l'*ancienne coutume* : c'étoit d'attacher le criminel à un poteau, & de le battre de verges juſqu'à la mort. Ne pouvant ſoutenir une telle idée, Néron eſſaie d'une main tremblante la pointe de deux poignards. Mais il n'oſe s'en

frapper : il dit que l'heure fatale n'eſt pas encore venue. Cependant des ſoldats approchent pour le ſaiſir. Il ſe ranime, préſente le poignard à ſa gorge, demande du ſecours à ſon ſecrétaire, qui lui aide à l'enfoncer. Il meurt ainſi, âgé de trente ans, laiſſant un nom qui ſemble exprimer tous les crimes. La famille d'Auguſte fut éteinte dans ſa perſonne. Un Tibere, un Caligula, un Claude, un Néron ; voilà ceux pour qui Auguſte avoit uſurpé l'empire du monde ! ceux pour qui Rome avoit aſſujetti tant de peuples !

VI.

GALBA. — OTHON. — VITELLIUS.

An de J. C. 68.

GALBA, retiré dans une ville d'Eſpagne, ſe croyoit perdu. Il penſoit à ſe donner la mort quand il apprit la révolution ; il ſe hâta d'en profiter ; mais vieux, rigide, économe juſqu'à l'avarice, incapable de ſe plier aux circonſtances, il ne trouva dans la ſouveraineté qu'un écueil & un naufrage.

Faute de Galba en montant ſur le trône.

A peine arrivé en Italie, Galba fait maſſacrer une légion de marine nouvellement créée, qui demandoit la confirmation de ſon établiſſement. Les prétoriens comptoient ſur les ſommes qu'on leur avoit promiſes, ou du moins en attendoient une partie. Il confond leurs eſpérances, en diſant qu'*un empereur choiſit ſes ſoldats & ne les achete point*. D'un autre

côté, le peuple, que les ſpectacles & les largeſſes de Néron avoient aveuglé ſur ſa tyrannie, murmure de l'avarice d'un prince qui lui refuſe les mêmes amuſements. Une foule de citoyens dépouillés de ce qu'ils avoient obtenu ſous le dernier regne, s'indignent du renverſement de leur fortune. Déjà l'armée de Germanie demandoit un autre empereur, c'eſt-à-dire, ſe propoſoit d'en faire un. La révolte ne pouvoit manquer d'être bientôt contagieuſe.

Ce qu'il fit pour ſe ſoutenir.

Galba ſentant ſa foibleſſe, chercha un appui dans Piſon, moins diſtingué par ſon illuſtre naiſſance que par ſes vertus. Il l'adopta. Un factieux, outré de la préférence que Galba venoit de donner à Piſon, conjura la ruine de l'un & de l'autre. Ce rival étoit Othon, le mari de Poppée, le favori de Néron, avant que ſa femme eût ſéduit le prince; courtiſan décrié pour ſes débauches & pour ſon luxe. Deux ſoldats entreprenants dirigerent le complot. Au jour marqué, on porte Othon dans le camp des prétoriens. La ſoldateſque le proclame empereur, les officiers ſont entraînés par l'exemple. Piſon & Galba s'efforcent en vain d'arrêter le cours du déſordre: ils ſont maſſacrés, & Othon ſe donne le plaiſir de conſidérer leurs têtes ſanglantes. Les proſcriptions, la cruauté des ſucceſſeurs d'Auguſte avoient tellement éteint la plupart des anciennes familles, que depuis Galba il n'y eut aucun empereur qui en tirât ſon origine.

Mort d'Othon.

Tandis qu'Othon, reconnu ſans peine par le ſénat, recevoit les hommages ordinaires

de la flatterie, un concurrent venoit s'emparer de la puiſſance ſouveraine. Les légions de Germanie avoient proclamé empereur, avant le meurtre de Galba, Vitellius, leur commandant. Une partie des Gaules s'étoit déclarée en ſa faveur. Valens & Cécina, ſes généraux, devoient ſuppléer à ſon incapacité pour la guerre. Othon ſe diſpoſoit à la ſoutenir.

Les premieres hoſtilités furent malheureuſes pour Vitellius. Enfin la bataille de Bédriac, entre Crémone & Mantoue, décida en ſa faveur. Plus de quarante mille hommes y périrent de part & d'autre.

L'empereur étoit réſolu de ne pas ſurvivre lui-même à une défaite. Malgré les inſtances de ſes amis & de ſes troupes, il perſiſta dans ſon deſſein; il donna tranquillement ſes derniers ordres; il s'occupa, comme Caton, de la ſureté de ſes partiſans, & ſe perça enſuite d'un coup de poignard. Il n'avoit régné que trois mois.

Regne de Vitellius. Vitellius, encore moins digne de régner, apprit dans les Gaules que le ſénat, ſelon la coutume, lui avoit déféré le pouvoir ſuprême. Il paſſa promptement en Italie; il ſe fit un plaiſir cruel de viſiter le champ de bataille, encore tout couvert de morts. L'odeur des cadavres ſoulevant le cœur de quelques-uns de ſes courtiſans: *Un ennemi tué ſent toujours bon*, leur dit-il, *ſur-tout un citoyen*. Parole exécrable, qui renferme tous les genres de barbarie. Rome vit un tyran ſtupide, toujours plongé dans le vin ou dans le ſang, dont

la gourmandiſe dévoroit des millions. Un tel regne, dans le temps où les armées donnoient ou ôtoient l'empire, ne pouvoit durer long-temps; & Veſpaſien menaça bientôt Vitellius. Les légions d'orient, jalouſes de voir les autres diſpoſer de tout, voulurent faire auſſi un empereur. Mucien, gouverneur de Syrie, détermina Veſpaſien à ſaiſir l'occaſion. Proclamé par les ſoldats en Egypte, en Syrie, en Judée, tout l'orient le reconnut. Mucien ſe met en marche; Antonius-Primus le devance, avec les armées de Méſie, de Pannonie, de Dalmatie. Vitellius ne ſort de ſon aſſoupiſſement, qu'aux bruits de guerre dont il eſt frappé. Il ordonne à ſes généraux, Cécina & Valens, d'aller combattre l'ennemi. Mais le premier n'étoit qu'un traître, le ſecond qu'un débauché, dont le cortege reſſembloit à un ſerrail. Primus eſt aux portes de Crémone. Il y gagne une bataille, ſuivie de la priſe de cette ville, qui fut impitoyablement ſaccagée & réduite en cendres.

De toutes parts on ſe ſoumettoit à Veſpaſien. L'imbécille Vitellius l'ignoroit ou vouloit le faire ignorer. Il vivoit comme en pleine paix, ſans rien diminuer de ſes débauches, ni de ſon luxe; prodiguant les immunités & les privileges pour de l'argent, & diſſipant ſes tréſors pour de funeſtes & honteux plaiſirs. Cependant Primus, général de Veſpaſien, approchoit de Rome. Alors l'empereur choiſit le ſeul parti convenable à ſa foibleſſe. Il accepte les conditions que lui propoſe Flavius-Sabinus, frere aîné de Veſpaſien; il s'oblige à

céder l'empire pour une penſion conſidérable, avec la liberté de finir tranquillement ſes jours en Campanie. Le traité conclu, il va en faire la lecture au peuple. Après lui avoir recommandé les larmes aux yeux toute ſa famille, il quitte ſon épée ; il veut ſe dépouiller de toute marque du commandement. Ce triſte ſpectacle attendrit & échauffe la multitude. On s'oppoſe à ſa réſolution, & on le reconduit par force au palais. Sabinus eſt attaqué. Il ſe retire dans le Capitole. Les cohortes germaniques l'y aſſiegent, & mettent le feu aux portes. Le temple de Jupiter eſt conſumé par les flammes : Sabinus eſt pris, traîné aux pieds de Vitellius, & mis en pieces, malgré les efforts de ce prince pour fléchir une ſoldateſque furieuſe.

Il ne reſtoit plus dès-lors aucune eſpérance de conciliation. Primus arrive. Son armée s'empare de la ville. On célébroit les Saturnales, fête pleine de licence & de folies. Tacite aſſure que le carnage & l'horreur de cette journée ne ſuſpendirent point les divertiſſemens populaires. Vitellius, ſurpris dans la loge d'un eſclave où il ſe cachoit, devint le jouet du même peuple qui venoit de lui témoigner un ſi vif attachement. La corde au cou, les mains liées derriere le dos, ſes habits ignominieuſement déchirés, il paroît dans la place publique comme un vil ſcélérat. On le couvre de boue ; on l'accable d'inſultes ; on le fait expirer par mille tourments ; on traîne ſon corps avec un croc dans le Tibre ; on porte ſa tête au bout d'une lance. Quelle fin pour un em-

Mort de Vitellius.

pereur ! C'eſt ainſi que dans les états les mieux policés, quand la licence a briſé le frein des mœurs & des loix, elle donne des ſpectacles que nous croirions à peine poſſibles ſous le regne de la barbarie.

VII.

VESPASIEN.

An de J. C. 69.

Son regne.

VESPASIEN, modeſte, laborieux, appliqué ſans ceſſe aux ſoins du gouvernement, s'efforça de rétablir l'ordre, contint les troupes dans le devoir, ſans flatter leurs paſſions; il rendit au ſénat ſon ancien luſtre, en le réformant & y portant les affaires; il fit des réglements utiles pour l'adminiſtration de la juſtice; il réprima le luxe des tables, ſur-tout par ſon exemple plus efficace que les loix; il oppoſa des réglements ſages à la licence des mœurs. Il ne ſe montroit ſouverain qu'en travaillant au bien public; & c'eſt par-là qu'un ſouverain mérite de l'être.

On lui reproche l'amour de l'argent. Titus, ſon fils, n'approuvant pas je ne ſais quel impôt ſur les urines, l'empereur lui préſenta la premiere ſomme qu'on en avoit retirée, & lui demanda: *Cet argent ſent-il mauvais* ? Ses apologiſtes le juſtifient par la néceſſité des conjonctures, car les finances étoient entiérement épuiſées, & par le noble uſage qu'il fit toujours de ſes revenus.

Auguſte avoit réduit la Judée en province romaine. De fréquentes révoltes, cauſées ſurtout par le fanatiſme, entraînerent les Juifs au dernier malheur. Ils ſe croyoient deſtinés à ſoumettre les nations. Méconnoiſſant le Meſſie, que leurs prophetes avoient annoncé, & dont les myſteres étoient accomplis, ils attendoient chaque jour à ſa place un libérateur. Quiconque ſe préſentoit comme tel, pouvoit produire un ſoulévement. Les phariſiens taxoient d'idolatrie tout ce qui ne s'accordoit point avec leurs idées & leurs pratiques religieuſes. Les drapeaux des légions, les images des Céſars leur faiſoient horreur.

An de J. C. 70. Veſpaſien avoit été chargé par Néron de dompter les juifs. Il ne lui reſtoit plus qu'à prendre la capitale, lorſqu'on le proclama empereur. Titus, ſon fils aîné, continua & termina la guerre par le ſiege de Jéruſalem. La ruine de cette ville fut moins l'ouvrage des Romains que celui des Juifs. Diviſés entr'eux, acharnés les uns contre les autres, ils devinrent leurs propres bourreaux. Une multitude innombrable rempliſſoit la ville. La diſcorde y renouvelloit ſans ceſſe le carnage. Les zélateurs eux-mêmes, formant différents partis, ſe déchiroient avec autant de rage, qu'ils en montroient contre les Romains. La famine mit le comble à ces horreurs. Tout ſervit d'aliment; une mere tua ſon fils pour le dévorer. Enfin, après avoir employé inutilement toutes les voies de douceur, Titus emporte la place d'aſſaut. Le temple eſt livré aux flammes; Jéruſalem eſt enſevelie ſous ſes ruines.

Guerre des Juifs.

Priſe de Jéruſalem.

Vespasien malade, près de mourir, voulut se lever sur son lit, en disant : *Il faut qu'un empereur meure debout* ; tant les devoirs de la souveraineté occupoient son ame. Il expira aussi-tôt, à l'âge de 59 ans. Supérieur quelquefois aux idées vulgaires, il avoit plaisanté des présages dont les autres étoient effrayés. Au sujet d'une comete à chevelure : « Si cet » astre, dit-il, menace quelqu'un, c'est le roi » des Parthes qui a de longs cheveux, & non » pas moi, qui suis chauve. » Cependant il croyoit à l'astrologie & à la divination. Fin de Vespasien.

On met sous son regne le dernier dénombrement des citoyens. On prétend qu'entre l'Apennin & le Pô, il se trouva quatre-vingt-une personnes au-dessus de cent ans, dont huit en avoient plus de cent trente, & trois en avoient cent quarante. Ces sortes de faits paroissent fort douteux : ils étoient alors plus difficiles à vérifier, qu'ils ne le seroient aujourd'hui.

VIII.

TITUS.

TITUS ne régna que pour faire des heureux. Loin de s'abandonner à l'ivresse du pouvoir suprême, il sacrifia ses penchants lorsqu'il se vit chargé du sort des hommes. Il renvoya Bérénice, fille du roi juif Agrippa, dont il étoit éperdument amoureux, & la renvoya uniquement pour ne pas se rendre blâmable aux yeux

An de J. C. 79.

Son regne.

des Romains, en épouſant une étrangere. Le déſir de faire du bien fut la paſſion dominante de l'empereur. *Mes amis, j'ai perdu ma journée*, dit-il à la fin d'un jour qu'il n'avoit pu ſignaler par aucun bienfait. Les graces répandues ſur les courtiſans peuvent être un fardeau ſur le peuple. On devroit moins admirer la généroſité de Titus, s'il n'y avoit pas joint l'économie, & ſi, donnant aux uns, il ne s'étoit pas occupé de l'intérêt de tous. Titus, en prenant le pontificat, avertit qu'il ſe croyoit obligé, comme pontife, de ne jamais ſe ſouiller du ſang romain. Il n'en répandit jamais une goutte. Il pardonna, ou il ne punit qu'avec clémence. Le farouche Domitien, ſon frere & ſon ennemi, eut part à ſes bienfaits. Il fit manger à ſa table, deux patriciens convaincus de conſpiration, que le ſénat venoit de condamner au dernier ſupplice. Sévere pour les délateurs ſeulement, il prévint les maux qu'ils pouvoient faire.

Un ſi grand prince, appelé *les délices du genre humain*, meurt à quarante ans, après deux années de regne, & laiſſe l'empire à un monſtre qui devoit long-temps l'opprimer. Tel eſt le ſort déplorable des peuples.

Eruption du Véſuve. Le principal événement de ce regne fut l'embraſement du mont Véſuve. Deux villes entieres, Herculanum & Pompéies, diſparurent ſous des montagnes de cendres, maſtiquées enſuite par les matieres fondues que vomiſſoit le volcan. Pline le naturaliſte, qui commandoit la flotte de Miſene, voulut obſerver de près ce terrible phénomene. Sa curioſité

curiosité lui coûta la vie. Jamais homme ne montra plus de passion pour l'étude. A table, au bain, en voyage, & jusques dans les rues de Rome, il en étoit occupé. Persuadé que des livres les plus mauvais, on peut tirer quelque chose d'utile, il lisoit ou se faisoit lire presque tout. Son histoire naturelle est un prodige d'érudition.

IX.

DOMITIEN.

DOMITIEN, frere de Titus, est le plus abominable des tyrans. La cruauté & la folie forment son caractere. Il s'amuse à tuer des mouches dans sa chambre, il se plaît de même à faire tuer des hommes. Il assembla un jour les principaux sénateurs & chevaliers dans une salle tendue de noir; il les fit dîner au milieu de l'appareil de la mort; il les renvoya chez eux avec la persuasion qu'ils alloient être ses victimes. Après avoir bien joui de leurs alarmes, il les consola par des présents.

An de J. C. 81.

Son caractere.

Un soulévement, qui fut bientôt étouffé en Germanie, fournit au tyran l'occasion d'exercer toute sa fureur. Alors la naissance, les richesses, les honneurs, les vertus devinrent des crimes. Le consulat, le sacerdoce, les intendances plus lucratives, devinrent la récompense des délateurs. On corrompoit les esclaves pour avoir des accusateurs contre les maîtres; & les amis, en cas de besoin, tenoient

lieu d'ennemis. Les plus respectables citoyens périrent, comme criminels de lèse-majesté; le sénat fut leur juge, c'est-à-dire, l'instrument forcé de la tyrannie.

Domitien subit le sort commun des tyrans. Une conspiration se forma dans son palais même, & sa femme se mit à la tête des conjurés. Ils l'assassinerent. Le sénat fit abattre ses statues. Les soldats voulurent en faire un dieu, parce qu'il les avoit comblés de largesses.

Agricola. Agricola, beau-pere de l'historien Tacite, & l'un des premiers hommes de son siecle, illustra ce regne par sa conduite & ses exploits dans la Grande-Bretagne, où Vespasien l'avoit envoyé commander. Il affermit la soumission des peuples déjà subjugués, en les gouvernant avec autant d'humanité que de justice, & en adoucissant leurs mœurs féroces par l'attrait des arts & des commodités de la vie. Il pousſa ses conquêtes pendant sept campagnes. Ayant défait les Calédoniens, peuple du nord de l'Ecosse, il devoit assujettir l'isle entiere, lorsque Domitien, jaloux de sa gloire, le rappella. Toujours modeste, circonspect, réservé, Agricola sut échapper au malheur qui poursuivoit alors la vertu & le mérite supérieur. Il mourut tranquille. La politique avoit dicté son testament, puisque le prince étoit institué son héritier, avec la femme & la fille du testateur. Domitien en fut flatté comme d'une marque d'estime. *L'adulation*, dit Tacite, *l'avoit tellement aveuglé & corrompu, qu'il ignoroit qu'un bon pere ne peut faire son héritier qu'un méchant prince.*

En finiſſant cet article, diſons un mot du célebre Pythagoricien Apollonius de Tyane, qui joua un rôle ſous les derniers empereurs. Ce philoſophe ne fut qu'un enthouſiaſte hardi, zélé, auſtere, vain, capable d'en impoſer aux ſimples par des apparences de prophéties & de miracles. Après ſes voyages dans les Indes & dans l'Arabie, il vint à Rome du temps de Néron, curieux, diſoit-il, de voir *quelle bête c'étoit qu'un tyran.* Apollonius de Tyane.

Il eut des entretiens à Alexandrie avec Veſpaſien, & lui donna d'excellents conſeils, en particulier celui-ci : « Ne vous enrichiſſez pas » en chargeant le peuple d'impôts. L'or, acheté » par les larmes de vos ſujets, ſeroit un or » faux & funeſte. Soulager les miſérables, » conſerver aux riches leurs poſſeſſions légi- » times, c'eſt le meilleur uſage que vous puiſ- » ſiez faire des richeſſes. Que la loi vous com- » mande, vous établirez de bonnes loix, ſi » vous vous y ſoumettez le premier. »

X.

NERVA.

NERVA, ſur qui les conjurés avoient jetté les yeux pour remplacer Domitien, étoit un vénérable vieillard plein de vertu ; mais timide & foible, ſoit par ſon caractere, ſoit par ſon âge ; ce qui donna lieu à ce mot d'un conſulaire : *C'eſt un malheur d'obéir à un prince ſous* *An de J. C.* 96. Son caractere.

qui rien ne ſoit permis à perſonne : c'en eſt un auſſi que tout ſoit permis à tous.

Pour ſe ménager un appui, il adopta Trajan, homme le plus digne de commander aux nations. La mort de Nerva auroit été un grand malheur, s'il n'avoit pas dû lui ſuccéder.

XI.

TRAJAN.

An de J. C. 98. TRAJAN, né en Eſpagne, fils d'un perſonnage conſulaire, poſſédoit tous les genres de mérite, excepté celui de la ſcience, auquel il ſuppléoit par ſon eſtime pour les ſavants. Se regardant comme le chef & non comme le maître de l'état, il jura d'obſerver les loix ; il ne ſe diſtingua des ſénateurs que par une plus grande aſſiduité au travail, & vécut, au milieu de ſes ſujets, en pere qui ne reſpire que le bonheur de ſes enfants.

Son regne.

Le fiſc, dit Pline, *dont la cauſe n'eſt jamais mauvaiſe que ſous un bon prince, perdit ſouvent ſon procès.* Une ſage économie, tréſor inépuiſable, mit l'empereur en état de diminuer les impôts ſans éprouver de beſoins. Domitien avoit pris le titre de dieu, les Romains donnerent à Trajan celui de *Très-bon.* Il le méritoit d'autant plus, qu'aux vœux qui ſe faiſoient tous les ans pour ſa proſpérité, il mit cette condition expreſſe : *S'il gouverne bien la république pour l'avantage de tous.* Il vainquit les

Daces ; & la colonne Trajane, qui subsiste encore, est un monument de sa victoire.

Trajan mourut en Cilicie, après un regne de dix-neuf ans. On lui reproche d'avoir trop aimé le vin. Il avoit, dit-on, défendu d'exécuter les ordres qu'il donneroit après de longs repas.

Pline le jeune, fils adoptif & neveu du naturaliste, fut un des ornements de ce beau regne, ainsi que Tacite, son ami, tous deux moins distingués par les honneurs du consulat, que par leur probité, leurs talents & leurs ouvrages. *Siecle heureux*, dit Tacite, *où il est permis de penser ce qu'on veut, & de dire ce qu'on pense!* Juvénal écrivit alors ses satires, où les vices sont attaqués avec véhémence. Trajan aima le sage Plutarque, & le fit consul. Ce Béotien a fait de l'histoire une école de morale: il mérite par-là les plus grands éloges.

Ecrivains qui florissoient alors.

XII.

ADRIEN.

ADRIEN, proche parent de Trajan, dont il se disoit le fils adoptif, s'étant fait proclamer d'abord à Antioche par ses soldats, écrivit au sénat pour s'excuser d'avoir prévenu ses suffrages, & cédé à l'empressement des légions. Comme Trajan, Nerva & Titus, il promit d'abord de ne faire mourir aucun sénateur. Cependant quatre consulaires furent mis à mort

An de J. C. 117.

Son regne.

au ſujet d'une conſpiration. Il aſſura que c'étoit malgré lui; on ne le crut point. Il déchargea les peuples, en leur remettant tout ce qui étoit dû au fiſc; il diſtribua des largeſſes à chaque citoyen; il pardonna même les injures, & dès qu'il fut le maître : *Vous voilà ſauvé*, dit-il à l'un de ceux qui devoient craindre davantage ſon reſſentiment.

Ses loix. Il mérita le titre de légiſlateur, par des ordonnances pleines de ſageſſe. Il ôta aux maîtres le pouvoir de vie & de mort ſur leurs eſclaves; il reſtreignit conſidérablement la loi barbare qui ordonnoit le ſupplice de tous les eſclaves d'un maître aſſaſſiné. De tous les édits annuels des anciens préteurs, où les loix étoient interprétées d'une maniere trop variable, il fit recueillir ce qu'il y avoit de meilleures déciſions, & en compoſa un édit perpétuel pour ſervir de loi permanente.

La diſcipline militaire ne fut pas moins obſervée que la juſtice. Le prince donnoit l'exemple aux ſoldats. Il marchoit à pied, comme Trajan, chargé d'une peſante armure. Exact ſans petiteſſe, ſévere avec douceur, libéral avec prudence, il ſe fit adorer des ſoldats en les aſſujettiſſant au devoir. Le calme & la ſécurité furent le fruit de ſes ſoins.

Les Juifs punis. Les Juifs étoient toujours fanatiques, ſéditieux & rebelles. Un temple élevé à Jupiter dans Jéruſalem, ranima juſqu'à la fureur leur haine contre les Romains. Ils crurent trouver le Meſſie dans Barcochébas, brigand, qui prit hardiment ce titre; ils ſe raſſemblerent ſous ſes drapeaux. La punition des rebelles répondit

à leur féroce fanatisme. On compte cinq cents quatre-vingt mille Juifs exterminés en trois campagnes. Le reste fut vendu & transporté ailleurs. Ils eurent défense de remettre les pieds dans Jérusalem, que l'empereur rebâtit sous le nom d'Ælia Capitolina. Leurs descendants, dispersés par tout l'univers, n'ont cessé de haïr les autres peuples, & d'être en bute à leurs mépris & à leurs outrages.

Une maladie de langueur, dont Adrien fut attaqué, aigrit son caractere, le rendit cruel : il versa le sang de plusieurs illustres personnages. N'ayant point d'enfants, il adopta Antonin. Nul homme n'étoit plus digne de l'empire. Florus & Suétone écrivirent sous ce regne, ainsi qu'Arrien, disciple d'Epictete, homme d'état & historien fort supérieur aux deux autres. La philosophie morale d'Epictete est estimable. Il réduisoit sa doctrine à ces deux points : *Souffrir avec patience, jouir avec modération.* Il pratiqua ce qu'il enseignoit, & sa vertu fut éprouvée par l'infortune. Sa fin.

XIII.

ANTONIN.

ANTONIN, originaire de Nîmes, d'une ancienne famille illustrée depuis peu de temps, donna sur le trône l'exemple de toutes les vertus ; mais son regne pacifique ne fournit point d'événements à l'histoire. *An de J. C.* 138. Ses vertus.

Dès le commencement il signale sa clémence, en arrêtant les recherches au sujet d'une conspiration : *Quel malheur pour moi*, dit-il, *si l'on trouvoit que je suis haï d'un grand nombre de mes concitoyens* !

Non-seulement il ménage avec soin les finances de l'état, mais il regarde son propre bien comme celui de la république. Sa femme Faustine lui reprochant de prodiguer son patrimoine, pour épargner le trésor, il lui répond : *Nous n'avons plus de propriété, depuis que nous sommes parvenus à l'empire.* Ces sentiments généreux ne l'empêcherent pas de retrancher plusieurs pensions accordées sans raison sur le trésor : *Car*, dit-il, *c'est une chose indigne & cruelle, que la république soit rongée par ceux qui ne lui rendent aucun service.*

Antonin mourut universellement regretté, à l'âge de soixante-treize ans. Il avoit adopté, du vivant de son prédécesseur, Marc-Aurele & Vérus. Mais juste appréciateur du mérite, il avoit donné sa fille en mariage au premier, qui méritoit toute sa confiance ; & il avoit éloigné du gouvernement Vérus, qui ne respiroit que les plaisirs. C'étoit désigner son successeur. Il laissa le nom d'Antonin si respectable, que tous les empereurs, pendant près d'un siecle, se firent gloire de le porter, comme celui d'Auguste. Très-peu furent capables de le soutenir.

XIV.

MARC-AURELE.

MARC-AURELE fut proclamé par les sénateurs, ainsi que Vérus, son frere adoptif, qu'il eut la générosité de se donner pour collegue. Ainsi deux princes partagerent la puissance pour l'exercer en commun. Cet empereur justifia le mot de Platon : *Les peuples seront heureux, quand ils auront des philosophes pour rois, ou que leurs rois seront philosophes.* Il ne commandoit point au sénat ; il prenoit & suivoit ses conseils. Nul sénateur n'étoit plus exact que lui aux assemblées. Econome du bien public, il ne croyoit pas même pouvoir récompenser les soldats au préjudice du peuple. *An de J. C.* 161. Ses vertus.

Modele de toutes les vertus, zélé pour les mœurs, il n'outroit rien, parce qu'il connoissoit les foiblesses de la nature. *Ne pouvant faire les hommes tels qu'on souhaiteroit*, disoit-il sagement, *il faut les supporter tels qu'ils sont, & en tirer tout l'avantage possible.* Maxime excellente, qui doit faire sentir aux enthousiastes la vanité de leurs systêmes de perfection. C'est par ce principe que Marc-Aurele se prêta au goût ou plutôt à la manie des Romains pour les spectacles, même pour les pantomimes ; il en donna de magnifiques, il y assistoit, mais en s'occupant des affaires d'état.

Cependant plusieurs peuples de Germanie Ses guerres.

menaçoient les frontieres de l'empire. Marc-Aurele marcha contr'eux. Il reſta cinq ans en Pannonie, ſupportant des fatigues prodigieuſes. Dans cette expédition mourut Vérus, dont les vices l'inquiétoient. Il remporta ſur les barbares une victoire célebre, regardée généralement comme l'effet de la protection du ciel. Les Romains mouroient de ſoif. Tout-à-coup ſurvint un orage qui leur procura de la pluie, & qui accabla de grêle & de foudres les ennemis. Selon des auteurs eccléſiaſtiques, les prieres de la légion *fulminante*, qu'ils diſent toute compoſée de chrétiens, furent cauſe de ce prodige ; & Marc-Aurele le reconnut par une lettre que cite Tertullien. Mais comme la vérité du chriſtianiſme eſt indépendante de pareilles traditions, nous ne craindrons pas d'avouer avec d'excellens critiques, les Pagi, les Tillemont, &c., l'incertitude d'un fait dénué de preuves ſolides.

Ses défauts. Ce bon prince faiſoit quelquefois des fautes par ſa bonté trop molle & preſque lâche. Fauſtine, ſon épouſe, étoit une autre Meſſaline. Au lieu de la répudier ou de la réduire à la décence, il donna des dignités aux complices de ſes débauches. Il la décora d'un titre inconnu, & l'appella *mere des camps & des armées*. Il lui fit rendre, après ſa mort, les honneurs divins ; il éleva des monuments à ſa mémoire. Quoique ſon fils Commode fût un monſtre, il lui conféra la puiſſance tribunitienne, & le fit déclarer Auguſte ; exemple inoui juſqu'alors. Il chaſſa enſuite du palais les hommes ſans mœurs, dont le jeune prince

étoit assiégé ; mais il les rappella pour le guérir d'une maladie feinte ou réelle ; & Commode ne mit plus de frein à ses passions. L'empereur avoit un gendre capable de gouverner ; il pouvoit en faire son fils par l'adoption : la forme du gouvernement établi ne déterminoit point son successeur, & la tendresse paternelle devoit céder au bien de l'état. On ne peut gueres l'excuser, qu'en supposant que cette tendresse l'aveugloit.

Marc-Aurele mourut en Pannonie, où la guerre l'avoit rappellé. Son regne fut celui de la vraie philosophie, qui fait des sages & non des discoureurs. Il a laissé un recueil de ses maximes. On y voit un souverain philosophe, tout pénétré de ses devoirs, ne respirant que justice & humanité, comptant pour rien tout mérite de parade, auquel manque le fondement du vrai mérite, la vertu. Sous un tel prince, la philosophie morale ne pouvoit manquer d'être florissante. Mais plusieurs couvrirent leurs passions du manteau de philosophe, & furent hypocrites pour s'insinuer dans la confiance d'un sage. L'ingénieux Lucien tourna en ridicule les faux sages, ainsi que les faux dieux.

Sa mort.
Sa philosophie.

XV.

COMMODE.

COMMODE eut les mêmes goûts que Néron, & marcha sur ses traces, bien loin d'imiter son pere. Il finit la guerre de Ger-

An de J. C. 180.
Son regne.

manie, en achetant la paix des barbares. Gouverné par de vils flatteurs, livré aux débauches les plus monſtrueuſes, ſe faiſant un jeu de verſer le ſang, il devint en peu de temps ſi déteſtable, que ſa propre ſœur Lucile trama contre lui une conſpiration. Le jour qu'on devoit l'aſſaſſiner, Quintien, jeune ſénateur, qui vouloit porter le premier coup, tira ſon poignard, en criant : *Voilà ce que le ſénat t'envoie.* Le complot échoua ; Lucile fut miſe à mort avec pluſieurs hommes de marque. L'empereur, frappé du mot de Quintien, prit le ſénat en averſion ; & ce corps illuſtre, que les bons princes avoient tiré de l'eſclavage, fut opprimé plus que jamais.

Pérennis, préfet du prétoire, s'étoit emparé de la confiance de Commode à force de baſſeſſes ; il forma une autre conjuration, le complot fut révélé. On fournit des preuves contre le miniſtre ; il fut déclaré ennemi de la patrie, & livré aux ſoldats qui le maſſacrerent.

Ce monſtre, également mépriſé & déteſté, n'avoit pas même la précaution des autres tyrans, de gagner le peuple par des largeſſes ; il mettoit toute ſa politique à corrompre les ſoldats par une pernicieuſe licence. Il n'épargnoit du reſte perſonne, & ſe faiſoit de ſes propres domeſtiques autant d'ennemis. Il venoit d'écrire une longue liſte de gens de ſa maiſon, qu'il dévouoit à une mort prochaine. On la découvrit par haſard. Sa concubine Marcia, proſcrite avec les autres, ſe hâte de prévenir le moment fatal ; elle empoiſonne le

tyran, & le fait enſuite étrangler par un gladiateur. Le ſénat, le peuple ſignalerent leur haine contre ſa mémoire. A l'âge de trente-un ans il avoit, en quelque ſorte, épuiſé les horreurs de la ſcélérateſſe.

XVI.

PERTINAX. --- JULIUS-DIDIANUS.

PERTINAX étoit un vieillard de baſſe naiſſance, qui, ſous Marc-Aurele, s'étoit élevé par ſes ſervices militaires & par ſes vertus. Le ſénat & le peuple reconnurent avec tranſport un prince vraiment reſpectable. *An de J. C. 193.* Regne de Pertinax.

Bientôt on voit renaître le gouvernement des Antonins. En trois mois, les loix reprennent vigueur, les dettes ſont acquittées, les finances ſont rétablies. Pertinax trouve le moyen d'augmenter ſes revenus ſans mettre d'impôts : il donne les terres incultes à quiconque veut les cultiver ; il encourage les cultivateurs, par une exemption d'impôts pour dix ans. Il étoit perſuadé, avec raiſon, que l'agriculture eſt une mine inépuiſable, où la fortune des particuliers fait toujours celle de l'état.

Mais les prétoriens avoient trop goûté la licence, pour ſe ſoumettre patiemment à la diſcipline. Un prince réformateur leur paroiſſoit un tyran. Leur préfet Létus les excita contre lui à Révolution que produiſit la licence des troupes.

la révolte. Ils coururent au palais, ils assassinerent ce grand homme. L'empereur mourut sans se défendre, enveloppé de sa toge, & invoquant Jupiter vengeur. Son regne de trois mois méritoit l'immortalité.

On vit alors jusqu'où peuvent aller des soldats sans frein & sans honte. Ils avoient souvent donné l'empire pour de l'argent : ils le mettent à l'enchere. Deux acheteurs se présentent, Sulpicien, beau-pere de Pertinax, & Didius-Julianus, homme distingué par sa naissance. Le dernier l'emporte, & la crainte oblige le sénat de confirmer cet infame marché.

Regne de Didius. Au moment que Didius prenoit possession du trône avili, le peuple fit éclater son ressentiment. On invite Niger, gouverneur de Syrie, général de réputation, à venger & à gouverner l'état. Ses troupes le proclament empereur ; les provinces d'orient le reconnoissent. S'il avoit usé de diligence, tout lui assuroit un succès facile. Mais tandis qu'il s'amuse avec trop de sécurité, un dangereux compétiteur profite des conjonctures. Les légions d'Illyrie étoient sous les ordres de Septime-Sévere, qui joignoit à l'ambition beaucoup de génie, d'activité & d'adresse. En déplorant le meurtre de Pertinax, en affectant le désir de le venger, il se fait proclamer lui-même. Voilà trois empereurs à la fois, dont le titre émane des soldats.

Sévere marche vers Rome. Il ne trouve aucune résistance. Didius consterné, offre de partager le pouvoir suprême. Sévere ne vouloit point de partage. Les prétoriens, qu'il avoit gagnés, abandonnent Didius, & le sénat

le condamne : il eſt exécuté, en criant : *Quel crime ai-je commis ?* Cet imbécille vieillard, après avoir marchandé & acheté l'empire, ſe croyoit ſans reproche, parce qu'il n'avoit point commis de barbarie en ſoixante-ſix jours de regne.

XVII.

SEPTIME-SEVERE.

ON craignoit Sévere à Rome, & ce n'étoit pas ſans raiſon. Le ſénat lui envoya des députés. Il les reçut au milieu de ſes gardes; mais en les congédiant, il leur diſtribua des largeſſes. Il fit ſon entrée à la tête d'environ ſoixante mille hommes, ſe rendit au ſénat, expoſa les motifs de ſa conduite, jura de reſpecter la vie des ſénateurs. Il voulut que l'on décidât, par un décret, qu'il ne lui étoit pas permis d'en faire mourir aucun, ſans le conſentement du ſénat; & qu'en cas d'infraction de ce décret, il ſeroit déclaré ennemi public. Mais le pouvoir de l'épée rendoit aiſément le ſouverain maître des loix. Sévere ſe ſouilla, pendant ſon regne, du ſang d'une foule de ſénateurs. *An de J. C. 193.* Son regne.

Les affaires de Rome ainſi terminées promptement, il paſſa en Aſie, où Niger avoit un parti conſidérable. Trois batailles, gagnées par ſes généraux, lui aſſurerent la poſſeſſion de l'empire.

Caractere de Plautien.

Avec un génie peu différent de celui de Tibere, Sévere tomba aussi dans le piege de la flatterie : il avoit un autre Séjan. Plautien, né comme lui en Afrique, abusoit insolemment de son pouvoir. Plus maître de l'état que le prince, il commandoit les supplices, il s'enrichissoit par les rapines. Un officier de justice, à qui l'empereur ordonnoit de mettre une affaire sur le bureau, répondit : *Je ne le puis sans l'ordre de Plautien.*

Ce ministre avoit fait épouser sa fille à Caracalla, fils aîné de l'empereur, & il fut assassiné par son propre gendre.

Caracalla étoit un monstre. Sévere l'ayant conduit dans la Grande-Bretagne pour une expédition, il y poussa la fureur jusqu'à tenter publiquement un parricide. On l'arrêta par de grands cris. Sévere fait venir dans sa tente le prince dénaturé ; & lui présentant une épée devant Papinien, préfet du prétoire : « Si vous » êtes résolu, lui dit-il, d'être le meurtrier » de votre pere, exécutez ici votre dessein ; » ou si vous n'osez répandre vous-même mon » sang, ordonnez à Papinien de le faire. Vous » êtes son empereur ; il obéira. » Cette leçon touchante eut peu d'effet. Le monstre forma une conspiration l'année suivante pour détrôner l'empereur, qui punit les séditieux, & épargna encore son fils.

Mort de Sévere.

Sévere, déjà malade, ne put résister à tant de chagrins. Sentant approcher la mort, il s'écria : *J'ai été tout, & tout est bien peu de chose.* Il se fit apporter l'urne où l'on devoit mettre ses cendres, & dit à cette vue : *Tu renfermeras*

celui que l'univers n'a pu contenir. On ajoute qu'ayant fait lire à ses enfants, dans Salluste, le discours de Micipsa mourant à ses fils & à Jugurtha, il s'en appliqua ces paroles: *Je laisse à mes fils un empire puissant, s'ils ont de la vertu, foible, s'ils sont méchants.* Il mourut à Yorck, dans la soixante-sixieme année de son âge. Ses vices étoient mêlés de vertus & de grands talents; caractere équivoque, où le bien & le mal forment un contraste singulier. Il aimoit les lettres, & avoit écrit en latin les mémoires de sa vie.

Tertullien écrivit sous ce regne sa fameuse apologie des chrétiens, alors persécutés en vertu des anciennes loix. « Nous remplissons, » dit-il, vos villes, vos bourgades, votre » sénat, vos armées; nous ne vous laissons » que vos temples & vos théâtres. » Ce mot ne laisse aucun doute sur les progrès du christianisme.

XVIII.

CARACALLA & GETA. --- MACRIN.

LORSQUE Sévere voulut s'associer son fils aîné, alors connu sous le nom de Bassien, ce nom fut changé en celui de Marc-Aurele-Antonin, nom trop respectable pour s'allier avec l'idée d'un tyran. Aussi le sobriquet de *Caracalla* s'est-il perpétué dans l'histoire. Géta régna d'abord conjointement avec son frere.

An de J. C. 211.

Crimes de Caracalla.

Leur haine mutuelle s'enflammant de jour en jour, ils formerent un projet de partage, tel qu'on le vit s'exécuter dans la ſuite. L'aîné devoit avoir l'occident, & le cadet l'orient. Leur mere Julie les détourna d'une nouveauté qui révoltoit les eſprits ; c'étoit pourtant l'unique moyen de prévenir un fratricide.

Caracalla fait aſſaſſiner ſon frere entre les bras même de Julie. Il vole au camp des prétoriens ; il leur déguiſe ſon crime ; il leur accorde d'immenſes largeſſes : il eſt reconnu ſeul empereur. Environné de ſes gardes, il paſſe au ſénat, ſe juſtifie comme il peut, & conſent à l'apothéoſe de ſon frere. Il rappelle tous les exilés, criminels ou non, afin de ſe donner un air de clémence : comme s'il étoit poſſible de paroître bon, avec les plus grandes preuves de méchanceté.

On ne tarda guere à juger par les faits, de cette clémence. Tous les amis de Géta furent maſſacrés. Vingt mille perſonnes furent enveloppées dans le carnage. Les plus illuſtres ſénateurs tomberent ſous la hache du bourreau ; entr'autres Papinien, célebre juriſconſulte, que Sévere avoit fait préfet du prétoire. L'empereur lui avoit demandé une apologie pour le meurtre de Géta. Voici la réponſe de Papinien, dictée par la vertu la plus courageuſe : *On ne juſtifie pas un parricide auſſi aiſément qu'on le commet : & c'eſt un ſecond parricide, que de diffamer un innocent, après lui avoir ôté la vie.*

Nul excès ne doit plus étonner dans Caracalla. La ſubſtance des peuples étoit deſtinée aux ſoldats ; car le tyran n'avoit qu'eux pour

le soutenir. Sa mere lui représentant un jour qu'il ne lui restoit plus aucun moyen de faire de l'argent : *Tant que j'aurai cela*, répondit-il en portant la main à son épée, *l'argent ne me manquera point.*

Ses expéditions ridicules.

Les expéditions militaires de l'empereur ne furent que des preuves de folie. Il adoroit Alexandre au point qu'il vouloit avoir une phalange macédonienne. S'imaginant marcher sur ses traces, il parcourut une grande partie des provinces. Il acheta la paix avec les Germains ; il prit des Gaulois un habillement nommé *Caracalle*, d'où lui est venu son nom ; il se décora du titre de Parthique, sans avoir vaincu, ni même vu les Parthes ; il extermina par trahison les Alexandrins, pour se venger d'une raillerie.

Il vouloit se défaire de Macrin, préfet du prétoire, né en Mauritanie, qui, à force d'étude & de travail, s'étoit retiré de l'état obscur où sa naissance l'avoit réduit. Macrin connut le danger, & le prévint. Il fit assassiner l'empereur. Il se fit proclamer par les troupes, & bientôt reconnoître par le sénat. Cet usurpateur ne jouit pas long-temps de sa fortune. Une femme ambitieuse, Mæsa, sœur de l'épouse de Sévere, fut cause de la révolution. Elle produisit le jeune Héliogabale, son petit-fils, prêtre du soleil, parent de Caracalla. Elle corrompit par ses libéralités une légion campée près d'Emese en Syrie, lieu de sa naissance. Cette légion reçoit Héliogabale & le proclame. Des troupes envoyées par Macrin contre les rebelles, se joignent à eux. Il est

Sa fin.

Fin de Macrin.

lui-même vaincu ; il se sauve d'Antioche, traverse en fuyant l'Asie mineure ; on le prend & on le tue. Un projet de réforme militaire lui avoit attiré la haine des troupes.

XIX.

HELIOGABALE.

An de J. C. 218. Ses cruautés.

LES Caligula, les Néron, les Domitien, semblent revivre dans un jeune homme de quatorze ans ; ou plutôt Héliogabale semble ne monter sur le trône que pour les surpasser tous. En écrivant au sénat, il prend tous les titres de la puissance souveraine, que personne jusqu'alors, pas même les tyrans, n'avoit pris que par un décret du sénat. Il s'annonce comme l'imitateur d'Auguste & de Marc-Aurele, tandis qu'il n'a dans le cœur que de la bassesse & des vices infames.

Avant son départ d'Asie, il tue de sa propre main Gannys, son gouverneur, à qui il étoit sur-tout redevable de sa fortune. Il donne toute sa confiance à Eutychien, vil bouffon, & il accumule sur sa tête les premieres dignités. Arrivé à Rome, il fait entrer au sénat Mæsa, son aïeule, exemple unique dans cette histoire. Il établit un sénat de femmes pour prononcer sur les modes, les voitures, & sur d'autres bagatelles semblables. Il change d'épouse chaque année : il se marie comme femme à un esclave, auquel il donne tout pouvoir, & se plonge publiquement dans de si horribles dé-

bauches, qu'on ne peut même en ſupporter le récit.

Comme on prévoyoit qu'il ne régneroit pas long-temps, on lui avoit fait adopter ſon couſin Alexien, connu ſous le nom d'Alexandre Sévere. Le nouveau Céſar fut bientôt l'objet de ſa fureur : il tenta pluſieurs fois de l'aſſaſſiner. Les prétoriens ſe révolterent pour Alexandre, & tuerent Héliogabale, avec ſa mere Soémis. Il n'avoit que dix-huit ans. C'eſt le treizieme empereur qui meurt de mort violente. La plupart de ſes ſucceſſeurs finiront de même.

XX.

ALEXANDRE SEVERE.

ALEXANDRE, âgé ſeulement de ſeize ans, étoit expoſé à la ſéduction, & par ſa jeuneſſe, & par la puiſſance impériale; mais un bon naturel, cultivé avec ſoin, profite des exemples même du vice, pour s'attacher à la vertu. Mæſa, ſon aïeule, & Mamée, ſa mere, le garantirent des pieges de l'adulation, en éloignant les corrupteurs. Elles lui formerent un conſeil de ſeize ſénateurs reſpectables; les célebres Juriſconſultes Ulpien et Paulus furent du nombre. Les loix devoient donc enfin reprendre leur autorité. Toutes les vertus des bons princes ſe trouvent dans le gouvernement d'Alexandre. Il ſuffit de dire qu'il avoit ſans ceſſe devant les yeux cette maxime, conſacrée

An de J. C. 222.

Ses vertus.

par la religion chrétienne : *Faites aux autres ce que vous voulez qu'ils vous fassent.*

Une grande révolution changeoit la face de l'orient, & intéressoit les Romains. L'empire des Parthes, établi par Arsace, l'an de Rome 502, s'étoit constamment soutenu, malgré les efforts de Rome. Les Parthes pouvoient se glorifier d'être invincibles. Tout-à-coup ils disparurent comme engloutis dans une autre domination. Artaxerxès, héros de Perse, se rendit maître de l'empire des Arsacides, qui subsistoit depuis quatre cents soixante-quinze ans, & qui comprenoit alors dix-huit royaumes ou grandes provinces.

Enflé de sa puissance & de ses succès, Artaxerxès entreprit de faire la guerre aux Romains. Alexandre marcha contre les Perses. Une légion s'étant mutinée, il eut le courage de faire un exemple en la cassant : *Bourgeois*, cria-t-il, *retirez-vous & quittez les armes.* Les mutins obéirent. Peu de temps après, il rétablit la légion. Attentif à maintenir la discipline, il y joignit toujours les sages tempéraments de la bonté & de la douceur.

Son expédition contre les Perses.

Selon Hérodien, & tous les auteurs orientaux, Alexandre fut entièrement vaincu par les Perses; au lieu que, selon Lampride, il remporta sur eux une victoire complette. Voilà un exemple insigne de l'incertitude où nous jettent souvent les historiens.

L'empereur revint à Rome, parce que les Germains ravageoient les Gaules. Il triompha des Perses; il prit aussi-tôt la route de Germanie.

Un des principaux officiers de l'armée étoit Maximin. Maximin, né en Thrace, goth d'origine, ſimple pâtre dans ſa jeuneſſe, devenu ſoldat ſous le regne de Sévere, élevé par Héliogabale au rang de tribun, chargé par Alexandre de former les nouvelles troupes qui venoient de la Pannonie. Sa taille giganteſque, ſa force prodigieuſe, ſon courage, ſa vigilance, ſon exactitude aux devoirs de la milice, avoient contribué à ſa fortune. Ce barbare oſa porter ſes vues juſques ſur le trône. Le vertueux Alexandre fut égorgé n'ayant que vingt-ſix ans. Fin d'Alexandre.

Sa vénération pour les grands hommes en tout genre, étoit ſi profonde, qu'il leur rendoit une eſpece de culte dans ſon palais. Il y honoroit Jéſus-Chriſt parmi les ſages; mais il lui aſſocioit Apollonius de Tyane. Un de ſes principaux ſoins fut toujours de ne confier les dignités qu'à ceux qu'il en jugeoit dignes. Les vendre lui paroiſſoit une choſe déteſtable. *Quiconque achete*, diſoit-il, *vend à ſon tour; & l'on ne peut punir quelqu'un pour avoir vendu, après qu'on lui a permis d'acheter.* Il n'épargna point, malgré ſa clémence, les voleurs publics, les concuſſionnaires, ni une eſpece de brigands de cour, qu'on appelloit *vendeurs de fumée*. Ces derniers trafiquoient de leur crédit, réel ou ſuppoſé, auprès du prince, & extorquoient de l'argent, tantôt par l'eſpérance des graces, tantôt par la crainte des mauvais offices.

XXI.

Successeurs d'Alexandre Sévere, jusqu'à Aurélien.

Successeurs d'Alexandre Sévere.

DEPUIS la mort d'Alexandre dans un espace de cinquante années, on compte plus de cinquante Césars, qui, avec ce titre, ou légitime, ou usurpé, paroissent sur la scene pour se disputer l'empire. Proclamés, massacrés par les soldats, ils sont le jouet de la cruauté & de la fortune. Le gouvernement établi par Auguste n'étant fondé que sur le pouvoir de l'épée, devoit dégénérer ainsi, lorsque les soldats corrompus auroient appris qu'ils étoient les maîtres.

An de J. C. 235.

MAXIMIN, proclamé par les troupes, reconnu par le sénat qui ne pouvoit rien, porta sur le trône sa férocité naturelle, irritée encore par le chagrin de voir qu'on se souvenoit de sa naissance. Ses cruautés furent aussi-tôt suivies de conspirations. Quelques troupes nommerent un autre empereur, qu'un traître assassina au bout de six jours. Enfin l'Afrique se souleve. GORDIEN, proconsul de cette province, homme illustre, riche, généralement aimé, y est déclaré empereur avec son fils. Rome confirme son élection; le sénat déclare Maximin ennemi de la patrie; mais le gouverneur de Numidie, ennemi des Gordiens, les attaque & les fait périr.

Le

Le ſénat leur nomme deux ſucceſſeurs, MAXIME & BALBIN, auxquels le peuple fait joindre GORDIEN III (*) en qualité de Céſar. Maximin, reſpirant la vengeance, approchoit de l'Italie. Tandis qu'il aſſiege Aquilée, les prétoriens le tuent, lui & ſon fils. On l'appelloit communément un Buſiris, un Cyclope; & ces noms odieux n'exprimoient pas toute la haine qu'inſpiroit ſa tyrannie.

Un gouvernement équitable commençoit à diſſiper les maux publics. Les prétoriens firent bientôt évanouir ces eſpérances. Indignés de voir des empereurs qui n'étoient pas leurs créatures, craignant de leur part le traitement qu'ils méritoient, ils ſe jetterent dans le palais, lorſque le peuple étoit aſſemblé à des jeux; ils ſaiſirent Maxime & Balbin, les traînerent par les rues, en les accablant de coups & d'outrages, les maſſacrerent enfin avec la derniere fureur. On ne connoiſſoit plus qu'à de tels exploits les gardes des empereurs, ou plutôt les maîtres de l'empire.

(*) Les regnes de GORDIEN III, de PHILIPPE, de DECE, de GALLUS, d'ÆMILIEN, de VALÉRIEN, de GALLIEN, de CLAUDE, ne doivent point nous arrêter. On y trouve une confuſion de faits, qui ne ſert qu'à fatiguer la mémoire. Remarquons ſeulement que VALÉRIEN tomba entre les mains de Sapor, roi de Perſe, & qu'il mourut ſon priſonnier, traité comme un vil eſclave.

XXII.

AURELIEN.

An de J. C. 270.

APRÈS Claude, prince très-eſtimable, dont le regne fut trop court, régna AURELIEN, capable de le remplacer, du moins par les talents militaires. Les barbares, qui attaquoient l'empire, inonderent l'Italie, & le battirent près de Plaiſance. Mais il ſe vengea promptement par trois victoires, ſuivies de la paix. Rome avoit tremblé : il entreprit de relever ſes murailles & de la fortifier. La guerre contre Zénobie l'appella en Orient.

Sa conduite à l'égard de Zénobie.

Cette héroïne ambitieuſe, politique, ſavante, veuve d'Odenat, prince de Palmyre, avoit envahi l'Egypte, & ſoumis à ſa domination la Cappadoce & même la Bithynie, d'où le paſſage en Europe étoit facile. Ses vues embraſſoient l'empire romain ; ſon courage égaloit ſon ambition. Mais la ſupériorité des Européens ſur les Aſiatiques dans la guerre, devoit un jour lui être fatale. Aurélien la chaſſe d'Antioche, défait ſon armée, la pourſuit & l'aſſiege dans Palmyre, ville également forte & magnifique, fournie d'abondantes proviſions. Il écrit à Zénobie une lettre impérieuſe, & reçoit une réponſe pleine de fierté. Après un long ſiege, la diſette devenant extrême, Zénobie s'enfuit pour aller demander du ſecours aux Perſes. On l'arrête

au bord de l'Euphrate. On l'amene à Aurélien. Il lui reproche en colere son audace à insulter les empereurs romains : *Je vous reconnois pour empereur*, répond-elle, *vous qui savez vaincre ; Gallien & ses semblables ne m'ont point paru dignes de ce nom.*

Le vainqueur lui accorda la vie; mais il fit mourir Longin, comme l'auteur de la lettre qu'elle lui avoit adressée. C'est une tache pour sa gloire, que d'avoir répandu le sang d'un homme de lettres, encore admiré de nos jours dans son traité *du sublime.* Mort de Longin.

Tétricus, usurpateur, régnoit dans la Gaule, mais au milieu de séditions continuelles, qui le faisoient soupirer pour l'état de particulier. Il se jetta dans les bras d'Aurélien, & se mit en son pouvoir dès le commencement d'une bataille donnée à Châlons-sur-Marne. Zénobie & Tétricus ornerent le triomphe de l'empereur. L'un & l'autre furent traités ensuite avec bonté. Zénobie vécut en dame romaine; Tétricus eut un commandement en Italie. *Il est plus beau*, lui dit Aurélien, *de gouverner un canton de l'Italie, que de régner au-delà des Alpes.* Les choses ont bien changé, & l'opinion aussi.

Naturellement très-sévere, il s'appliqua cependant à gagner le peuple par des largesses. Au lieu des distributions ordinaires de bled, il en fit de pains & de vêtements; il y auroit ajouté du vin, si quelqu'un ne lui eût représenté avec esprit, qu'il ne resteroit plus qu'à fournir au peuple de la volaille. Ces dangereuses largesses rendoient le peuple avide, paresseux & insolent. Un bon gouvernement Son gouvernement.

fournira du travail aux pauvres, & non des moyens de croupir dans la fainéantiſe. Aurélien diſoit : *Rien n'eſt plus gai que le peuple quand il a bien mangé.* Mais ce même peuple entroit en fureur, quand on ne contentoit pas ſes caprices.

En careſſant ainſi la multitude, Aurélien ne négligeoit pas les affaires du gouvernement. Il maintenoit l'ordre & la juſtice; il ſéviſſoit contre le crime; il n'épargnoit point ces hommes durs qui vexent les citoyens, ſous prétexte de zele pour les droits du fiſc; il vouloit que ſes propres eſclaves fuſſent jugés par les tribunaux ordinaires; il faiſoit de ſages réglements contre les abus.

Après un ſecond voyage dans la Gaule, où il rebâtit l'ancienne ville de Génabum, qu'il appella de ſon nom *Aurelianum* (Orléans), & où il fonda Dijon; la prudence lui fit abandonner la Dace, conquête de Trajan, ſituée au-delà du Danube. Il en tranſporta les habitants dans la Méſie, & le Danube devint la barriere de l'empire. Il ſe diſpoſoit à venger ſur les Perſes les injures qu'on avoit reçues de Sapor. Déjà il étoit arrivé en Thrace, prêt à paſſer le Boſphore. Mneſthé, l'un de ſes ſecrétaires, lui étant devenu ſuſpect, & craignant
Sa fin. d'être puni, forma une conſpiration. L'empereur fut aſſaſſiné. Sa mort excita la colere des ſoldats contre les meurtriers: on lui érigea un temple ſur le lieu même.

XXIII.

TACITE. — PROBUS, &c., jusqu'à DIOCLETIEN.

SOIT que la fermeté & les victoires d'Aurélien eussent inspiré la terreur aux ambitieux, soit que l'armée eût appris sous son regne à se tenir dans les bornes du devoir, les soldats renvoyerent au sénat l'élection de l'empereur. Le sénat, par timidité sans doute, renvoya le choix à l'armée. Trois messages pareils emporterent plus de six mois, & personne n'usurpa le pouvoir suprême. Enfin le sénat élut TACITE, un de ses membres, vieillard plein de vertus, qui n'accepta que malgré lui une place si dangereuse. *An de J. C.* 275. Tacite.

Le premier soin de ce prince fut de rétablir le sénat dans son ancien lustre. Il lui laissa le droit de recevoir les ambassadeurs, de faire des loix, de nommer les proconsuls, de juger en dernier ressort; il le regardoit comme l'arbitre de la paix & de la guerre. Tacite, ayant demandé le consulat pour son frere, essuya un refus des sénateurs. Loin de s'en plaindre, il dit d'un air de satisfaction: *Ils connoissent le prince qu'ils ont choisi.*

Il ordonna que toutes les bibliotheques fussent fournies des ouvrages du grand historien dont il portoit le nom, & dont il se glorifioit d'être parent. Ce n'étoit point vanité, mais zele de bon prince; puisque rien n'est plus

propre que ces ouvrages à inſpirer l'horreur du vice & de la tyrannie. Il éleva un temple aux *empereurs diviniſés*, où devoit être honorée la mémoire des princes vraiment reſpectables.

Pendant l'interregne, les Goths avoient inondé l'Aſie. L'empereur alla en perſonne les attaquer, & les diſſipa. Malheureuſement il avoit mis en place un de ſes parents, qui ne le méritoit point, & qui fut aſſaſſiné pour ſes violences. Les aſſaſſins ne crurent pouvoir ſe dérober au ſupplice, qu'en commettant un crime plus noir. Ils tuerent Tacite lui-même, malgré ſes vertus.

An de J. C. 276.

On éprouva bientôt que la déférence des troupes envers le ſénat, après la mort d'Aurélien, étoit le fruit des circonſtances, & non d'une modération réelle. Deux armées firent deux empereurs; FLORIEN, frere du dernier, & PROBUS, homme d'un mérite rare, né en Pannonie dans l'obſcurité. *Penſez-y bien*, dit-il aux ſoldats; *vous ſerez mécontents de votre choix; je ne fais pas vous flatter.* Les ſoldats n'eurent point d'égard à ſes remontrances. Peu de temps après, ceux de Florien ſe repentant de l'avoir préféré à ce grand homme, le tuerent & ſe ſoumirent avec ardeur. Alors Probus écrit en termes reſpectueux au ſénat: « C'eſt à vous » de juger ſi je ſuis digne de l'empire; je vous » prie d'en ordonner tout ce que vous jugerez » convenable. » Reconnu ſans peine par le ſénat, il le traite comme avoit fait l'empereur Tacite.

Florien. Probus.

Depuis la mort d'Aurélien, un déluge de barbares, ſortis de la Germanie, Francs, Bour-

guignons, Vandales, rempliſſoit la Gaule de ſang & de ravages. L'empereur les en chaſſa.

Tantôt en Europe, tantôt en Aſie, Probus travailla ſans ceſſe à réprimer les barbares, ou à étouffer des révoltes. Trois ou quatre uſurpateurs ſuccomberent dans leurs entrepriſes. Le calme fut rétabli par-tout. Les ſoldats furent employés en temps de paix à des ouvrages utiles; mais leur eſprit ſéditieux ne fut pas dompté. Le prince leur faiſant creuſer un canal, & deſſécher des marais, près de Sirmium, ſa patrie, ils le tuerent dans une ſédition. C'eſt à lui que la France, l'Eſpagne & la Hongrie ſont redevables de leurs vignes. Domitien avoit défendu d'en planter: Probus le permit à ces trois peuples.

L'armée donna l'empire à CARUS, né à Narbonne, préfet du prétoire. Il écrivit au ſénat: « Vous devez vous réjouir de ce qu'on » a fait empereur un membre de votre ordre » & un citoyen de votre ville: nous tâcherons » de paroître plus dignes de votre eſtime que » des étrangers. » En effet, Claude, Aurélien & Probus, ſortis de l'Illyrie, n'étoient pas regardés comme Romains. Leur mérite ne devoit en paroître que plus grand; & c'eût été beaucoup pour Carus de l'égaler. Le temps lui manqua. Après avoir défait les Sarmates, & pouſſé vivement les Perſes, il mourut dans ſa tente, aſſaſſiné par Aper, préfet des gardes, comme on le conjecture avec vraiſemblance. *An de J. C. 280.*

Ses deux fils, CARIN & NUMERIEN, qu'il avoit créés auguſtes, lui ſuccéderent ſans élection. Le ſecond périt d'abord, & Aper fut Carin & Numérien.

Dioclétien. soupçonné d'un nouveau meurtre. DIOCLETIEN, élu empereur, le tua de sa propre main en présence de l'armée. Une druidesse avoit, dit-on, prophétisé que Dioclétien parviendroit à l'empire, quand il auroit tué un sanglier: il crut vérifier l'oracle, à cause de la signification du mot latin *aper*. Les vices énormes de Carin avoient certainement mieux servi Dioclétien, que cette ridicule prophétie. Carin lui livra bataille dans la Mésie supérieure, & auroit été pleinement victorieux, si les officiers, dont il avoit déshonoré les femmes, n'avoient saisi l'occasion de se venger. Ils l'assassinerent.

XXIV.

DIOCLETIEN & MAXIMIEN. CONSTANCE-CHLORE & GALERIUS.

An de J. C. 284. DIOCLETIEN, Dalmate par sa naissance, avoit été, selon quelques historiens, esclave & affranchi d'un sénateur. Son mérite fit sa fortune. Aux talens militaires il joignoit le génie, la politique & des vertus. Dès le commencement de son regne, il donna la plus grande preuve de modération, puisqu'après une guerre civile, victorieux & tout puissant, il n'ôta, ni la vie, ni les biens, ni les dignités à aucun partisan de son rival.

Caractere de Dioclétien.

Pourquoi deux empe- Comme l'empire étoit attaqué & pressé de toutes parts, en orient & en occident, Dio-

clétien crut avoir beſoin d'un appui pour le reurs & deux
défendre. Il s'aſſocia Maximien, né de parents céſars.
obſcurs dans la Pannonie, mais grand capitaine, malgré ſon caractere féroce. Maximien chaſſa de la Gaule les Germains, dont les incurſions ſe renouvelloient ſans ceſſe. Dioclétien n'eut pas moins de ſuccès contre les Perſes & les barbares. Cependant, les périls renaiſſant toujours après les victoires, il penſa que deux céſars, qui commanderoient chacun une armée, avec le droit de ſucceſſion à l'empire, ſerviroient à repouſſer les ennemis & à réprimer les ſéditieux. Conſtance-Chlore & Galérius furent décorés de ce titre; le premier eut pour département la Gaule, l'Eſpagne & la Grande-Bretagne; le ſecond l'Illyrie, la Thrace, la Macédoine & la Grece. Les empereurs, ſans partager l'empire, avoient partagé entr'eux l'inſpection des provinces: Maximien gouvernoit l'occident, & Dioclétien l'orient.

Conſtance-Chlore ſoumit la Grande-Bretagne, où deux rebelles avoient uſurpé le titre d'Auguſte. Il reprit le pays des Bataves, dont les Francs s'étoient emparés. D'un autre côté, Narſès, roi des Perſes, petit-fils de Sapor, fut entiérement défait par Galérien, après avoir remporté ſur lui quelques victoires. Il demanda la paix en ſuppliant; il ſe ſoumit aux conditions qu'on lui impoſa. La Méſopotamie reſta aux Romains, & le Tigre leur ſervit de frontiere. Cette paix dura quarante ans.

Dioclétien régnoit depuis dix-huit ans, toujours heureux dans ſes entrepriſes, reſpecté de ſon collegue & des deux céſars; obéi par-

tout, & tempérant par la douceur & la fermeté du gouvernement. Loin de persécuter les chrétiens, il les protégeoit. Une longue tranquillité avoit refroidi leur ancienne ferveur, à mesure que leur sainte religion trouvoit moins d'obstacles pour s'étendre. Ils bâtissoient de vastes églises; ils y adoroient publiquement le vrai Dieu. « Mais, dit Eusebe, l'envie, l'ambition, l'hypocrisie se glissèrent parmi nous; » les pasteurs eux-mêmes se livroient à des » querelles, à des haines les uns contre les » autres, & se disputoient les premieres places » de l'église, comme des principautés séculieres. »

Etat des chrétiens au commencement de son regne.

An de J. C. 303.

Leur persécution.

Galérius haïssoit tous les chrétiens, autant par superstition que par cruauté. Il les noircit aux yeux de l'empereur, sans obtenir d'abord ce qu'il souhaitoit. On assembla un grand conseil, où, malgré l'unanimité des voix, Dioclétien ne voulut point rendre d'édit sanguinaire. Il ordonna cependant que les églises fussent démolies, les livres saints brûlés; tout chrétien privé de ses charges, s'il tenoit un rang dans le monde, ou de sa liberté, s'il étoit homme du peuple; enfin, qu'ils n'eussent action dans les tribunaux contre personne. Un chrétien déchira publiquement cet édit; on le punit de mort. Par un second édit, les magistrats eurent ordre de mettre en prison les évêques & les prêtres, à qui l'on reprochoit d'animer le zele de la multitude. Il paroît que la persécution de Dioclétien doit moins s'attribuer à ce prince qu'au cruel Galérius, & qu'au fanatisme des magistrats ou des peuples.

Dioclétien étoit venu à Rome, où il n'avoit paru qu'une fois depuis le commencement de son regne, y triompha, avec son collegue, de tous les peuples vaincus. Les Romains attendoient des jeux magnifiques & une profusion immense, auxquels ils n'étoient que trop accoutumés. Son économie les trompa. *Des jeux où assiste le censeur*, disoit-il, *doivent être modestes.* Le peuple, incapable de goûter cette modestie, en fit l'objet de ses murmures & de ses sarcasmes.

Dioclétien quitte l'empire.

Ennuyé de la grandeur & des affaires, il se détermine, ainsi que Maximien, à une abdication. Les deux empereurs cedent le pouvoir suprême aux deux césars, devenus dès-lors augustes; & pour maintenir la même forme de gouvernement, ils nomment deux nouveaux césars, Maximin, neveu de Galérius, & Sévere; l'un & l'autre indignes de ce rang, soit par leur naissance, soit par leurs vices. Leur élévation fut l'ouvrage de Galérius.

An de J. C. 305.

C'est un spectacle bien intéressant que de voir Dioclétien, après un regne glorieux de vingt ans, retiré à Salone, sa patrie, cultivant son jardin, & se félicitant de son bonheur. Ses amis l'exhorterent de loin à remonter sur le trône. *O si vous voyiez*, leur répondit-il, *ces légumes que je cultive de mes mains! vous ne me parleriez jamais de l'empire.*

Gouvernement de Constance-Chlore.

Constance-Chlore étant aussi juste, aussi affable & bienfaisant, que Galérius étoit ambitieux & cruel, l'union entre les deux augustes devenoit par-là impossible. Ils partagerent le domaine de l'empire pour gouverner séparé-

ment leurs états. Il n'y eut aucune égalité dans le partage. Galérius, maître de l'Asie, de l'Illyrie & de la Thrace, le fut aussi de l'Italie & de l'Afrique, département de Sévere qui lui étoit entiérement dévoué.

Tandis qu'il exerçoit sa tyrannie sur ces vastes régions, l'Espagne, les Gaules, la Grande-Bretagne, goûtoient les douceurs d'un gouvernement équitable. Constance n'y régnoit que pour faire des heureux. Loin de s'enrichir par des vexations, ou d'appauvrir ses sujets par son luxe, il empruntoit la vaisselle de ses amis, quand il donnoit de grands repas; il n'employoit l'argent qu'au bien public; il n'avoit de trésors que dans le cœur des citoyens. Aussi n'avoit-il besoin que d'un signe, pour qu'on s'empressât de lui offrir tout ce que l'on pouvoit donner. Ce prince mourut à Yorck, au retour d'une expédition glorieuse contre les Pictes. Son fils Constantin s'étoit échappé de Nicomédie, où Dioclétien l'avoit tenu comme ôtage, & où Galérius avoit dessein de le garder comme captif. Le pere, en mourant, le déclara son unique successeur; l'armée le proclama sans délai. Nous allons le voir briller sur le trône.

CONSTANTIN.

An de J. C. 306. **Commencement de son regne.**

CONSTANTIN, à la mort de son pere, avoit environ trente deux ans. Sa figure majestueuse donnoit du relief aux qualités de son ame & de son génie. L'ambition excitoit en

lui le courage ; la prudence, jointe au courage, conduisoit les entreprises de l'ambition. Il ne négligea rien pour assurer le succès de ses entreprises contre Maxence.

Il mit les Gaules à couvert des invasions ; il s'attacha les cœurs par de nouvelles marques de bonté ; il proposa ensuite une entrevue à Maxence, qui, pour toute réponse, fit traîner dans la boue les statues de Constantin. C'étoit le signal d'une guerre furieuse. La nécessité de laisser beaucoup de troupes sur le Rhin, enlevoit à Constantin la plus grande partie de ses forces. Son entreprise paroissoit téméraire aux officiers ; l'armée murmuroit ; il avoit besoin de quelques ressources extraordinaires.

Alors, soit qu'une lumiere surnaturelle lui dessillât tout-à-coup les yeux, soit que les chrétiens lui parussent des instruments propres à ses desseins, il se déclara en faveur du christianisme. Il n'est pas étonnant que des idolâtres passionnés aient noirci un prince qui vouloit détruire l'idolâtrie. Mais comment pourroit-on méconnoître le bien qu'annonçoit un tel changement, les erreurs dont il devoit purger la terre, les vertus qu'il devoit y répandre ?

Bientôt Constantin passe les Alpes. Le lâche Maxence, qui s'étoit renfermé dans Rome, quoique beaucoup plus fort par le nombre, sort enfin après avoir dissipé ses craintes à force de superstition ; il livre bataille ; il est vaincu & tué. Rome délivrée d'un tyran, reçoit avec joie son libérateur ; le sénat consacre des temples sous son nom. Constantin joignit la fermeté & la douceur pour affermir sa puissance,

An de J. C. 312.

Sa conduite après avoir vaincu Maxence.

Les délateurs, *peſte exécrable*, comme il les appelle, furent condamnés à mort. Le ſénat fut rétabli dans ſes droits, le peuple ſoulagé par des bienfaits. Rome & pluſieurs villes réparées ou embellies. Les malheurs paſſés firent mieux ſentir le bonheur préſent.

Ses premiers édits en faveur du chriſtianiſme accorderent aux chrétiens l'exercice public de leur religion. La liberté de conſcience leur fut commune avec toutes les religions étrangeres. L'exemple ſeul du prince ne pouvoit manquer de faire d'illuſtres proſélytes. Les graces, les largeſſes, ſervirent d'ailleurs à ſon zele. Il honoroit les évêques, & les admettoit à ſa table. Il donna le palais de Latran, érigé en baſilique, à l'évêque de Rome & à ſes ſucceſſeurs. Il bâtit & dota pluſieurs égliſes.

D'excellentes loix civiles remédierent à pluſieurs déſordres. L'empereur déclara qu'il ne pouvoit y avoir de preſcription contre la liberté, & que ſoixante ans de ſervitude ne privoient pas un homme libre de ſes droits. Il établit en général, qu'*on doit avoir plus d'égard à l'équité naturelle, qu'au droit poſitif & rigoureux*; ſe réſervant néanmoins la déciſion des cas où l'on ne pourroit les concilier. On verra ſouvent ce prince légiſlateur ternir ſa gloire par des cruautés fort contraires à ſes maximes. Après une expédition contre les Francs, le plus vaillant des peuples de Germanie, qu'il repouſſa & pourſuivit au-delà du Rhin, il donna un ſpectacle à Treves, où les priſonniers furent expoſés aux bêtes féroces. Là, il entendit un panégyrique rempli d'idées toutes

païennes; car l'ancienne religion étoit encore dominante, & il falloit, pour l'extirper, beaucoup de temps, de modération & de sageſſe.

Maximin qui régnoit en Aſie, & qui avoit fait un partage avec le céſar Licinius, méditoit de dépouiller Licinius & Conſtantin. Il paſſa le Boſphore, & s'empara de Byzance. Licinius venoit d'épouſer à Milan la ſœur de Conſtantin, quand il apprit cette invaſion. Il marche contre ſon rival avec une armée fort inférieure, lui livre bataille, remporte la victoire. Maximin pourſuivi juſqu'à Tarſe, déſeſpérant d'échapper, prend du poiſon, & finit un regne qui avoit été une tyrannie perpétuelle, ſur-tout pour les chrétiens. Fin de Maximin.

L'union ſubſiſta peu entre les deux empereurs. Conſtantin gagna ſur ſon collegue deux batailles, qui furent ſuivies d'un traité de partage. Le vainqueur ſe fit céder la Grece, la Macédoine, la Pannonie & d'autres provinces. Pour fixer le trône dans ſa famille, Conſtantin nomma céſars, quelque temps après, ſes trois fils, Criſpus, Conſtantin & Conſtantius, quoique les deux cadets fuſſent encore des enfants.

A la faveur de pluſieurs années de paix, il publia encore des loix, & s'appliqua aux affaires du chriſtianiſme. Le ſupplice de la croix fut aboli; le repos du dimanche ordonné, excepté pour ce qui regarde l'agriculture. La loi Papia-Poppéa contre les célibataires fut abrogée, en conſervant néanmoins les anciens priviléges à ceux qui avoient des enfants.

D'un autre côté, Licinius perſécutoit les Brouilleries

de Conſtantin & de Licinius.

chrétiens, qu'il ſoupçonnoit de ſouhaiter pour maître Conſtantin. Celui-ci ne ſouhaitoit pas moins de tout réunir ſous ſon empire, & la jalouſie de ces deux princes préparoit des ſcenes ſanglantes. Conſtantin avoit deux cents galeres, plus de deux mille vaiſſeaux de charge, cent trente mille combattants. Avec des forces ſi redoutables, il court attaquer Licinius, dont les troupes aſiatiques étoient peu capables de lui réſiſter. L'ayant joint à Andrinople en Thrace, il donne pour mot à ſon armée, *Dieu ſauveur!* & précédé de l'étendard de la croix, il engage l'action, il remporte une grande victoire. Son fils Criſpus, preſque en même-temps, détruit à Gallipoli la flotte ennemie. Licinius s'étoit retiré à Chalcédoine. Conſtantin le pourſuivit. On fit un traité de paix. Mais l'empereur d'orient raſſemblant de nouvelles troupes, la guerre ſe ralluma bientôt. Licinius vaincu pour la ſeconde fois, réduit à dépoſer la pourpre, fut envoyé à Theſſalonique, avec aſſurance de la vie; il fut étranglé peu de temps après, peut-être pour quelque crime inconnu.

An de J. C. 323.

Ce qu'il fit en faveur du chriſtianiſme.

Maître de tout l'empire, Conſtantin modéra moins ſon zele pour le chriſtianiſme. Il défendit les ſacrifices aux idolâtres : il fit abattre ou fermer grand nombre de temples. Il ne laiſſa pas de publier un édit en orient, par lequel il déclaroit ne vouloir troubler la paix de perſonne. L'Egypte conſerva ſes dieux & ſon culte. Le paganiſme, ſous la protection du ſénat, ſe ſoutint à Rome & dans une grande partie de l'empire. C'étoit beaucoup

que la croix fût honorée à la cour, & que les adorateurs du vrai Dieu eussent la faveur du prince.

Le bien eût été plus solide, si la piété de l'empereur avoit eu plus de lumieres : il se livroit aux conseils d'hommes avides & trompeurs, qui abusoient de sa confiance pour arriver au but de leurs passions. Malgré son zele pour la religion chrétienne, les guerres théologiques s'allumerent par son imprudence, & firent de funestes ravages dans l'église.

Constantin ne se fut pas plutôt déclaré le protecteur de la foi, que ces disputes éclaterent avec violence. Il importoit extrêmement d'en prévenir les effets, par une conduite ferme & modérée. Constantin traita les querelles ecclésiastiques en affaires d'état : loin de les calmer, il les rendit plus ardentes & plus opiniâtres.

Disputes ecclésiastiques.

L'hérésie d'Arius, prêtre d'Alexandrie, qui nioit la divinité de Jésus-Christ, fut la principale source des malheurs. Un évêque courtisan persuada qu'il ne s'agissoit que d'une dispute de mots. Constantin écrivit en conséquence à l'évêque d'Alexandrie & à l'hérésiarque, pour les inviter à la paix & au silence. Sa lettre ne produisit rien. La querelle devenant plus vive, & Osius, évêque de Cordoue, l'ayant porté à une conduite plus ferme, il publia lui même une invective contre les ariens. Alors on ne garda plus de ménagement; les évêques & les peuples se diviserent avec scandale; les statues de l'empereur furent insultées par les sectaires. On l'exhor-

toit à la vengeance. *Moi*, dit-il en portant la main à ſon viſage, *je ne me ſens point bleſſé.* Cette modération eſt digne d'une grande ame.

An de J. C. 325. Enfin il aſſemble le concile général de Nicée en Bithynie. Les évêques y ſont appellés de toutes les parties de l'empire. On leur fournit tout pour le voyage. Au nombre de trois cents dix-huit, parmi leſquels on compte dix-ſept ariens, ils décident en préſence de l'empereur la *conſubſtantialité* du fils de Dieu avec ſon pere. Les écrits d'Arius furent condamnés. Conſtantin défendit d'en conſerver des copies, ſous peine de mort, & il exila ſeulement l'auteur. L'héréſie ſe roidit contre le jugement de l'égliſe; Conſtantin lui-même contribua, par de nouvelles fautes, aux progrès qui la rendirent ſi funeſte.

Cruautés de Conſtantin. Ce prince, après une longue abſence, étant allé à Rome, y fit deux actes de barbarie dont la noirceur eſt ineffaçable. Criſpus, ſon fils aîné, fut accuſé par Fauſta, ſeconde femme de Conſtantin, de lui avoir fait une déclaration d'amour. Sans examen, il ordonna la mort de ſon fils. L'indignation publique ſe manifeſta. L'impératrice fut à ſon tour accuſée d'un commerce infame. Il la fit mourir de même ſur la ſimple accuſation. Pluſieurs hommes diſtingués périrent ſans raiſon connue. Le jeune Licinius, âgé de douze ans, ſe trouva du nombre des victimes. Tant de cruautés donnerent lieu à un placard, affiché aux portes du palais, où l'on déſignoit le prince comme un émule de Néron. Rome retentiſſoit contre lui de malédictions & d'injures; la populace

osa l'insulter; enfin, il s'éloigna pour jamais de cette ville, qui haïssoit également sa religion & sa personne.

Résolu de fonder une nouvelle capitale, il jetta d'abord les yeux sur l'ancienne Troye, dont le nom étoit si cher aux Romains; mais il préféra Byzance, admirablement située sur le Bosphore de Thrace. Il en augmenta beaucoup l'enceinte, y éleva de superbes édifices, en fit une seconde Rome, lui donna le nom de Constantinople, & lui sacrifia les intérêts de l'empire. Pour y attirer une foule d'habitants, il enleve à tous les propriétaires de fonds en Asie, le droit naturel d'en disposer, même par testament, à moins qu'ils n'aient une maison dans cette ville. Il prodigue toutes sortes de privileges à ceux qui s'y établissent. La flotte d'Alexandrie, qui nourrissoit Rome, dont les campagnes n'étoient plus que des jardins, est destinée à nourrir Constantinople. On distribua au peuple quatre-vingt mille mesures de bled par jour. Bientôt les flottes d'Asie, jointes à celles d'Egypte, ne purent y suffire. Constantinople.

Avec deux capitales, il devoit y avoir deux empires. Celui d'orient embrassa tous les pays depuis le Danube jusqu'aux extrémités de l'Egypte, & depuis le golfe adriatique jusqu'aux frontieres de la Perse. L'empereur crut devoir, à l'exemple de Dioclétien, subdiviser ces deux vastes corps. Il créa quatre préfets du prétoire, qui eurent chacun leurs districts, encore divisés en provinces, qu'on appella *dioceses*. Chaque diocese eut son gouverneur particulier, dépendant du préfet. Des *Ducs* & des *Comtes* Nouveau gouvernement formé par Constantin.

furent dispersés sur les frontieres pour les défendre. On leur donna, ainsi qu'à leurs troupes, les terres limitrophes des barbares, qu'ils pouvoient transmettre à leurs héritiers, pourvu que ceux-ci portassent les armes. Ces terres se nommoient des *bénéfices*. Quant aux préfets du prétoire, leur charge devint purement civile. Constantin mit à leur place deux maîtres de la milice : & pour affoiblir davantage une dignité, si redoutable autrefois, il établit des patrices, qui eurent un rang supérieur aux préfets, mais sans fonctions.

Nous pouvons mettre parmi les abus ces titres de vanité qu'on multiplia à l'infini, *noble*, *nobilissime*, *illustre*, *clarissime*, *perfectissime*, & la *sublimité*, l'*excellence*, la *magnificence*, la *grandeur*, l'*éminence*, la *révérence*, &c. Toutes les idées se porterent à un frivole cérémonial : les mots prirent la place des choses ; le mérite disparut, quand on fut ébloui des titres. Ce que les Scipion, les Jules-César, auroient trouvé ridicule, fixa les désirs & l'attention des principaux citoyens. Constantin donnoit l'exemple du faste ; il portoit toujours le diadême ; son habit étoit resplendissant de perles ; la pompe de sa cour & de ses fêtes respiroit les mœurs asiatiques.

Fin de son regne.

Tout le reste de son regne offre plus de sujets de blâme que de louanges. Il remporte une grande victoire sur les Goths ; mais il en éleve plusieurs aux dignités, & ouvre, en quelque sorte, l'empire à ces barbares. Il reçoit les ambassadeurs de Sapor II, roi de Perse, dont il n'ignoroit pas les préparatifs de guerre ; mais

il se contente de lui écrire en faveur de la religion chrétienne que ce prince persécutoit, & il lui envoye du fer pour forger des armes. Il demande des prieres aux évêques & au fameux saint Antoine; mais il fait mourir le philosophe Sopater, dont le crime étoit d'avoir voulu réformer les mœurs de la cour. Les courtisans accuserent de magie ce philosophe pour se défaire de lui.

Enfin, après tant de coups d'autorité contre l'arianisme, il se livre à un prêtre arien, il rappelle de l'exil Arius & ses fauteurs, il admet leurs fausses professions de foi, il les protege ouvertement. Il veut obliger saint Athanase, évêque d'Alexandrie, de recevoir l'héréfiarque. Fatigué de ses refus, il prête l'oreille aux calomnies, & exile cet inflexible défenseur du concile de Nicée, que deux conciliabules avoient déclaré coupable.

Sapor se servoit déjà du fer qu'on lui avoit imprudemment fourni. Ayant redemandé, sans rien obtenir, cinq provinces cédées à Galérius, il ravageoit la Mésopotamie, il insultoit l'empire romain. L'empereur, âgé de soixante-trois ans, arrive en Asie & fait reculer l'ennemi. Il tombe dangereusement malade, il reçoit le baptême : il dépose son testament entre les mains de ce prêtre arien, qui avoit sa confiance; & il meurt à Nicomédie, après un regne de trente années. On l'a honoré comme saint dans plusieurs églises. Les Grecs & les Moscovites célèbrent encore sa fête le 21 mai.

Quelque éloge que mérite Constantin par l'établissement du christianisme, on ne peut

effacer les taches dont sa gloire est obscurcie. Les païens l'ont encore plus noirci par la satire, que d'autres ne l'ont exalté par leurs flatteries. Eusebe lui-même, historien ecclésiastique, avoue « que sa trop grande facilité » donna cours à deux grands vices, à la vio» lence de ceux qui opprimoient les foibles, » pour contenter leur avidité insatiable; & à » l'hypocrisie de faux chrétiens, qui entroient » dans l'église pour gagner ses bonnes gra» ces ». (*Fleury*).

Obligés par notre plan, de renfermer le précis de l'histoire romaine dans un petit volume, nous nous bornerons dans ce qui suit, jusqu'à l'époque de Clovis, à une simple indication des regnes, de leur date & de quelques-uns des principaux événements.

An 337.

Mort de Constantin. Partage de l'empire entre ses trois fils, Constantin, Constantius & Constant.

350.

Conspiration de Magnence à Autun. Bataille de Murse gagnée sur Magnence. Gallus est fait césar. Il devient suspect. On lui tranche la tête. Julien, cousin-germain de l'empereur, est fait césar à son tour. Sapor, roi de Perse, prépare la guerre. Julien est déclaré auguste par son armée.

361.

Constantius meurt âgé de 44 ans. Son regne fut une source de dissentions dans l'église. Julien empereur.

362.

Il entreprend la guerre contre les Perſes, dont la fin fut malheureuſe. Il meurt percé d'un javelot.

363.

Jovien, empereur, fait une paix honteuſe avec Sapor. Il protege le chriſtianiſme, rappelle d'exil ſaint Athanaſe, & meurt en Aſie, étouffé par la vapeur du charbon.

364.

L'armée proclame Valentinien, qui s'aſſocie ſon frere Valens. Les Goths ſortis du Nord, ravagent l'empire.

375.

Mort de Valentinien; Gratien, ſon fils, âgé de ſeize ans, lui ſuccede. Les Huns fondent ſur l'Europe. Les Viſigoths paſſent le Danube. Valens perd la bataille d'Andrinople, & meurt.

379.

Gratien s'aſſocie Théodoſe, & lui cede l'orient. Théodoſe proſcrit l'arianiſme. Maxime, proclamé empereur, marche contre Gratien, qui eſt abandonné de ſes ſoldats, & meurt aſſaſſiné.

383.

Valentinien II, frere & collegue de Gratien, s'accommode avec Maxime. Il favoriſe l'arianiſme. Saint Ambroiſe lui refuſe une égliſe pour les ariens. Saint Martin ſoutient l'honneur de l'épiſcopat. Maxime eſt vaincu par Théodoſe & tué. Théodoſe veut détruire l'idolatrie. Les temples ſont fermés ou abattus.

390.

Massacre de Thessalonique. Saint Ambroise refuse l'entrée de l'église à l'empereur, & le soumet à la pénitence.

392.

Arbogaste, Franc d'origine, grand capitaine; fait périr Valentinien II, âgé de 20 ans, & met à sa place Eugene. Théodose défait Eugene en 394, & le condamne à mort.

395.

Arcadius, empereur en orient, & Honorius en occident, princes foibles & incapables. Ils ont pour ministres Rufin & Stilicon, tous deux ambitieux avec des talents. Rufin invite les barbares à une invasion : il négocie avec Alaric. Il est massacré par les soldats.

396.

Alaric, roi des Visigoths, tombe sur la Grece.

401.

Alaric menace Rome. Honorius transfere sa cour à Ravenne.

406.

Les barbares, Alains, Vandales, Sueves font d'affreux ravages dans les Gaules. Les Allemands & les Bourguignons passent le Rhin, s'établissent dans l'Helvétie, sur les bords du Rhin, & ensuite dans le pays des Séquanois & des Eduens.

408.

Alaric revient en Italie. Stilicon est arrêté à Ravenne, & exécuté. Alaric réduit Rome à l'extrémité, & lui impose les plus dures conditions;

tions : *Que nous laissez-vous donc*, lui disoient les députés ? Il répondit fièrement, *la vie.*

409.

La Grande-Bretagne est abandonnée à ses seules forces. Les Armoriques chassent les Romains. L'Espagne est conquise par les barbares. On viole le traité fait avec Alaric. Il prend Rome, qu'il traite avec une sorte d'humanité. Il meurt à Cosence, laissant pour son successeur Ataulfe, son beau-frere.

412.

Théodose II en orient ; Honorius en occident. Pulchérie, sœur de Théodose, âgée de quinze ans, se met à la tête du gouvernement, s'en acquitte comme si elle avoit eu une longue expérience. Athénaïs, fille du sophiste Léonce, épouse Théodose, & prend le nom d'Eudoxie.

418.

Etablissement des Visigoths dans la Gaule. Les Francs, sous leur roi Pharamond, s'établissent en 420, entre Maëstricht & le confluent de la Meuse & du Wahal.

423.

Théodose II s'associe Valentinien III. L'empire fait de nouvelles pertes. Genséric, roi des Vandales, passe d'Espagne en Afrique, & en chasse les Romains.

438.

Clodion, roi des Francs, s'empare de Cambrai, de Tournai, d'Amiens. Code théodosien. Ravage des Huns. Attila, leur roi, fait des conquêtes immenses. Il accable les Romains. Théodose veut le faire assassiner.

450.

Mort de Théodoſe. Pulchérie épouſe Marcien pour le faire empereur. Les Saxons & les Anglois ſubjuguent la Grande-Bretagne.

451.

La Gaule ravagée par les Huns. Aëtius les fait reculer. Théodoric, roi des Viſigoths, Mérovée, roi des Francs, les Bourguignons, les Armoriques ſe joignent à lui. Attila perd une grande bataille dans les plaines de Châlons en Champagne.

452.

Attila revient en Italie, & meurt l'année ſuivante. Commencement de Veniſe.

454.

L'empereur Valentinien tue de ſa main le brave Aëtius. Il eſt aſſaſſiné lui-même par Maxime. Celui-ci l'eſt à ſon tour, après un regne de trois mois. Avitus, Gaulois d'origine, prend la pourpre, & ne regne qu'un an.

457.

Mort de Marcien, ſeul digne depuis Théodoſe de gouverner un état. Pulchérie étoit morte quatre ans avant lui.

Léon, empereur d'orient; Majorien proclamé en occident.

461.

Ricimer ſe défait de Majorien.

467.

Anthémius, empereur.

472.

Révolte & mort de Ricimer. Olibrius lui ſuccede, & lui ſurvit à peine trois mois; enſuite Glicérius, qui n'eſt connu que de nom.

476.

Conquête de l'Italie par Odoacre, roi des Hérules. Il laiſſe la vie à Auguſtule, qui avoit de lui-même quitté la pourpre. Il gouverne avec ſageſſe.

494.

L'empereur Zénon céde ſes droits ſur l'Italie à Théodoric, ſurnommé le Grand, roi des Oſtrogoths, qui s'y établit après avoir vaincu Odoacre. Quelques années auparavant, en 486, Clovis avoit remporté la victoire de Soiſſons. C'eſt la véritable époque de la monarchie françoiſe, dont l'hiſtoire doit être un des principaux objets de notre étude.

Béliſaire & Narsès, généraux de Juſtinien, reconquirent l'Afrique & l'Italie. Mais ſous le regne ſuivant, l'Italie fut encore la conquête des barbares. Alboin, roi des Lombards, s'y établit ſolidement en 568. L'empire fut enſuite réduit preſque à rien par les ſucceſſeurs de Mahomet, vers le milieu du ſiecle ſuivant.

FIN.

TABLE
GÉOGRAPHIQUE

Des noms de lieux & de peuples renfermés dans l'Abrégé de l'Hiſtoire romaine. *

A.

ACHÉENS, *Achaï.* Ce nom, donné d'abord ſeulement aux Grecs qui habitoient l'Achaïe, contrée du Péloponneſe, s'étendit enſuite à tous les Grecs. Cette extenſion du nom d'Achéens commença lors de la ligue de ce peuple. (*Voyez* l'Abrégé de l'Hiſtoire ancienne.)

ÆLIA CAPITOLINA. Jéruſalem priſe & détruite par Tite, ſous le regne de Veſpaſien, conſervoit cependant ſon nom. Les Juifs s'étant de nouveau révoltés ſous Adrien, cet empereur en fit une ville toute romaine, à laquelle il donna le nom d'*Ælia*, d'après le ſien Ælius, & celui de *Capitolina*, parce qu'il avoit fait mettre une ſtatue de Jupiter-Capitolin dans le temple du vrai Dieu. Cependant le nom de Jéruſalem s'eſt conſervé, & depuis a fait oublier l'autre.

AFRIQUE. (*Voyez ſur ce mot les Tables géographiques de l'Hiſtoire ſainte, & celles de l'Hiſtoire ancienne.*)

AIX, *Aquæ Sextiæ.* La ville, connue actuellement ſous ce nom, & capitale de la Provence, fut fondée par le proconſul romain C. Sextius-

* Cette Table n'eſt point de l'Auteur de l'Abrégé.

Calvinus, cent vingt-quatre ans avant l'ere vulgaire. Comme il y avoit des sources en ce lieu, on nomma la ville *Aquæ Sextiæ*, d'où s'est formé le nom *Aix*. Ce changement du *q* en *x* a lieu dans plusieurs autres noms de villes.

ALAINS, *Alani*. Ces peuples, appellés par les Orientaux *Alanna*, avoient d'abord habité en Asie vers les sources du Jaïck. Leur nom venoit du mot *Alin*, qui signifie montagne, parce qu'ils habitoient un pays montagneux; ils le quitterent pour venir s'établir dans les plaines qui sont au nord de la Circassie & de Derbend. Vers l'an de J. C. 73, ils entrerent en Perse; vers l'an 134, sous le regne d'Adrien, Arrien les en chassa. Dans la suite, ils firent des courses plus considérables, & entrerent en Europe. Gordien fut défait par eux dans les plaines de Philippes en Thrace. Etablis en Europe, ils s'étendirent en Sarmatie jusques bien au-delà du palus Méotide (mer de Zabache.) C'étoit un peuple nomade, qui vivoit sous des tentes à la maniere des Tartares & des Huns, avec lesquels ils ont été quelquefois confondus. Vers l'an 406 de J. C. ils s'établirent aux environs du Danube avec les Sueves & les Vandales, vinrent ravager la Germanie, traverserent la Belgique, & se rendirent aux pieds des Pyrénées. Ils entrerent ensuite en Espagne, s'y fixerent l'an 411, & occuperent la Lusitanie & la province de Carthagene. Une partie de la nation étoit restée en Normandie & en Bretagne, d'où ils disparurent insensiblement.

ALBE, *Alba*, ville du Latium au S. E. de Rome; on attribuoit sa fondation à Ascagne, fils d'Enée. Comme elle étoit resserrée entre un

lac & une montagne, on la surnomma la *longue*, & l'on disoit *Alba longa*. Elle fut la capitale d'un petit royaume, qui subsista sous treize rois, pendant quatre cents ans. On sait que Rémus & Romulus passent pour les petits-fils de Numitor, l'un des derniers rois d'Albe. Les Romains, jaloux de sa puissance, cherchèrent les occasions de la détruire, & y parvinrent sous le regne de Tullus-Hostilius. Près des ruines de l'ancienne Albe, on voit actuellement la ville d'*Albano*, où l'on montre un tombeau que l'on dit être celui des Curiaces.

ALEXANDRIE, *Alexandria*, ville d'Egypte. (*Voyez la Table géographique de l'Histoire ancienne.*)

ALLEMANDS, *Alemanni*, peuples d'une portion de la Germanie, dont le nom *Al-mann*, dans la langue tudesque, signifie *multitude d'hommes*. Ils vinrent du nord s'établir vers les rives du Mein, d'où ils pénétrerent en Rhétie & en Helvétie. Ils entrerent ensuite dans les Gaules, lorsque déjà ils formoient une ligue puissante, & furent défaits par Clovis. Ils devinrent sujets de Thierri, roi d'Austrasie; & Théodebert, fils de ce prince, acheva de les subjuguer. Dans la suite, leur nom est passé à toute la partie de l'Europe qui s'appelle *Allemagne*, & comprend plus que l'ancienne Germanie.

ALLIA, petite riviere d'Italie, dans le pays des Sabins, vers le N. E. de Rome, & à l'O. de *Némétum*. Ce n'est aujourd'hui qu'un ruisseau.

ALPES, montagnes qui bornent l'Italie au Nord & au N. O. Festus fait venir leur nom d'*Alpus*, qui, chez les Sabins, signifioit *blanc*,

comme *albus* chez les Romains : mais l'auteur Allemand du livre intitulé : RHEINISCHER ANTIQUARIUS, dérive ce nom du mot celtique, qui signifioit *montagnes abondantes en pâturages*. Je crois ce sentiment le mieux fondé. On divisoit les Alpes, en commençant au N. E., en *Alpes cornicæ*, ou *Juliæ ; Alpes venetæ* : au N. O. *Alpes penninæ* (le grand S. Bernard.) On a trouvé dans cette montagne des os d'éléphant, ce qui semble prouver qu'Annibal y a passé. *Alpis graia*, ou Alpes grecques (le petit Saint-Bernard.) Quelques auteurs, & entr'autres M. Heerkens, sont d'avis qu'une partie de l'armée d'Annibal a passé par cette montagne, tandis que l'autre passoit par la suivante. *Alpis cottia* (Mont-Genevre.) Holsténius & M. d'Anville pensent qu'elle servit de passage à Annibal : elle avoit pris son nom d'un passage que Cottus, roi de ce pays au temps d'Auguste, fit faire dans cette montagne, & qui conduisoit de *Segusio* (Suze), à *Brigantio* (Briançon.)

AMIENS. Cette ville, aujourd'hui & depuis long-temps, capitale de la Picardie, sur la Somme, est nommée par les Gaulois *Samarobriva*, à cause de son pont (briva) sur la Somme (la *Samara*.) Les peuples de ce canton se nommoient *Ambiani* : ce nom est resté à la ville.

ANDRINOPLE, *Hadrianopolis*, ville de Thrace au N. O. de Byzance, ou Constantinople, sur l'Hebre. Cette ville se nommoit d'abord Oresta. Lampridius rapporte qu'Adrien étant tombé dans des accès de manie, on lui fit entendre que, pour s'en délivrer, il falloit qu'il délogeât un furieux & se mît en sa place. Ce qu'il crut

faire, en substituant son nom à celui d'Oreste à l'égard de cette ville, que l'on nomme actuellement Andrinople.

ANGLOIS, ou *Angles*, peuples de l'Allemagne, vers le sud du Danemarck, puisque, selon un ancien auteur cité par Cambden, leur capitale étoit la ville appellée maintenant *Sleswic*. Ce furent eux qui, conjointement avec les Saxons, s'emparerent de la Grande-Bretagne dans le cinquieme siecle.

ANTIOCHE, *Antiochia*, ville de Syrie, & sa capitale sur l'Orontes, peu éloignée de la Cilicie au N., & de la mer à l'O. Elle fut fondée par Séleucus Nicator, & devint une des plus considérables villes de l'orient. Assez près de cette ville étoit un lieu remarquable par la fraîcheur de ses eaux & l'ombrage de ses lauriers : on l'appelloit, à cause de cet arbre, *Daphné*, & la ville Antiochia, *Epi-Daphnes*. Elle est actuellement dans l'état le plus triste; les Arabes la nomment *Antakia*.

APENNIN, chaîne de montagnes qui parcourt l'Italie dans toute sa longueur.

APOLLONIE, *Apollonia*. Il y avoit dans l'antiquité plusieurs villes de ce nom : celle dont il est parlé dans cet ouvrage, étoit dans la partie de l'Illyrie, qui a été quelquefois comprise dans l'Epire, en face de l'Iapygie, en Italie. Elle avoit été fondée par des Corinthiens, & fut long-temps estimée par ses écoles & le goût de la saine littérature qui y régnoit.

ARDÉE, *Ardea*, petite ville du Latium, en Italie, au S. de Rome, près de la mer. Son nom paroît venir du mot *Arduus*, escarpé; ce qui

lui convenoit bien, puiſqu'elle étoit ſur une hauteur. A l'arrivée d'Enée, elle étoit la capitale des Rutules, gouvernés par Turnus. Virgile dit qu'elle fut détruite par Enée; mais dans le vrai, elle ne le fut que long-temps après, puiſque les Romains y envoyerent une colonie, vers l'an 305 de Rome. Ce fut cette colonie qui, dans la ſuite, en envoya une autre en Eſpagne, où elle fonda la ville de Sagonte (*Voy.* ce nom.) Le territoire d'Ardée étoit marécageux & mal-ſain.

ARGOS, ville du Péloponneſe, & capitale de l'Argolide. (*Il en eſt parlé dans la Géographie de l'Hiſtoire ancienne. Voyez ſon article.*)

ARMENIE, *Armenia.* Deux provinces d'Aſie ont porté ce nom, mais diſtinguées par les épithetes de *grande* & de *petite.*

La grande Arménie s'étendoit d'occident en orient, depuis l'Euphrate, juſqu'à l'endroit où l'Araxe & le Cyrus réunis ſe jettent fort près de leur embouchure dans la mer Caſpienne. Elle avoit au N. la Colchide, l'Ibérie, l'Albanie; au S. la Méſopotamie & l'Aſſyrie. Ce pays eſt fort montagneux. Le Tigre, l'Euphrate y ont leurs ſources. Il eut des rois après la défaite d'Antiochus par les Romains.

La petite Arménie, ou *Armenia minor*, étoit à l'O. d'une partie de la précédente, & avoit fait d'abord partie de la Cappadoce à l'orient de laquelle elle ſe trouvoit.

ARMORIQUE, *Armorica.* Par ce nom on entendoit ordinairement la Bretagne au temps des Romains. Avant qu'il fût particulierement conſacré à cette province, on appelloit *villes armo-*

riques toutes celles qui ſe trouvoient vers la mer, depuis l'embouchure de la Seine, juſqu'à celle de la Loire. Le nom d'armorique vient d'*arc-mor*, qui, en langue celtique, ſignifioit *la mer*.

ASIE, *Aſia. Il eſt parlé pluſieurs fois de l'Aſie dans l'Hiſtoire romaine. On peut voir ce qui en eſt dit dans l'Abrégé de la Géographie & dans les autres tables.*

ATHENES, ville de la Grece propre, & l'une des plus célébres de l'antiquité. (*Voyez la table géographique de l'Hiſtoire ancienne.*)

AUTUN. Cette ville, actuellement du gouvernement de Bourgogne, appartenoit au temps des Romains aux Eduens ou *Ædui*, & portoit chez eux le nom de Bibracte; ce fut au temps d'Auguſte qu'elle prit ſon ſecond nom, d'*Auguſtodunum*. On y inſtruiſoit la nobleſſe gauloiſe. Elle conſerve encore des reſtes de ſon antiquité.

B.

BALTIQUE (mer.) Cette mer eſt entre la Suede à l'O., & la Ruſſie à l'E., & communique avec l'Océan par le détroit du Sund. Elle porte dans les auteurs anciens le nom de *Sinus Codanus*. La partie qui baigne au S. les côtes de l'Allemagne, eſt nommée par Tacite *mare Suevicum*, ou mer des Sueves, parce que les Sueves en effet habitoient de ce côté.

BEDRIAQUE, *Bedriacum*, bourg de l'Italie ancienne, entre Crémone à l'O. & Mantoue à l'E. Ce fut près de ce lieu que fut défait l'empereur Othon. Ce nom ſe trouve écrit diverſement dans les auteurs; & Plutarque dit Βετριακον (Bétriacon), & Joſephe Φεγγδιακον (Phreg-

diacon) ; mais les meilleurs auteurs ont dit Bedriacum : c'eſt aujourd'hui *Cividale.*

BELGES, *Belgæ*, peuples de l'ancienne Gaule, occupant une partie des pays nommés aujourd'hui les Pays-Bas, & une partie de la Lorraine. On diſtinguoit la Belgique en deux. La premiere, plus au nord, avoit pour métropole *Auguſta*....; puis *Treveri* (Treves.) La ſeconde, plus au ſud, répondoit à une partie de la Champagne. La métropole fut *Durocortorum*, appellée depuis *Remi*, comme le peuple auquel elle appartenoit : c'eſt actuellement *Reims.*

BÉOTIENS, *Beotii*, habitants de la Béotie, contrée de la Grece propre, au N. de l'Attique : ils paſſoient pour être lourds & épais : cependant le poëte Pyndare & Plutarque, hiſtorien philoſophe, étoient, le premier de Thebes, le ſecond de Chéronée, villes de la Béotie.

BOSPHORE DE THRACE, *Boſphorus.* Les Grecs appelloient *Boſphore* ce que nous nommons détroit. On fait ordinairement venir ce nom de βους, (bous) *bœuf*, & de φερω (phéro) *je porte*, en l'expliquant du trajet que peut paſſer un bœuf à la nage. M. l'abbé Bergier le fait venir du mot βοα (boas), qui, ſelon Héſychius, ſignifie eau, ou riviere, & le traduit par *trajet d'eau.* (*Origine des Dieux du pag. tom. 2, p. 113, nouv. édit.*

Il y avoit deux Boſphores très-connus dans l'antiquité ; le Boſphore *de Thrace*, aujourd'hui le détroit de Conſtantinople, & le Boſphore *Cimérien*, entre la Cherſonneſe taurique en Europe, & la Sarmatie en Aſie : c'eſt le détroit de Caſa.

BOURGUIGNONS, *Burgundiones*. Ces peuples, connus dès le temps de Pline, comme faisant partie des *Vendili*, ou Vandales, voisins de la mer Baltique, furent vaincus par Probus, près du Rhin. Cependant, au temps de Julien, ils étoient près des Allemands, à la rive droite du Mein. Sous le regne d'Honorius, vers l'an 413, ils entrerent dans la Gaule, &, malgré les efforts des Romains, s'y firent accorder des établissements qui comprenoient presque toute la partie orientale de la France, depuis la Lorraine & l'Alsace, au N.; de plus, la Suisse & la Savoie. Ils y fonderent un royaume, & Vienne en Dauphiné fut la résidence de leurs rois. Ce royaume fut conquis par Childebert & Clotaire, fils de Clovis, en 532 & 534. La Bourgogne fut alors un royaume faisant partie de la France. Vers la fin du neuvieme siecle, il se forma deux royaumes en Bourgogne. Le premier eut pour roi Boson, gendre de l'empereur Louis, fils de Lothaire; il s'étendoit surtout en France: le second, fondé un peu plus tard, en 888, par Rodolphe, fils de Conrad, comte de Paris, comprenoit à peu-près la Suisse & la Savoie: comme il étoit au delà du Mont-Jura, cette partie fut appellée Bourgogne *transjurane*. La Bourgogne cisjurane ou inférieure revint à la France, & devint un duché & la premiere pairie de ce royaume. C'est ce que l'on verra dans l'histoire de France.

BRESCIA, est le nom moderne de la ville que les anciens appelloient *Brixia* dans la Gaule cisalpine, au territoire des *Cenomani*, ou Cénomans. Ce nom pouvoit être relatif à la position

de la ville sur une riviere, puisque *die bruke* signifie en allemand *un pont*. Elle devint colonie romaine, avec le titre de municipale.

BRETAGNE (Grande-), *Britannia*. C'est l'isle que nous appellons encore aujourd'hui de ce nom, & qui comprend l'Angleterre au S., & au N. l'Ecosse. Jules-César y passa, & y fit connoître les armes romaines. Les empereurs s'appliquerent depuis à en faire la conquête. La partie septentrionale où s'étoient retirés des sauvages, appellés *Caledoni*, & par les Romains *Picti*, ou Pictes, c'est-à-dire, *Peints*, ne fut jamais soumise; & dans la suite ils se jetterent sur les troupes romaines & sur les Bretons, & les forcerent d'appeller à leur secours les Angles & les Saxons, qui profiterent de cette circonstance pour s'y établir.

BYSANCE, *Byzantium*, ville de Thrace, n'eut le nom de Constantinople, ou *ville de Constantin*, que depuis que ce prince en eut fait la capitale de ses états.

BITHYNIE, *Bithynia*, grande contrée de l'Asie-mineure sur la mer noire. Elle se nommoit d'abord *Bebricya*, & prit son nom de Bithynie, d'un peuple de Thrace qui s'y étoit établi. (*Voyez ce qui en est dit dans la Table géographique de l'Histoire ancienne.*)

C.

CALEDONIENS, *Caledonii*. Ce sont les peuples qui habitoient le nord de la Bretagne, comprenant actuellement l'Ecosse. Comme ils avoient le corps peint, les Romains les appelloient, *nec falso nomine*, dit Claudien, PICTI.

CAMBRAI, *Cameracum*, ville sur l'Escaut;

étoit la capitale des *Nervii*, ou Nerviens dans la Gaule belgique.

CAMPANIE, *Campania*, grande contrée d'Italie sur la mer méditerranée; elle s'étendoit depuis le *Liris* (le Garigliano), qui la séparoit du Latium, jusqu'au *Silarus* (le Silaro) qui la bornoit du côté de la Lucanie. C'est actuellement une partie de *la Terre de Labour*. Strabon en parle comme d'un pays très-fertile. Sa principale montagne étoit le Vésuve; ses principales villes (Capoue (*Capua*), Naples (*Neapolis*), Nole (*Nola*), Salerne (*Salernum*), & Bicenza (*Picentiæ.*)

CAMPANIENS, peuples de la Campanie. (*Voyez l'article précédent.*)

CANNES, *Cannæ*, petit bourg de l'Apulie vers le golfe Adriatique, & près du fleuve *Aufidus* (l'Ofando.) C'est dans la plaine qui est proche de ce lieu que se donna la fameuse bataille où les Romains, au nombre de quatre-vingt mille hommes de pied & six mille chevaux, furent défaits par les Carthaginois qui n'étoient que quarante mille hommes de pied & dix mille de cavalerie.

CAPITOLE, *Capitolium*. C'étoit une forteresse bâtie dans l'intérieur de la ville de Rome, pour servir à sa défense. On a dit qu'en creusant les fondations, on avoit trouvé une tête d'homme, en latin *caput*, & que delà le nom de capitole avoit été donné à l'édifice: frivole étymologie! Qui ne voit que l'on disoit *capitole*, parce que cette forteresse, élevée sur un mont, appellé depuis *Capitolin*, étoit en quelque sorte la tête de Rome, & commandoit à toute la ville?

Derriere le capitole étoit la roche appellée *Tarpéienne*, d'où on précipitoit les criminels condamnés à ce ſupplice.

CAPOUE, *Capua*, ville d'Italie dans la Campanie, preſqu'au N. de Naples, vers l'Eſt. Elle paſſoit pour devoir ſa fondation aux Etruſques. Virgile l'attribue à Capys, l'un des compagnons d'Enée. Pendant long-temps elle fut, après Rome, la premiere ville d'Italie, & eut beaucoup à ſouffrir dans la ſeconde guerre Punique, pour avoir reçu Annibal dans ſes murs. Appius l'ayant reprife l'an de Rome 542, ſes ſénateurs furent battus de verges & décapités, les bourgeois dépouillés de leurs biens, le petit peuple réduit en eſclavage. Cependant on eut l'attention de leur ſubſtituer des laboureurs pour la culture des terres, & ſucceſſivement on y envoya dans la ſuite pluſieurs colonies. La ville, appellée aujourd'hui *Capoue*, eſt à trois milles de la place qu'occupoit l'ancienne.

CAPPADOCE, *Cappadocia*, grande contrée de l'Aſie-mineure dans l'intérieur des terres, ayant au N. le Pont, à l'E. l'Arménie, au S. la Cilicie, & à l'O. la Phrygie. Sous les ſucceſſeurs d'Alexandre, elle devint un royaume, qui fut ſubjugué par les Romains. Peu jaloux de la liberté que leur offroient leurs vainqueurs, ou craignant le ſort d'un grand nombre des républiques auxquelles la liberté avoit été ſi funeſte, les Cappadociens demanderent un roi, & l'obtinrent. Ce pays devint cependant par la ſuite province romaine.

CARTHAGE, *Carthago*, & en grec *Carchedon*, ville célébre d'Afrique dans l'Afrique

propre, ou l'*Africa* des anciens. Elle étoit au fond d'un petit golfe en face de la Sicile, à deux degrés à l'O. du méridien de Rome. Située dans une presqu'île, elle étoit défendue du côté de l'isthme par une forte muraille. Elle comprenoit trois parties, la citadelle, appelée *Birsa*, le port, appellé *Cothon*, & la ville. On attribuoit sa fondation à Didon, personnage célebre, dont l'existence n'est pas bien démontrée. Ce qui est très-sûr, c'est que cette ville étoit d'origine phénicienne, que la langue phénicienne s'y parloit, & qu'on en retrouve des traces dans ses monuments. Le gouvernement y étoit républicain. Détruite par Scipion l'an 607 de Rome, elle fut rebâtie par Jules-César, puis ravagée par Maxence l'an de J. C. 318; conquise par Genséric, roi des Vandales en 429, reprise par Bélisaire en 563, elle fut entièrement détruite par les Sarrasins en 698.

CARTHAGENE, *Carthago nova*, ou la nouvelle Carthage, fondée en Espagne sur le bord de la mer, au S. E. de la partie appellée *Tarraconoise*. Asdrubal, général carthaginois, fut son fondateur; dans la suite elle fut prise par le jeune Scipion. C'est aujourd'hui Carthagene dans le royaume de Murcie.

CAUDIUM, petite ville du Samnium chez les *Hirpini*, au S. E. de Capoue, & au N. E. de Naples, célebre par la défaite des Romains, que Pontius surprit dans un défilé : de là est venu le nom de *Fourches Caudines*.

CELE-SYRIE, *Cœle-Syria*, ou Syrie *creuse*, nommée ainsi, parce que cette partie de la Syrie étoit enfermée entre des montagnes : c'est ce

que l'on appelle aujourd'hui el-Bekah, vers le N. O. de Damas.

CHALONS-SUR-MARNE, ville de Champagne, dont le nom ancien, ainsi que du peuple gaulois auquel elle appartenoit, est *Catalauni*.

CHALONS-SUR-SAÔNE, ville de Bourgogne, & capitale du Châlonnois. Son nom ancien étoit *Cabillonum* sur l'Arar, appellé depuis *Saucona*; elle appartenoit à la cité des Eduens.

CHYPRE, *Cyprus*, isle de la Méditerranée, à l'Est, près des côtes de la Phénicie & de la Cilicie. Le canal qui la séparoit du continent au N., étoit appellé *Aulon Cilicus*. Elle est plus étendue de l'O. à l'E. que dans l'autre sens. Comme elle est près des terres, elle a presque toujours été soumise aux princes qui ont régné dans ses environs. Des Phéniciens s'y étoient d'abord établis; les rois de Perse la soumirent, & sous eux elle fut partagée en neuf principautés. Ptolémée-Soter, roi d'Egypte, en fit ensuite la conquête. Les Romains la prirent depuis sur un prince de la maison des Ptolémées. L'empire grec la possédoit encore à la fin du onzieme siecle; elle passa à des puissances européennes: enfin les Turcs s'en sont emparés il y a environ deux cents ans.

CILICIE, *Cilicia*, province de l'Asie-mineure, au S. & touchant à la Syrie. (*Voyez la Géographie de l'Histoire ancienne.*)

CIMBRES (*Cimbri.*) Les Cimbres étoient des peuples septentrionaux de l'Europe. On croit qu'ils habitoient les contrées nommées aujourd'hui Danemarck & Holstein, avant de se jetter sur les terres des Romains.

CLUSIUM, ville de l'Italie dans l'Etrurie, vers le S. E. de *Florentia* (Florence) & à l'O. de *Perusia* (Pérouse), sur la rive droite du *Clanis* (la Chiana.) Son nom chez les Etrusques étoit *Camers*; & comme en oriental il signifie *caché*, il semble que l'on ait voulu en rendre le sens par le nom latin *Clusium*, qui paroît venir de *cludo*: elle étoit en effet entourée de montagnes. Au temps des Romains, elle étoit considérable. Porsenna y avoit sa cour; il y eut aussi son tombeau. Cette ville fut assiégée par les Gaulois sénonois, lorsqu'ils vinrent en Italie vers l'an 359. Il ne paroît pas qu'ils l'aient prise. On voit par un manuscrit cité dans Dempster, que dès l'an 676 de notre ere, elle portoit le titre de ville épiscopale. C'est actuellement Chiusi dans le Siénois, petite ville mal-saine & mal-peuplée.

CÔME, ville du Milanois, en Italie, sur le lac de son nom, autrefois *lacus Larius* au S. Elle portoit le nom de *Comum*, & fut fondée par les Gaulois *Cénomans*, & appartint depuis aux Insubriens (*Insubrii.*) Elle devint colonie romaine, & César lui accorda le droit de bourgeoisie. Comme elle avoit été rebâtie par le pere du grand Pompée, elle portoit alors le nom de *Novi-comum*. Pline le jeune la rend recommandable par sa naissance.

CORDOUE, *Corduæ*, ville d'Espagne dans l'Andalousie, autrefois la Bétique (*Bætica*) sur le fleuve Guadalquivir (*Bætis*). Au temps des Romains qui l'avoient fondée, elle fut le chef-lieu d'un district. Les deux Séneque & Lucain naquirent dans cette ville. Au temps des maures,

en Eſpagne, elle étoit leur capitale, & ſervoit de réſidence aux émirs.

CORINTHE, ville du Péloponeſe, ſur l'iſthme de ſon nom. (*Voyez la Géographie de l'hiſtoire ancienne.*)

CORIOLES, *Corioli*, petite ville du pays des Volſques, au S. O. d'Albe, vers Lavinium & Aricie. Ce fut de cette ville que C. Martius, qui s'en étoit emparé, prit le ſurnom de *Coriolan.*

COSENCE, ou plutôt CONSENCE, autrefois *Conſencia*, & actuellement Conſenza, étoit en Italie dans le Brutium, vers l'O., & au N. O. de *Scilacium* (Squilace). Strabon dit qu'elle étoit la métropole du Brutium. Elle fut priſe par Alexandre, roi d'Epire, vers l'an 527. C'eſt encore aujourd'hui l'une des villes les plus conſidérables du royaume de Naples.

CREMONE, *Cremona*, ville d'Italie dans la Gaule tranſpadane, ſur le Pô (*Padus*), à l'E. & près de l'endroit où il reçoit l'Adda (*Addua*). Elle étoit aux *Cénomans*. Les Romains y avoient établi une colonie. Cette ville eut beaucoup à ſouffrir, parce qu'elle prit parti pour Antoine contre Auguſte. Celui-ci, demeuré vainqueur, en donna le territoire à ſes ſoldats. C'eſt aujourd'hui une des bonnes places du Milanois.

CROTONE, *Croton* ou *Cortona*, ville d'Italie dans le Brutium, à l'E. vers l'entrée du golfe de Tarente. Elle paſſoit pour avoir été fondée par des Grecs ſous la conduite de Mycellès, lorſqu'Archias fondoit Syracuſe. Mais ſon nom rappele une origine phénicienne, puiſque *Karta* ſignifie *ville* en cette langue. Elle devint très-

floriſſante par ſes exercices militaires & athlétiques ; le célebre Milon y étoit né ; mais ſurtout par ſes écoles de philoſophie au temps de Pythagore, enſorte que l'on diſoit en proverbe : *le dernier des Crotoniates eſt le premier des Grecs.*

Un autre proverbe grec, c'eſt que *les autres villes étoient peu de choſe en comparaiſon de Crotone.* Ravagée par Pyrrhus vers l'an de Rome 473 ou 74, elle fut réduite à moitié de ſa premiere grandeur, & le petit fleuve *Æſarus* (l'Eſaro) qui la traverſoit, ne fit plus qu'arroſer ſes murailles. Les Romains s'en emparerent dans la ſuite, & l'an 559 elle devint colonie romaine. Elle appartient aujourd'hui à la Calabre, & eſt peu conſidérable.

CUMES, *Cumæ*, petite ville à l'E. de Naples ſur le bord de la mer, & qui étoit ſur-tout recommandable, pour avoir été le ſéjour d'une prétendue prophéteſſe, appellée Sibylle. On prétendoit qu'elle avoit été autrefois fort puiſſante. Il y avoit auprès, des bains d'eaux chaudes excellentes pour les bleſſures.

CURES. Cette ville, capitale du pays des Sabins, étoit peu éloignée du Tibre au N. E. de Rome. Peut-être ſon nom répondoit-il à celui d'*urbs*, qui ſignifie *ville* en latin, & dont les Romains ſe ſervoient ſouvent pour déſigner Rome ; car *ker*, *kær* & *kar*, dans la langue orientale d'où s'étoit formé le Sabin, ſignifie *ville*, & ſe trouve dans quelques autres mots, tels que *curiæ*, aſſemblée du peuple ; *curiales*, un corps de citoyens Romains, &c.

CYNOSCEPALE, *Cynoſcepalæ*, lieu de la Theſſalie, au S. de Lariſſe & à l'E. de Pharſale,

fameux par la victoire de Flaminius sur Philippe.

CYZIQUE, *Cyzicus*, ville de l'Asie-mineure dans la Mysie, sur un isthme qui joint au continent une presqu'isle avancée dans la Propontide; ou bien elle étoit dans une isle en face de deux ponts qui y communiquoient. Ce sentiment est celui de Strabon. Cette place soutint un siege contre toutes les forces de Mithridate, & eut rang de métropole dans la province qui porte le nom d'Hellespont, laquelle étoit un démembrement de la Mysie.

D.

DACES, *Daci*. Ces peuples, du nombre de ceux qui passerent d'Asie en Europe pour la ravager, s'étoient établis dans les provinces qu'arrose le Danube, depuis la Hongrie, jusqu'à son embouchure. Trajan, après les avoir subjugués, réduisit leur pays en province romaine. On les a quelquefois confondus avec les Getes: il paroît que ces derniers étoient plus près du Pont-Euxin.

DALMATES. Les Dalmates formoient un peuple brigand & féroce; ils avoient donné leur nom à une partie de l'Illyrie, ayant la Liburnie au N. O. Les Romains leur firent la guerre, & les soumirent entiérement sous la conduite de Métellus, qui prit le surnom de *Dalmaticus*. S'étant révoltés, ils furent entiérement soumis au temps d'Auguste.

DANUBE, grand fleuve d'Europe, commençant en Allemagne dans la forêt noire, & se jettant à l'E. dans la mer noire. Les anciens l'ont nommé *Danubius* & *Ister*.

DELPHES, *Delphi*, petite ville de la Grece

dans la Phocide. Il y avoit un oracle & un temple d'Apollon. (*Voyez la table géographique de l'hiſt. ancienne.*)

DIJON, ville de France dans la Bourgogne, dont elle eſt la capitale. Les anciens la nommoient *Dibio.*

DOURO, *Durius*, fleuve d'Eſpagne qui borne le Portugal au N., & ſe jette dans la mer.

DREPANE, *Drepanum.* Pluſieurs promontoires ont porté ce nom en Bithynie, en Chypre, en Egypte, en Sicile, &c. Quelques géographes ont remarqué ce fait avec ſurpriſe: on n'en ſera point étonné, ſi l'on obſerve que *Drépan*, en langue orientale, ſignifie *pointe qui avance* & qui eſt *recourbée*, & qu'il eſt aſſez probable que c'eſt de ce mot que s'étoit formé chez les Grecs le nom de Δρεπανον, *faulx.* La ville de Drépane, dont il eſt mention dans l'ouvrage, étoit en Sicile, à ſa pointe la plus occidentale. Virgile dit que ce fut dans ce lieu qu'Enée perdit ſon pere Anchiſe. Cette place, qui avoit paſſé au pouvoir des Carthaginois, eſt ſur-tout fameuſe par la bataille de ſon nom, & dans laquelle Adherbal défit le conſul Claudius en 504. De cent vingt galeres, il n'en reſta que trente. Elle paſſa enſuite aux Romains. Près de Drépane étoit un temple de Vénus ſur le mont Eryx. Cette ville ſe nomme actuellement *Drapani.*

E.

EBRE, fleuve de la partie ſeptentrionale de l'Eſpagne, coulant du N. O. au S. E. pour ſe jetter dans la Méditerranée. Les anciens le nommoient *Iberus.*

EDUENS, *Ædui*, peuples puiſſants de la

Gaule, dans la partie qui répond aux dioceſes d'Autun en Bourgogne, de Châlons-ſur-Saône, de Mâcon, de Nevers, & à une partie de celui de Lyon. Ils étoient gouvernés par des magiſtrats qui avoient droit de vie & de mort ſur tous les citoyens. Ils ne commencerent à être connus des Romains qu'au temps de Céſar, qui fit alliance avec eux: ils furent toujours dans la ſuite très-bien traités par les Romains.

EGYPTE, *Ægyptus*, grande contrée d'Afrique, au N. E., & communiquant à l'Aſie par l'iſthme de Suez. (*Voyez ce qui en eſt dit dans la Table de la Géographie ancienne.*)

EMESE, *Emeſa*, ville de l'Aſie dans la Syrie, tout près de la droite de l'Oronte, à l'O. de Palmire, à l'E. de Tripoli, & au N. E. de Sinon & de Tyr. Il y avoit un fameux temple d'Elagabal ou du ſoleil. Son nom actuel eſt *Hems*, lieu peu conſidérable.

EPHESE, *Epheſus*, ville grecque de l'Aſie-mineure en Ionie, près du bord de la mer. (*Voyez la Géographie de l'hiſt. ancienne & celle de l'ancien Teſtament.*)

EPIRE, *Epirus*, contrée de la Grece à l'occident de la Theſſalie. Son nom en grec ſignifie *continent*. C'eſt un pays fort montagneux qui produiſoit de beaux pâturages, & nourriſſoit de nombreux troupeaux de beſtiaux. Ses peuples ſe diviſoient en pluſieurs nations, tels que les Chaoniens, les Theſprotes, les Moloſſes, les Ethiciens, les Athamantes, les Ambraciens, &c. Cette province fut ſubjuguée par les Romains, comme le reſte de la Grece. Mais ſes peuples ſe révolterent ſouvent, ſans que cette conduite

puiſſe juſtifier les traitements que leur firent éprouver leurs vainqueurs. Plus de cent cinquante mille hommes furent emmenés priſonniers ; ſoixante-dix villes furent détruites & raſées.

EQUES, *Æqui*, peuples d'Italie dans le Latium, vers les confins des Sabins & des Marſes, au N. E. de Rome, mais qui n'étoient point compris dans les nations latines. Ils s'occupoient de la culture des terres, & l'on croit devoir rapporter leur nom, qui ſignifie *juſtes*, *équitables*, à la ſageſſe de leur adminiſtration.

Les Romains eurent beaucoup de peine à les ſoumettre ; l'an 396 ou 397, ils tenoient l'armée romaine enfermée de maniere à la faire périr, ſi elle n'eût été tirée de ce mauvais pas par les talents & le courage de Q. Cincinnatus. Ils ne furent ſoumis qu'en 452 par le dictateur Junius-Bubulcus-Brutus. On les trouve quelquefois déſignés par les noms d'*Æquicoli* & d'*Æquicolani* ; mais, comme ceux-ci paroiſſent féroces & barbares, il ſemble qu'ils formoient dans cette nation la partie des montagnards, toujours moins policés que les habitants des villes.

ESPAGNE, *Hiſpania*, grande portion de l'Europe, au S. O., & ſéparée de la Gaule par les Alpes. (*Voyez la Table géogr. de l'hiſt. ancienne.*)

ETRURIE, *Etruria*, grande contrée d'Italie entre le Tibre, au S. E., & la Ligurie, au N. O. Elle avoit la mer au S. O. ; les Boïens au N., les Sénonois & l'Umbrie à l'Eſt (1).

(1) Nous nous étendrons un peu ſur cet article, parce que les Etruſques méritent d'être connus, &

L'Etrurie,

L'Etrurie, que l'on nomme aujourd'hui Toscane, étoit traversée du N. O. au S. E. par une chaîne de montagnes qui fait partie de l'Apennin. Il y avoit de plus les monts *Cortonenses*, dont parle Tite-Live, aux environs de Cortone, & le mont *Argentorius* (monte Argentaro) sur le bord de la mer, & formant un promontoire près de *Cosa*, à une certaine distance de l'embouchure du Tibre, au N. O.

Ses principaux fleuves étoient l'*Arnus* (l'Arno) qui passe à Florence & à Pise: on remarque que son cours est dérangé à son embouchure; l'*Umbro* (l'Ombron); le *Clanis* (la Chiana), formé de la réunion de plusieurs eaux stagnantes, d'où vient qu'il ne portoit pas la salubrité dans les lieux qu'il arrosoit. Le *Tiberis*, (le Tibre), les Italiens disent le *Tevere*, qui passoit à Rome & recevoit vingt-deux autres rivieres avant de se jetter à la mer. (*V.* TIBRE.)

Les principaux lacs étoient le *lacus Trasimenus*, ou lac de Trasimene, & le *lacus Vulsinienſis*, ou lac Vulsinien. (*Voyez ces noms.*)

On a beaucoup vanté les richesses naturelles de l'Etrurie, la bonté de ses terres, ses eaux minérales, &c.; mais en général les bords de la mer étoient mal-sains.

On n'est pas d'accord sur l'origine des Etrusques, appellés aussi *Tusci* par les Latins: les Grecs n'ont débité que des fables à cet égard, & les Latins n'ont eu rien de plus certain. On ne doit l'attribuer qu'à leur éloignement pour

le sont en général assez peu. V. au surplus les *Elémens de l'Hist. romaine*, &c., que j'ai publiés en 1773, dont cet article est extrait. Deux vol. in-12, chez Delalain.

les langues & les arts étrangers. Les Etruſques étoient orientaux d'origine, & tous leurs monuments le prouvent, de même que les noms de leurs villes. Ils avoient même été fort puiſſants avant l'arrivée des Romains, & on trouve des villes qui leur devoient leur fondation, depuis le Pô, juſqu'à la grande Grece. Telles étoient Mantoue, Milan, Cume, Nole, Capoue, &c. Leur religion & les cérémonies de leur culte ne ſont gueres connues que par les Romains, qui avoient puiſé chez eux preſque toutes leurs ſuperſtitions.

Quoiqu'ils ne formaſſent qu'un même peuple, on voit qu'ils étoient diviſés en douze cités principales, appellées chez eux *Lucumonies*, & dont le chef étoit nommé Lucumon, mot évidemment oriental, & qui ſignifie chef du peuple. Chaque cité ne pouvoit faire la guerre & la paix que du conſentement général de la nation; & leur diſcipline militaire étoit réputée très-bonne.

Ils avoient un goût particulier pour les arts, & ſur-tout pour l'architecture & la ſculpture, dans leſquelles ils réuſſiſſoient très-bien. Leur luxe, qui étoit porté fort loin, fait préſumer qu'ils étoient adonnés au commerce. Le port de *Luna* (Lunigone) étoit le plus conſidérable. On diſtingue entre leurs uſages les jeux publics, les fêtes générales, les jeux ſcéniques, &c. On leur attribuoit l'invention des meules à moudre le bled, qu'ils faiſoient tourner par un cheval ou par un eſclave. L'hiſtoire de leurs rois comprenant, ſelon Dempſter, quatre dynaſties ou eſpeces de ſouverains différents, contient 2500

ans; mais elle eſt fort obſcure. On n'en ſait gueres que ce qu'en ont dit les Latins & Denys d'Halicarnaſſe.

Leurs principales villes, dont pluſieurs ont un article à part dans cette table, étoient *Luna*, *Zuca*, *Piſæ*, *Florentia*, *Fæſulæ*, *Volaterræ*, *Sena*, *Arretium*, *Cortona*, *Peruſia*, *Cluſium*, *Vetulonii*, *Ruſellæ*, *Coſa*, *Vulſinii*, *Tarquinii*, *Faleſii*, *Cære*, *Veii*.

ETRUSQUES. (*Voyez* ETRURIE.)

F.

FRANCS. (*Franci.*) On entend ordinairement par ce nom la nation germanique, qui parvint à s'établir dans la Gaule ſous la conduite de Clovis. Ce peuple prit ſon origine d'une ligue faite entre pluſieurs peuples Allemands : peut-être le nom du pays où ſe forma cette ligue, étoit-il celui de *Sicambri*; car nous voyons que ce nom de Sicambre fut donné à Clovis. Ammien Marcellin dit qu'il étoit d'uſage de les appeller *Saliens*; ce fut d'eux que la Gaule prit le nom de *Francia*, ou France.

G.

GABIES, *Gabii*, petite ville du Latium à quatre lieues à l'E. de Rome, ſur la voie prénestine. Selon Virgile, elle avoit été fondée par les rois d'Albe. Elle eſt depuis long-temps entiérement ruinée.

GALLIPOLI eſt un château bâti ſur les ruines de l'ancienne ville de *Gallipolis*, au N. du détroit qui établit la communication entre la mer appellée autrefois Egée, & la mer nommée Propontide (*mer de Marmara.*)

GARONNE, *Garumna*, riviere de France qui

commence au val d'Aran, dans les Pyrénées, arrose une partie de la Gascogne, du Languedoc & de la Guienne, & se rend dans la mer à la tour de Cordouan.

GAULE, *Gallia*. Quoiqu'en général on puisse dire que la Gaule ancienne est la France actuelle, cependant les Romains ayant donné ce nom à tout pays où ils avoient connu des Gaulois, il en résultoit que même la partie septentrionale portoit chez eux le nom de Gaule, aussi-bien que les pays & les provinces unies. De-là la division de Gaule *Cisalpine*, *Transalpine*, *Belgique*, &c.

La Gaule CISALPINE étoit, par rapport aux Romains, en-deçà des Alpes; c'est la partie septentrionale de l'Italie actuelle, jusqu'à l'état de Gênes, la Toscane, la campagne de Rome, & l'état de Venise exclusivement. Cette Gaule, arrosée par le Pô (le *Padus*, & chez les Grecs l'*Heridanus*), qui coule de l'O. à l'E., étoit divisée par ce fleuve en Gaule *cispadane* & en Gaule *transpadane*. La Gaule cisalpine fut surnommée *Togata*, lorsque ses habitants eurent obtenu des Romains de porter comme eux la toge, *toga*, vêtement en forme de robe, que l'on portoit à Rome.

La Gaule TRANSALPINE étoit au-delà des Alpes; elle se divisoit en Gaule *Celtique*, comprenant toute l'étendue de la France, jusques vers la Marne, & en Gaule *Belgique*, s'étendant depuis la Marne, jusqu'au Rhin. La Gaule Celtique étoit aussi surnommée *Comata*, ou Chevelue, parce que ses habitants portoient de longs cheveux. Comme dans une province méridio-

nale que l'on a nommée Gaule narbonnoise, on portoit des especes de culottes faites d'une étoffe à longs poils, on lui donnoit l'épithete de *braccata*, du mot latin *braccæ*, culottes. On distinguoit trois grandes nations dans la Gaule transalpine, les *Celtes*, les *Belges*, les *Aquitains* (Celtæ, Belgæ, Aquitani.) Les Celtes étoient les véritables Gaulois; car les Belges étoient en partie *Germains*, & les Aquitains en partie *Iberes* ou Espagnols. Environ six vingts ans avant l'ere chrétienne, les Romains s'étoient mis en possession de la partie de la Gaule qui répond à la Provence, & qu'ils appellerent *Provincia*. (*On donnera dans la Table géographique de l'Histoire de France quelques détails sur la division de l'ancienne Gaule.*)

GAULOIS. (*Voyez* GAULE.)

GENABUM, ville de la Gaule, & principale des *Aureliani*, dont elle prit le nom: c'est aujourd'hui Orléans sur la Loire.

GERMANIE, *Germania*, vaste contrée de l'Europe, qui s'étendoit depuis le Rhin à l'O. jusqu'à la Vistule à l'E. Au N. elle étoit bornée par la mer, & l'étoit au S. par le Danube, en sorte qu'elle étoit moins étendue que l'Allemagne actuelle; encore les anciens géographes ne sont-ils pas bien d'accord sur ses bornes. Ce nom de Germanie ne passa au pays qu'après avoir été donné au peuple pour lequel c'étoit une épithete honorable. *Germann* signifioit en langue tudesque, *homme de guerre*. C'est encore de la même langue qu'est pris le nom que les Allemands donnent à leur pays; ils ne le nomment pas Allemagne, mais *Teütsch-land*, comme

ſi l'on diſoit *pays des Teutons*, peuples anciennement connus des Romains, & habitant le N. de l'Allemagne. La Germanie renfermoit un grand nombre de peuples dont il ſeroit trop long de parler ici.

GIBRALTAR, place très-forte à l'extrémité de l'Eſpagne, ſur le détroit de ſon nom, que les anciens appelloient *Fretum Gaditanum*, ou *Herculæum*. La montagne qui défend Gibraltar étoit appellée par les anciens *Calpe*, & paſſoit pour être une des colonnes placées par Hercule à l'extrémité du monde. *Abila*, en Afrique, étoit l'autre colonne placée auſſi, diſoit-on, par ce prétendu héros. Le mot Calpe prit au temps des Maures en Eſpagne le nom de Dgebel-Tarik, d'où, par corruption, on a fait Gibraltar.

GOTHS, *Gothi*. C'étoient des peuples ſeptentrionaux venus, à ce que l'on croit avec aſſez de probabilité, de la Scandinavie. Il en eſt parlé pour la premiere fois dans l'hiſtoire, à propos de la route que prit Caracalla, vers le bas Danube, pour paſſer d'Europe en Aſie. Ils ſe rendirent redoutables par leurs armes. La nation s'étant ſéparée, ceux qui demeurerent en orient, prirent le nom d'Oſtrogoths, & ceux qui paſſerent en occident, celui de Viſigoths ou Goths de l'Oueſt. C'eſt à l'hiſtoire à indiquer les conquêtes des uns & des autres.

GRECE, *Græcia*, grande contrée d'Europe, qui fait aujourd'hui partie de la Turquie européenne. (*Voyez pour de plus grands détails la Table géographique de l'Hiſtoire ancienne.*)

H.

HELVETIE, *Helvetia*, contrée d'Europe, qui

s'étendoit obliquement depuis le Rhône jusqu'au lac de Geneve, autrefois le lac *Léman*. C'est à présent une partie de la Suisse Ce peuple étoit partagé en quatre cantons. Comme le pays étoit trop peuplé pour le peu d'espace qu'il renferme, les Helvétiens, au temps de César, en étoient sortis pour s'établir ailleurs les armes à la main: mais ce général les vainquit, & les força de rentrer chez eux. Selon lui, ils étoient au nombre de 368000, dont 80000 combattants.

HELVETIENS, *Helvetii*. *Voyez* HELVETIE.

HERCULANUM, ou plus correctement *Herculaneum*, ancienne ville de la Campanie, dont on retrouve les ruines sous le village de *Portici*, au N. O. du mont Vésuve & près des bords de la mer. Cette ille fut engloutie, ou plutôt fut ensevelie sous des torrents de matiere enflammée, la premiere année du regne de Titus, de notre ere 79. On peut voir dans Pline le jeune la description de ce terrible événement. Ce fut en 1704 que l'on commença en fouillant la terre, à découvrir quelques restes d'Herculaneum. On s'en est occupé avec bien plus de suite & de succès depuis 1736. On conserve dans le magnifique cabinet du roi de Naples les curiosités qui ont été tirées de la terre, & ce prince en a fait graver la plus belle partie, accompagnée d'explications très-savantes.

Une autre ville, nommée *Pompéia*, & située assez près, périt en même-temps & de la même maniere qu'*Herculaneum*.

HUNS, peuple de l'Asie, qui paroît avoir été fort puissant. Les Huns, appellés Orientaux, habitoient près de la Chine, & eurent de fré-

quentes guerres avec les Chinois. Les Huns septentrionaux, qui habitoient les plaines arrosées par le Volga, sont connus par leurs guerres dès les commencements de l'ere vulgaire. En 376, pendant que l'empereur Valens étoit occupé à réprimer les courses des Isaures en Lycie & en Pamphilie, les Huns traverserent les Palus méotides, & se rendirent maîtres des pays situés au N. du Danube. Ils avoient déjà fait de grands ravages en Europe, lorsque vers l'an 444 ou 445, Attila, si fameux par ses exploits, se trouva à la tête de toute la nation; maître d'une grande portion de l'Asie, il marcha en vainqueur jusqu'à Paris, & assiégea Orléans. Peu après la prise de la ville, il fut battu par Aëtius, général romain. Cependant, quoique battu de nouveau, il fut encore assez puissant pour porter la guerre en Italie, où il soumit d'abord la Vénétie. (C'est à cette époque que l'on fixe les commencements de Venise.) Après la prise de Milan, de Pavie, &c., il vouloit aller jusqu'à Rome; mais il en fut détourné par le pape S. Léon, qui traita avec lui au nom de Valentinien. Il fut battu peu après par les Alains & les Visigoths, & mourut dans la suite (en 454) d'un excès de boisson. Les Huns cesserent d'être fort redoutables après sa mort; il n'est presque plus mention d'eux dans l'Histoire générale de l'Europe.

I.

Illyrie, *Illyria*, ou mieux encore *Illyricum*, contrée d'Europe, ayant au N. la Pannonie, à l'E. la Mésie, à l'O. & au S. la mer Adriatique. Elle s'étendoit depuis les limites de l'Istrie

jusqu'à l'embouchure du Drilo (le Drin.) Les Illyriens furent long-temps sauvages & exerçant la piraterie ; ils ne furent entièrement soumis que vers la fin du regne d'Auguste.

ITALIE, *Italia*. Grande contrée d'Europe qui s'avance au S. dans la Méditerranée en forme de botte. Les anciens lui donnoient un peu moins d'étendue au septentrion ; mais la différence n'est pas considérable. Elle renfermoit :

Au nord, 1°. la Gaule Cisalpine (*Gallia Cisalpina*), divisée en transpadane & en cispadane (*transpadana & cispadana*) ; 2°. la Vénétie (*Venetia*) ; 3°. la Carnie (*Carnia*) ; 4.° l'Istrie (*Istria*) ; 5°. la Ligurie (*Liguria.*)

Au milieu, 1°. l'Etrurie (*Etruria*) ; 2°. l'Ombrie (*Umbria*) ; 3°. le Picénum ; 4°. le Samnium ; 5°. le Latium ; 6°. la Campanie (*Campania.*)

Au sud, 1°. la grande Grece (*magna Græcia*) ; renfermant l'Apulie (*Apulia*), l'Iapygie (*Iapygia*) ; 2°. la Lucanie (*Lucania*) ; 3°. le Bruttium.

Ces pays, que les bornes de cette table ne permettent pas de faire connoître en détail, répondoient, savoir, la Gaule Cisalpine *à la Lombardie & aux états du duc de Savoie* ; la Vénétie, la Carnie & l'Istrie *à l'état de Venise* ; la Ligurie *à l'état de Gênes* ; l'Etrurie *à la Toscane* ; l'Ombrie, &c. jusqu'à la grande Grece, *à l'état de l'Eglise* ; la grande Grece, *au royaume de Naples*.

J.

JERUSALEM, *Hyerosolyma*, capitale de la Judée. (*Voyez la Géographie de l'hist. sainte.*)

JUDÉE, contrée d'Asie comprise dans la Sourie actuelle. (*Voy. la Géogr. de l'hist. sainte.*)

L.

LATINS, *Latini*, peuples d'Italie, habitants du Latium. Ils commencerent à avoir guerre avec les Romains l'an de Rome 117, & ne ceſſerent de combattre contre eux qu'en 415, qu'ils furent entiérement ſoumis.

LILYBÉE, *Lilybeum*, ville & promontoire de Sicile à l'O. Elle étoit au pouvoir des Romains lors de la premiere guerre Punique. Les Romains y mirent le ſiege; il dura cinq ans. Enfin elle paſſa en leur pouvoir : c'eſt à préſent *Marſalla*.

LOCRES, *Locri*, petite ville d'Italie, dans le Brutium. Elle avoit été fondée par des Locriens de la Grece. Denys le jeune, chaſſé de Syracuſe, y exerça toutes ſortes de violences. Elle fut auſſi très-maltraitée par les Romains, pour avoir ſuivi le parti des Carthaginois. C'eſt à préſent *Motta di Burzano*.

LUSITANIE, *Luſitania*, province d'Europe, répondant à-peu-près au Portugal actuel.

M.

MACEDOINE, *Macedonia*, contrée d'Europe au N. de la Grece, dont elle commença à faire partie ſous le regne de Philippe, pere d'Alexandre. (*V. la Géographie de l'hiſt. ancienne.*)

MAESTRICHT, ville d'Europe, faiſant partie du pays de la généralité qui releve des Hollandois, & ſituée dans l'évêché de Liege. (*Voyez l'article de la Géographie.*)

MAMERTINS, *Mamertini*. Des ſoldats campaniens, qui, s'étant révoltés, s'emparerent de Meſſane en Sicile, l'an de Rome 472, prirent le nom de Mamertins ou de *Martiaux*. Ce

nom paroît venir de *Mamers*, ſignifiant Mars dans la langue des Oſques, anciens habitants d'une portion de l'Italie.

MANTOUE, *Mantua*, ville d'Italie dans la partie de la Gaule Ciſalpine, appellée Gaule Tranſpadane : elle étoit dans le territoire des Cénomans, au S. du lac *Benacus* (le lac de Garde) : aſſez près de Mantoue, étoit le petit village d'*Andes*, patrie de Virgile, que l'on nomme quelquefois *le Chantre de Mantoue*.

MARATHON, petit bourg de la Grece dans l'Attique. (*Voyez la Géographie de l'hiſtoire ancienne.*)

MARSEILLE, *Maſſilia*, ville d'Europe dans la partie de la France que les Romains appelloient *Provincia*, & que nous nommons Provence. Elle fut fondée par des Grecs venus de Phocée, ville maritime de l'Ionie, vers l'an 600 avant J. C. C'eſt actuellement une des villes les plus commerçantes de la France, & un des plus beaux ports de la Méditerranée.

MARSES, *Marſi*, petite nation d'Italie à l'E. du pays des Sabins. Ce peuple, habitant d'un pays montagneux, réſiſta long-temps aux Romains, & fut le plus animé dans la guerre ſociale en 662. Enfin ils obtinrent le droit de bourgeoiſie romaine.

MAURITANIE, *Mauritania*, province d'Afrique, ſur la côte que l'on appelle *côte de Barbarie*, à l'O. de la Numidie. Elle fut diviſée dans la ſuite en *Mauritania Cæſarienſis*, à l'E. & en *Mauritania Tingitana*. Il paroît par les monuments, que le vrai nom de ce pays étoit *Mauretania*.

MEDITERRANÉE, *Mediterranea*, mer qui sépare au S. l'Europe de l'Afrique. Son nom signifie, qui est au milieu des terres. Les anciens l'appelloient *internum mare*.

MESIE, *Mœsia*, province de l'Europe, qui s'étendoit depuis la Pannonie & l'Illyrie jusqu'au Pont-Euxin, entre le Danube au N. & la Macédoine & la Thrace au sud. Ce pays répond à ce que nous nommons actuellement Servie & Bulgarie.

MESSINE, nom moderne d'une ville de Sicile, que les anciens appelloient Messane (*Messana*), au N. E. de la Sicile. Elle avoit d'abord porté le nom de Zancle, & ne prit celui de Messana que vers l'an de Rome 94.

MÉSOPOTAMIE, *Mesopotamia*, province d'Asie entre l'Euphrate & le Tigre. (*Voyez la Géographie de l'ancien Testament.*)

MEUSE, *Mosa*, riviere de France qui commence sur les frontieres de la Champagne & de la Lorraine, près de Vaucouleurs, & va au nord se jetter dans la mer.

MILAN, *Mediolanum*, ville d'Italie dans la Gaule Cisalpine & Transpadane, au pays des Insubriens (*Insubres.*)

MINTURNE, *Minturna*, ville d'Italie dans le Latium près de la mer, & vers la Campanie. Cette ville étoit fort ancienne, lorsque les Romains la prirent en 439 par trahison. Elle est sur-tout connue par la détention & la délivrance de Marius, fugitif devant le parti de Sylla.

MISENE, *Misenum*, port d'Italie dans la Campanie, où, du temps d'Auguste, on entretenoit une flotte romaine.

MODENE, *Mutina*, ville d'Italie dans la Gaule Cisalpine, sur le territoire des Boïens. On ne sait pas ce qu'elle étoit avant l'an de Rome 570, que les Romains y conduisirent une colonie. Elle eut beaucoup à souffrir pendant les Triumvirats, & Brutus y fut assiégé par Antoine.

MONT-SACRÉ. (*Voyez* SACRÉ.)

MOSCOVITES. C'est ainsi que l'on nomme quelquefois les peuples de la Moscovie, que l'usage fait appeller plus ordinairement du nom de *Russes*.

MURSE, *Mursa*, ville d'Europe dans la Pannonie au S., célebre par deux batailles considérables. C'est aujourd'hui ESSEK sur la Drave, un peu au-dessus de sa jonction avec le Danube.

MUNDA, ville d'Europe en Espagne, dans la Bétique, dans les terres, au S. O. de *Malaca* (Malaga), au S. de *Corduba* (Cordoue), dont elle étoit éloignée de plus de vingt-cinq lieues.

N.

NARBONNE, *Narbo Martius*, ville d'Europe, dans la partie méridionale de la Gaule, près de la mer. Elle étoit la capitale d'une province, appellée de son nom *Gallia Narbonensis*. Elle devint très-puissante.

NICÉE, *Nicæa*, ville d'Asie dans la Bithynie, dans la partie occidentale, au S. de Nicomédie, & à l'E. du petit lac *Ascanius*. Elle est célebre par le concile qui porte son nom : c'est actuellement ISNIK.

NICOMÉDIE, *Nicomedia*, autre ville de la Bithynie, dans la partie occidentale, au S. E. de Constantinople, & au fond du petit golfe *Astacenus*. Elle fut considérable pendant assez

long-temps. Son nom actuel eſt Is-Nikmid.

Nîmes, ville du Languedoc, dont le nom ancien étoit *Nemauſus*, dans la province narbonnoiſe.

Numance, *Numantia*, ville d'Europe, dans la province tarragonoiſe, dans l'*Hiſpania* (l'Eſpagne.) Elle étoit ſituée au-deſſous de la ſource du Douro, & au-deſſus de la ville de Soria, ſous le quinzieme degré de longitude, & preſque ſous le quarante-deuxieme de latitude.

Numidie, *Numidia*, province d'Afrique ſur la côte, appellée actuellement *côte de Barbarie*, entre l'Afrique propre & la Mauritanie. Elle étoit occupée par les *Maſſyli* (Maſſyliens), du côté de l'Afrique, & les *Maſſaſſili* (Maſſaſiliens ou Maſſiſiliens), du côté de la Mauritanie.

O.

Océan, terme générique, par lequel on déſigne la mer; mais que l'on donne plus particuliérement à celle qui ſépare l'Europe & l'Afrique de l'Amérique.

Orchomene, *Orchomenus*, ville de la Grece, en Béotie, au N. du lac *Copaïs*. Elle étoit ſi opulente, que ſes richeſſes étoient paſſées en proverbe.

Orient, nom d'un des quatre points cardinaux, & qui déſigne celui d'où l'on croit voir lever le ſoleil. Quelquefois on emploie ce mot pour déſigner les pays qui, par rapport à nous, ſont de ce côté.

Oſtie, *Oſtia*, petite ville de l'Italie à l'embouchure du Tibre, & nommée ainſi d'un mot latin, qui ſignifie *entrée*, parce qu'elle étoit à la principale des deux embouchures du Tibre;

elle subsiste encore, mais n'est plus sur le bord de la mer, qui s'en est éloignée.

P.

PALMYRE, *Palmyra*, ville de l'Asie, dans une province de la Syrie, appellée Palmyrene, entre la Phénicie du Liban & l'Euphrate, & à l'E. d'Emesse. L'historien Josephe dit que cette ville fut fondée par Salomon, sous le nom de Tadmora, ou Tadmor. Après avoir été détruite, elle fut reconstruite par Adrien avec une magnificence incroyable. Cette ville, le centre du commerce de l'orient, étoit très-puissante sous Odenat & Zénobie, son épouse. L'empereur Aurélien, après un long siege, ayant pris cette place, la fit détruire l'an 273 de Jésus-Christ; on admire encore aujourd'hui ses ruines.

PANNONIENS, habitants de la Pannonie; *Pannonia*, province d'Europe, au N. de l'Illyrie, entre la Rhétie à l'O. & la Dacie à l'E.

PARTHES, peuples puissants d'Asie, dont l'empire succéda à celui des Séleucides, dès l'an 256 avant J. C.

Arsacès fut leur premier roi: mais leur empire fut moins étendu que ne l'avoit été celui des Perses auxquels ils avoient succédé. Ces peuples firent souvent & presque toujours la guerre avec avantage contre les Romains. Cependant au troisieme siecle de notre ere, vers l'an 223 de J. C., Artaxerxès rétablit un nouvel empire des Perses, qui a duré jusqu'au temps des califes, ou successeurs de Mahomet; c'est-à-dire, à-peu-près 400 ans.

PÉLOPONNESE, *Peloponesus*, presqu'isle au

midi de la Grece. (*Voyez la Géographie de l'hiſtoire ancienne.*)

PERGAME, *Pergamus*, ville de l'Aſie-mineure dans la Myſie, au S., ſur le Lycus. Elle étoit peu loin de la mer, à la hauteur de l'iſle de Lesbos. Cette ville devint la capitale d'un royaume, qui commença l'an 282 avant J. C. Philétere s'en fit déclarer le premier ſouverain. Ce lieu ſe nomme aujourd'hui *Bergame.*

PHARSALE, *Pharſalus*, ville de la Theſſalie, au S. O. de Lariſſe, ſur le fleuve *Enipeus*. Son nom eſt aujourd'hui *Farſa.*

PHILIPPES, *Philippi*, ville d'Europe dans la partie de la Thrace, qui fut enſuite ſoumiſe à la Macédoine : elle étoit à quelque diſtance à l'E. du Strimon. On l'appelloit d'abord *Crénides.* Philippe, pere d'Alexandre, lui donna ſon nom ; elle porte à préſent celui de *Drame.*

PICTES, *Picti*, habitants ſeptentrionaux de la *Britannia*, ou Grande-Bretagne, les mêmes que les Calédoniens. Comme ils ſe peignoient le corps, ainſi que font encore la plupart des ſauvages de l'Amérique, les Romains les avoient nommés *les Peints*, *Picti.*

PYRENÉES (les), chaîne de montagnes qui ſéparent la France de l'Eſpagne.

PÔ, *Padus*, fleuve d'Italie dans la Gaule ciſalpine. Sa ſource eſt à l'O. dans le mont, appellé alors *Veſulus* (le mont Véſo) ; il coule vers l'E. & va ſe rendre dans la mer Adriatique (le golfe de Veniſe). Les Grecs le nommoient *Eridanos*, Eridan.

POMPEYES, *Pompeia* ou *Pompeii*, ville d'Europe en Italie, dans la Campanie, près d'Her-

culaneum. Elle eut le sort de cette derniere ville. On a trouvé beaucoup d'antiquités dans ses ruines.

PRIVERNES, *Privernum*, ville de l'Italie dans le Latium, au S. E. de Rome : son nom actuel est *Piperno Vecchio*.

PROVENCE, grande province de France, & la premiere dont les Romains se soient emparés dans la Gaule transalpine.

PYRÉE, port d'Athenes. (*Voyez la Géographie de l'histoire ancienne.*)

R.

RAVENNE, *Ravenna*, ville d'Europe en Italie, & pendant long-temps sur les terres des Boïens (*Boii*), au S. de l'embouchure méridionale du Pô. Sous les empereurs du bas-empire, elle fut la résidence d'un gouverneur, nommé Exarque. Les Lombards s'en étoient emparés, lorsque Pépin, roi de France, la prit, & la donna au S. Siege. Elle subsiste encore sous le nom de Ravenne.

REGIO, *Regium*, ville d'Europe en Italie, à l'extrémité du Brutium, sur le détroit de Messine. (*Fretum Siculum.*) Elle soutint un siege de onze mois contre Denys le Tyran, que ses habitants avoient offensé, & fut prise l'an de Rome 365. Des soldats romains, révoltés en 472, s'en emparerent & s'y maintinrent pendant dix ans. Ceux qui tomberent au pouvoir des vainqueurs, furent battus de verges & mis à mort.

RHIN, *Rhenus*, grand fleuve d'Allemagne, qui la sépare de la France. (*Voyez la Géographie.*)

RHODIENS, habitants de l'isle de Rhodes dans la Méditerranée, au S. de la Carie.

RHÔNE, *Rhodanus*, riviere de France, qui commence en Suisse & se jette dans la Méditerranée. (*Voyez la Géographie.*)

ROME, *Roma*, ville d'Italie sur le Tibre. Fondée d'abord sur *une* ou *deux* montagnes, elle en comprit depuis *huit*. Auguste la divisa en quatorze quartiers ou régions. Elle avoit *huit* ponts, communiquoit au-dehors par *quinze* portes, recevoit de l'eau par *vingt* aquéducs, & pouvoit faire passer ses armées d'un bout à l'autre de l'Italie par un grand nombre de beaux chemins ou *voies* publiques, dont *quinze* sortoient des portes de Rome. Les montagnes de Rome étoient, au centre, le mont *Capitolin* & le mont *Palatin*; au N. le mont *Quirinal*; au N. E. le mont *Viminal*; à l'E. le mont *Esquilin* & le mont *Célius*; au S. le mont *Aventin*; à l'O., au-delà du Tibre, le mont *Janicule*. On peut voir dans Strabon une description de l'ancienne Rome. L. V, p. 357.

S.

SABINS, *Sabini*, peuples voisins des Romains, vers le N. E. de Rome. Les Romains furent souvent en armes contr'eux, & pendant 458 ans ils combattirent pour leur liberté; ils ne furent entiérement soumis qu'en 463, que le consul Curtius les admit dans les légions.

SACRÉ (mont), *Mons Sacer*. Cette montagne étoit éloignée de Rome au N. E., & presqu'entourée par l'Anio, qui coule de l'E à l'O. par le S. du Mont-Sacré. C'est aujourd'hui *Castel San Silvestri*.

SAGONTE, *Sagonta*, ville d'Europe, en Espagne, à l'E. sur la Méditerranée, en face de l'isle Major, & au S. de l'embouchure de l'Ebre. Ses vestiges se nomment *Marviedro*, c'est-à-dire, les vieux murs.

SALAMINE, *Salamis*, petite isle de la Grece dans le *Sinus Saronicus*, ou golfe Saronique (golfe d'*Engia*), au S. d'Eleusis, & à l'O. du port appellé *le Pyrée*.

SALONNE, *Salona*, ville d'Europe dans la Dalmatie, au fond d'un petit golfe, à la hauteur d'Ariminium, en Italie. Dioclétien s'y retira.

SALONIQUE. (*Voyez* Thessalonique.)

SAMNITES, peuples d'Italie dans le Samnium, à l'E. de Rome, & l'un de ceux que les Romains eurent le plus de peine à soumettre. Tite-Live dit que cette nation pouvoit mettre sur pied quatre-vingt mille hommes d'infanterie & huit mille de cavalerie. Aussi les Romains employerent-ils plus de soixante-dix ans à les soumettre; & vingt-quatre fois on triompha d'eux. Sylla, après les avoir vaincus en 671, en fit inhumainement massacrer le plus qu'il lui fut possible, prétendant, dit Strabon, qu'il n'y auroit jamais de paix pour les Romains, tant qu'il resteroit un Samnite pour leur faire la guerre.

SARDAIGNE, *Sardinia*, isle de la Méditerranée, qu'il est d'usage d'attribuer à l'Italie. Elle est au S. de l'Isle de Corse, est plus longue que large, & a été assez long-temps soumise aux Carthaginois, puis aux Romains.

SARMATES, *Sarmatæ* & *Saraumatæ*, habitants de la Sarmatie, qui s'étendoit depuis la Wistule

jusques vers le nord de la mer Caspienne en Asie.

SAXONS, *Saxones*, peuples de la Basse-Allemagne, ou plutôt de la Germanie, que Ptolémée place à la droite de l'Elbe, près de son embouchure. Ce sont eux qui, avec les Angles, s'emparerent de la Bretagne, actuellement l'Angleterre.

SEINE, riviere de France qui commence en Bourgogne, & va se jetter dans la mer au sortir de la Normandie. Les anciens l'appeloient *Sequana*.

SEQUANOIS, *Sequani*, peuples de la Gaule, habitants de l'Helvétie, dans une partie du pays appellé aujourd'hui Franche-Comté.

SICILE, *Sicilia*, isle de l'Europe dans la Méditerranée, & attribuée à l'Italie, à l'extrémité de laquelle elle se trouve. Sa forme triangulaire lui avoit fait donner le nom de *Trinacrie*, qui a cette signification.

Elle étoit si fertile en bled, qu'elle étoit appellée communément *le grenier du peuple romain*. Le miel que l'on y recueilloit près d'*Hybla*, au N. O. de Syracuse, étoit aussi estimé que celui du mont Hymette dans l'Attique. Ses principales montagnes étoient l'*Etna* ou *Ætna* (Gibello), dans la partie du N. E. avec un volcan, & le mont *Erix* à l'O., près de la mer, fameux par un temple de Vénus *Erycie*. Elle avoit trois promontoires principaux, celui de *Lilybée* à l'O., de *Pelore* au N. E., & de *Pachynum* au S. E. Ses principales villes étoient, à commencer à l'O. sur la côte du nord, *Drépane*, *Panorme*, *Himere*; sur la côte de l'E., *Messane*,

Catane, *Syracuſe*; au S. *Agrigente*, *Sélinonte*; & à l'O., *Lilybée*, dans l'intérieur, *Enna*.

SYRACUSE, *Syracuſa*, ville de la Sicile à l'E. Elle devoit ſa fondation à Archias, qui avoit amené en Sicile une colonie de Corinthiens. La ville n'occupoit d'abord que la petite iſle d'*Orthygie*, où ſe trouvoit la fontaine Aréthuſe, & qui fut jointe à la Sicile par un pont : alors on bâtit ſur un terrein élevé; ce fut le plus beau quartier de la ville appellé *Acradine* (1). Le *Tyqué* ou *Tuché*, autre quartier de la ville, avoit pris ſon nom d'un temple de la Fortune, (Τυχε), qui en faiſoit le principal ornement. Enfin la nouvelle ville, appellée *Neapolis*, étoit la cinquieme partie de la ville & la plus reculée de la mer. On compte treize ou quatorze ſouverains ou tyrans de Syracuſe, depuis ſa fondation, l'an de Rome 43, juſqu'à ſa priſe par Marcellus en 541.

SIRMIUM, ville d'Europe dans la Pannonie, au S. E., dans l'endroit où le fleuve *Bacuntius* (le Bozzeut) ſe réuniſſoit au *Savus* (la Save.) Elle devint ſous les empereurs une des plus conſidérables villes de l'Empire. Le lieu eſt encore appellé *Sirmia*.

SYRIE, *Syria*, grande province d'Aſie, entre la Méditerranée & l'Euphrate, depuis les frontieres de la Cilicie au N., juſqu'à la Paleſtine : quand on y comprend cette derniere Province,

(1) Il faut remarquer pour cet exemple & pour pluſieurs autres, qu'akros, akra, akrotès, ſignifient en grec le *haut*, le *ſommet* de quelque choſe; delà des forteresſes nommées *Acropolis*, *Acro-Corinthe*, &c.

la Syrie s'étend jusqu'à l'Egypte. Elle fut un royaume sous les successeurs d'Alexandre; insensiblement elle devint une province romaine. Elle renfermoit cinq provinces. La *Syrie premiere*, la *Syrie seconde*, appellée aussi *salutaire*; la *Phénicie* proprement dite, & la *Phénicie du Liban*; enfin la Syrie de l'*Euphrate* (Euphratensis), qui comprenoit la Comagene. La *Cele-Syrie*, qui n'étoit point une province, mais un pays, étoit entre les deux Phénicies.

SPARTE, *Sparta*, ville de la Grece dans le Péloponnese. (*Voyez la Géographie de l'histoire ancienne.*)

SUEVES, *Suevi*, peuples de l'intérieur de l'Allemagne. On pourroit même croire que les historiens comprennent plusieurs peuples sous ce même nom.

T.

TARENTE, *Tarentum*, l'une des plus considérables villes de l'Italie dans l'*Iapigye*, à l'O., sur le golfe auquel elle avoit donné son nom. Son origine etoit fort ancienne. On remarque que les Lacédémoniens, nés des Hilotes & de femmes ou filles Lacédémoniennes, pendant les dix ans que dura la premiere guerre de Messénie, vinrent s'y établir l'an 996 avant J. C. Elle devint très-puissante au temps de Pythagore, vers l'an 533, c'est-à-dire, l'an de Rome 220 ou 221, sous le regne de Tarquin le *Superbe*. Dans la suite (l'an de Rome 545), elle fut prise par les Romains sous la conduite de Fabius, & devint depuis *colonie* & *municipale*.

TARPEIEN (mont), nom donné à un rocher contigu au mont Capitolin, & de dessus lequel

on jettoit les citoyens condamnés à mort, pour avoir voulu aſpirer à la ſouveraine puiſſance.

TARQUINIE, ville d'Italie, en Etrurie, au N. O. de Rome, & peu éloignée de la mer. C'étoit une des premieres entre les cités de ce pays. Elle avoit donné ſon nom à la famille des *Tarquins* qui régna à Rome. Cette ville fut détruite vers la fin de la république: ce lieu ſe nomme actuellement *la Turchina.*

TARSE, *Tarſus*, ville de l'Aſie dans la Cilicie. (*Voyez la Géographie de l'Hiſtoire ancienne.*)

TAURUS, chaîne de montagnes, à laquelle on a donné ce nom; elle s'étendoit depuis les parties ſeptentrionales de la Cilicie juſques vers l'Euphrate. On a même étendu ce nom à la ſuite des montagnes qui ſe trouvoient dans la même direction.

TESSIN, TECIN ou TESIN, *Ticinus*, petit fleuve d'Italie dans la Gaule tranſpadane. Il coule du nord au ſud, au travers du lac *Verbanus* (lac majeur), & vient ſe rendre dans le Pô, après avoir arroſé la ville de *Ticinum.* (Pavie.) Il eſt fameux par la bataille qui porte ſon nom, entre Annibal & les Romains, l'an de Rome 535.

TEVERON, riviere d'Italie, dans le Latium; c'étoit autrefois l'*Anio.* Il forme à Tibur une caſcade qui fait un des plus beaux effets du monde, puis ſe rend dans le Tibre au-deſſus de Rome.

THESSALIE, *Theſſalia*, grande contrée de la Grece, entre la Macédoine au N. & la Grece propre au S. (*Voyez la Geographie de l'hiſtoire ancienne.*)

THESSALONIQUE, *Theſſalonica*, ville d'Eu-

rope, dans la Macédoine, au fond du golfe Thermaïque, au S. E. d'Edeſſe, & à l'E. de Pella. Son nom actuel eſt *Saloniki*.

THRACE, *Thracia*, grande contrée d'Europe, qui s'étendoit depuis la Macédoine à l'O. (les bornes de ce royaume ont varié de ce côté), juſqu'à la mer noire.

TIBRE, *Tiberis*, fleuve d'Italie, qui, venant des montagnes au N. E. de l'Etrurie, paſſoit à Rome : ſes eaux ſont ordinairement jaunâtres & de mauvais goût. Les Italiens le nomment *il Tevere*.

TIGRE, *Tigris*, grand fleuve d'Aſie, qui bornoit la Méſopotamie, à l'E., & reçoit l'Euphrate avant de ſe jetter dans le golfe Perſique.

TOURNAI, ville actuellement de la Flandre Autrichienne, & autrefois du pays des Nerviens (*Nervii*) dans la Gaule Belgique, ſous le nom de *Turnacum*.

TRASIMENE (lac), *lacus Traſimenus*, dans la partie orientale de l'Etrurie, & à l'O. de Pérouſe. Ce fut près de ce lac qu'Annibal battit les Romains, l'an de Rome 536. Flaminius & 15000 Romains demeurerent ſur la place ; 10000 furent mis en fuite, & 1500 périrent de leurs bleſſures. On croit, avec aſſez de vraiſemblance, que le lieu où ſe donna cette bataille, eſt celui que des os trouvés en terre ont fait nommer *Oſſaria*.

TREBIE, *Trebia*, petit fleuve d'Italie, dans la Gaule ciſpadane, coulant du S. au N. pour ſe rendre dans le Pô. Cette riviere eſt fameuſe par la bataille de ſon nom, entre les Romains & les Carthaginois, l'an de Rome 535

TROIE,

TROIE, *Troja*. Cette ville étoit dans la Troade, sur le bord de la mer, & fort près de l'Hellespont. Elle fut prise par les Grecs, après un siege de dix ans, l'an 1209 avant J. C.

TURIN, capitale actuelle du Piémont, en Italie, sur le Pô. Elle porta d'abord le nom de *Taurasia*, & appartenoit aux *Taurini* dans la Gaule transpadane. Auguste y ayant établi une colonie, elle fut nommée *Augusta Taurinorum*.

TYANE, *Tyana*, ville de l'Asie-mineure, dans la Cappadoce, au sud, sur le fleuve Sarus : la contrée dans laquelle elle étoit située, se nommoit *Cataonie* (Cataonia). Il n'en reste aucun vestige.

TYR, *Tyrus*, ville de Phénicie, sur le bord de la mer, & fameuse par son commerce. (*Voyez la Géographie de l'ancien Testament & celle de l'histoire ancienne.*)

U.

UTIQUE, *Utica*, ville d'Afrique, vers le N. O. de Carthage. Les Grecs écrivoient Ithica. (prononcé *Ithuca*.) Elle fut fondée par des Tyriens avant Carthage.

V.

VAHAL. Le Rhin, qui coule depuis la Suisse du S. au N., se divise au N. de Cleves, & près du fort de Skenk. Sa branche méridionale prend le nom de *Vahal*; elle coule à l'O., se réunit à la Meuse, forme avec cette riviere l'isle de Bommel, & se rend dans la mer à l'O. de Worcum. Les anciens ont connu cette branche du Rhin sous le nom de *Vahalis*.

VANDALES, (*Vandali*), peuples de la Germanie, qui, vers la fin de l'année 406, forcerent les

barrieres de l'empire romain près de Mayence. Les troupes romaines les chaſſerent, & les forcerent de paſſer les Pyrénées; ils s'établirent en Eſpagne l'an 409, d'abord dans la Gallécie (à-peu-près la Galice), puis dans la Bétique, qui prit le nom de *Vandalicia*, d'où s'eſt formé Andalouſie, que cette province porte actuellement. Bientôt ils paſſerent en Afrique, & fonderent en 428 un empire, qui, s'étendant depuis le détroit juſques vers l'Egypte, ſubſiſta juſqu'à l'an 534.

VENISE, ville d'Italie, & capitale d'une des plus puiſſantes républiques de l'Europe. On attribue ſes commencements au temps où Attila, ravageant la Carnie & la Vénétie, les habitants ſe retiroient dans les iſles du golfe Adriatique, vers l'an 453 de notre ere.

VERCEIL, *Vercellæ*, ville de la Gaule tranſpadane, dans le territoire des *Libiciens* (Libici), à l'E. de Turin.

VEIES, *Veii*, ville d'Italie dans l'Etrurie, preſque au N. E. de Rome, dont elle étoit fort près. C'étoit le ſiege d'une Lucumonie, & l'une des plus conſidérables par ſes richeſſes & le courage de ſes habitants. Denys d'Halicarnaſſe dit qu'elle étoit auſſi grande & auſſi forte qu'Athenes. Elle fut priſe par les Romains, ſous la conduite de Camille, l'an de Rome 356 ou 357. Sa ſituation étoit ſi belle, qu'après la priſe de Rome par les Gaulois, on mit en délibération à Rome, ſi l'on n'y tranſporteroit pas le ſiege de la république romaine.

VEIENS, habitants de Veies.

VISIGOTHS & WISIGOTHS, c'eſt-à-dire, Goths occidentaux. On peut voir à l'article

Goth, que cette nation étoit divisée en orientaux & en occidentaux. Ces derniers s'établirent au commencement du cinquieme siecle dans la Gaule Narbonnoise, assez près du Rhône. Ensuite ils passerent les Pyrénées, & s'établirent en Espagne. Mais Wallia, successeur d'Athaulfe, sous lequel ils s'étoient établis en Gaule, ayant reçu d'Honorius la seconde Aquitaine, depuis Toulouse jusqu'à l'océan, les Visigoths en prirent possession, & formerent un état puissant. Clovis fit sur eux des conquêtes. Cette puissance, déjà détruite par les Maures en Espagne, l'an 720 ou 721, finit entiérement au temps de Charlemagne, vers l'an 796.

VOLSQUES, (*Volsci*), peuples du Latium, au S. E. Ils étoient assez puissants lors de la fondation de Rome, & ne furent soumis que l'an de cette ville 310.

Y.

YORCK, ville de la Grande-Bretagne. Les anciens la nommoient *Eboracum*.

Z.

ZAMA, lieu dans l'intérieur de l'Afrique propre, au S. O. de Carthage, mémorable par la victoire de Scipion sur Annibal, l'an 551 de Rome.

Fin de la Table géographique.

LIBRERÍA DEL EXMO. SEÑOR DONACIÓN

TABLE

De l'Abrégé de l'Histoire Romaine.

PREMIERE ÉPOQUE. Les Rois.

Quels ont été les commencements de Rome, *page* 7
Quelle fut la politique de Romulus, 8
Quels furent ses établissements, *ibid.*
Quel fut le pouvoir du peuple & du sénat, *ibid.*
Et celui du roi, & l'origine des chevaliers, 9
Qu'étoient-ce que les patrons & les clients, *ibid.*
Quelles loix fit Romulus contre les femmes, & en faveur des peres, *ibid.*
En quel état étoit alors l'Italie, *ibid.*
Quelle fut la premiere guerre des Romains, 10
Comment périt Romulus, *ibid.*
Qui succéda à Romulus après l'interregne, 11
Quel fut le caractere de Numa, *ibid.*
Quels furent ses établissements de religion, *ibid.*
Qui étoient les Vestales, 12
Et les Féciaux, *ibid.*
Quel progrès fit l'agriculture, *ibid.*
Quel changement fut fait au calendrier, 13
Que fit Tullus-Hostilius, & que raconte-t-on de la guerre d'Albe, *ibid.*
Qu'arriva-t-il ensuite aux Albains, & quelle fut la fin de Tullus, 14
Qui étoit Ancus-Martius, & comment déclara-t-on la guerre aux Latins, *ibid.*
Quels furent les ouvrages faits sous Ancus, 15
Comment Tarquin l'Ancien devint-il roi, *ibid.*
Quels furent ses établissements, ses guerres, & les ouvrages qu'il exécuta, 16
Quel changement y eut-il dans la religion, 17
Comment finit Tarquin l'Ancien, *ibid.*
Comment Servius s'affermit-il sur le trône, 18
Quelles furent ses guerres & sa politique, *ibid.*
Quelle fut la division du peuple romain en tribus, 19
Et en classes & en centuries, *ibid.*
Quel fut l'effet de cette distribution par classes, *ibid.*
Qu'étoient-ce que le cens & le lustre, 20
Que fit Servius pour les esclaves, *ibid.*
Et pour concilier avec Rome les peuples vaincus, *ibid.*

Quelle fut la fin de Servius, 21
Comment régna Tarquin dit *le Superbe*, *ibid.*
Comment subjugua-t-il les Gabiens, 22
Quelle eſt l'origine des livres Sibyllins, & quel uſage en fit-on, *ibid.*
Qu'arriva-t-il quand on bâtit le capitole, 23
Pourquoi & comment Tarquin fut-il chaſſé de Rome, 24
Les hiſtoriens n'ont-ils pas exagéré bien des choſes, *ibid.*
Quel doute peut-on avoir ſur l'hiſtoire des ſept rois de Rome, 25

II. ÉPOQUE. LA RÉPUBLIQUE.

COMMENT élut-on les conſuls, 26
Racontez la conſpiration en faveur de Tarquin, *ibid.*
Que devint Collatin, & enſuite Brutus, 27
Que fit Publicola, *ibid.*
Qu'arriva-t-il pendant le ſiege de Rome par Porſenna, 28
Que direz-vous de Clélie, & de la fin de Publicola, 29
Quel fut le principe des diviſions à Rome, *ibid.*
Quel fut l'avis d'Appius Claudius ſur les dettes, 30
Comment fut établie la dictature, *ibid.*
La dictature fut-elle briguée, & en abuſa-t-on, *ibid.*
Quel effet produiſit la création du dictateur, 31
Parlez de la bataille de Régille, *ibid.*
Comment les troubles recommencerent-ils, 32
Comment Servilius adoucit-il le peuple, *ibid.*
Racontez la retraite du peuple au Mont-Sacré, 33
Quelles ſuites eut la ſédition du peuple, *ibid.*
Quel parti prit le ſénat, 34
Que firent ſes députés, *ibid.*
Comment les tribuns du peuple furent-ils établis, 35
Quel étoit le pouvoir des tribuns, *ibid.*
A qui les Romains durent-ils la priſe de Corioles, 36
En quel état mourut Ménénius-Agrippa, *ibid.*
Quel effet produiſit la diſette, 37
Comment les tribuns augmenterent-ils leur pouvoir, *ibid. & ſuiv.*
Quelle fut la cauſe de l'exil de Coriolan, 39
Comment fut-il condamné, *ibid.*
Qu'arriva-t-il après la condamnation de Coriolan, 40
Que produiſit la loi agraire de Caſſius, *ibid.*
Comment finit Appius, 41
Quel étoit alors l'état des Romains par rapport aux loix civiles, 42
Quelle fut la loi Térentia, *ibid.*
Comment ſe ſignala Cincinnatus, 43

Quelle réſolution prit-on au ſujet de la loi Térentia, 44
Comment furent faites les loix des douze tables, *ibid.*
Quelles étoient ces loix, 45
Que devint le gouvernement des décemvirs, *ibid.*
Racontez l'attentat d'Appius, 46
Quelle fut la fin des décemvirs, *ibid.*
Quelle diſpute y eut-il au ſujet des mariages, 47
Comment ſe termina cette diſpute, *ibid.*
Quel fut l'établiſſement des cenſeurs, 48
Que produiſit l'établiſſement de la paie des ſoldats, 49
Comment ſe fit le ſiege de Veies, *ibid.*
Que raconte-t-on du ſiege de Faléries, 50
Pourquoi Camille fut-il accuſé, *ibid.*
Qu'eſt-ce qui attira les Gaulois en Italie, 51
Pourquoi attaquerent-ils les Romains, 52
Comment prirent-ils Rome après la bataille d'Allia, *ibid.*
Comment Rome fut-elle ſauvée, 53
Le trait de Manlius au capitole, *ibid.*
Comment dit-on que les Gaulois furent chaſſés, *ibid.*
Quelle fut l'ambition de Manlius, & ſa fin, 54
Comment le peuple fut-il admis au conſulat, 55
Comment fut établie la préture, *ibid.*
Qu'étoient-ce que les magiſtratures curules, 56
Que fit-on à Rome dans une peſte, *ibid.*
Que raconte-t-on de Manlius-Torquatus & Valérius-Corvus, 57
Comment les Campaniens ſe donnerent-ils aux Romains, *ibid.*
Quels effets produiſirent les délices de Capoue, 58
Comment les Latins furent-ils vaincus, *ibid.*
Pourquoi leur donna-t-on le droit de cité, 59
Citez un beau trait d'un Privernate, *ibid.*
Le trait de Papyrius & de Fabius, 60
Qu'arriva-t-il aux fourches Caudines, *ibid.*
Les ſuites de cette affaire, 61
Comment fut traité le général des Samnites, *ibid.*
Faites connoître Curius, *ibid.*
Quelle fut la cauſe de la guerre de Tarente, 62
Quel étoit le caractere de Pyrrhus, 63
Comment traita-t-il les Tarentins, ſes alliés, *ibid.*
Racontez la bataille d'Héraclée, 64
Comment ſe conduiſit Fabricius, *ibid.*
Que produiſit l'ambaſſade de Cynéas à Rome, *ib. & ſuiv.*
Que devint l'Italie méridionale après la retraite de Pyrrhus, 65 & 66
Quels étoient le gouvernement, les mœurs & la puiſſance de Carthage, 66
Ses traités avec les Romains, 68
Qu'étoit-il arrivé en Sicile ſous Denys le Tyran, *ibid.*

Et sous Denys le jeune, & après son expulsion, 69
Quels furent les commencements de la premiere guerre Punique, 70
Comment les Romains créerent-ils une marine, 71
Que fit le consul Duilius, *ibid.*
Dites nous l'histoire de Régulus, 72
Qu'arriva-t-il pendant le siege de Lilybée, *ibid. & suiv.*
Quelle fut l'issue de cette guerre, 74
Pourquoi les Romains furent-ils vainqueurs des Carthaginois, *ibid.*
Comment Annibal ralluma-t-il la guerre, 75
Que firent les Romains après la prise de Sagonte, 76
Racontez la marche d'Annibal jusqu'en Italie, *ibid.*
Quels furent les succès d'Annibal en Italie, ses trois premieres victoires, 77
Comment est-il arrêté par Fabius, 78
Racontez la bataille de Cannes, 79
Quelle fut la conduite des Romains après leur défaite, 80
Quel étoit l'avis d'Hannon à Carthage, 81
Que devint Annibal à Capoue, *ibid.*
Comment fut prise Syracuse, 82
Et Capoue & Tarente, *ibid. & suiv.*
Comment le jeune Scipion rétablit-il les affaires en Espagne, 84
Quelle preuve donna-t-il de ses vertus, *ibid.*
Quand persuada-t-il de porter la guerre en Afrique, 85
Qu'arriva-t-il quand il attaqua Carthage, *ibid.*
Qu'est-ce qui engagea Annibal à demander la paix, 86
Racontez la bataille de Zama, *ibid.*
A quelles conditions se fit la paix, 87
Que produisit chez les Romains l'abaissement de Carthage, 88
Quelle fut la guerre contre Philippe, 89
Quelle fut l'occasion de la guerre contre Antiochus, *ibid.*
Et l'événement de cette guerre, 90
Et les conditions de la paix, *ibid.*
Comment l'Asie corrompit-elle les Romains, *ibid.*
Comment Caton fit-il accuser Scipion l'Africain, 91
Quel sort eut Scipion l'Asiatique, *ibid.*
Qu'est-ce qui occasionna la seconde guerre de Macédoine, 92
Quel en fut l'événement, & que fit Paul-Emile, *ib.* & 93
Comment les Romains traitoient-ils les rois, *ibid.*
Quelle fut l'occasion de la troisieme guerre Punique, 94
Les Romains ne se conduisirent-ils pas d'une maniere odieuse, 95
Qu'est-ce qui ranima le courage des Carthaginois, *ibid.*
Que fit Scipion Emilien, 96
Racontez la prise de Carthage, *ibid.*

Comment Rome asservit-elle la Grece, 97
Que devinrent les richesses de Corinthe, *ibid.*
Quelle fut la conduite des Romains à l'égard de Viriathe & de Numance, 98
N'avez-vous point quelques observations importantes sur la milice des Romains, 99
Sur les récompenses & les punitions militaires, 100
Sur la population & les mœurs, 101
Sur les finances, *ibid.*
Sur les arts & les lettres, 102 & 103
Qui étoient les Gracques, & qu'entreprirent-ils, 104
Quel désordre y avoit-il dans la république, 105
Que fit Tibérius pour y remédier, *ibid.*
Comment poussa-t-il à bout le sénat, *ibid.*
Quelle fut sa fin tragique, 106
Que fit ensuite Caius-Gracchus, *ibid.*
Comment périt-il, 107
Que doit-on penser des Gracques, 108
Que devint Cornélie après la mort de ses fils, *ibid.*
Quels furent les crimes de Jugurtha, 109
Quelle fut la conduite des Romains à son égard, 110
Que fit Métellus, *ibid.*
Comment Marius supplanta-t-il ce général, *ibid.*
Métellus se justifia-t-il glorieusement, 111
Comment finit la guerre de Jugurtha, 112
Racontez la guerre des Cimbres & des Teutons, *ibid.*
Quels furent les attentats de Saturninus & la conduite de Marius, 113 & 114
Que fit le tribun Drusus, 114
Donnez une idée de la guerre sociale, 115
Qui étoit Sylla, 116
Quelle fut la cause des brouilleries de Sylla & de Marius, 117
Comment Sylla se vengea-t-il, *ibid.*
Quelle révolution rétablit Marius, 118
Quelles furent ses proscriptions, 119
Comment finit Marius, *ibid.*
Qui étoit Mithridate, 120
Qu'avoit-il fait contre les Romains, *ibid.*
Comment Sylla traita-t-il les Athéniens, *ibid.*
Quelles victoires remporta-t-il ensuite, 121
Que fit-il pendant qu'on le proscrivoit à Rome, 122
Comment traita-t-il ses troupes en Asie, *ibid.*
Quel fut le retour de Sylla à Rome, 123
Quelles furent ses cruautés, 124
Quelques détails sur les proscriptions, *ibid.*
Comment Sylla devint-il dictateur perpétuel, 125
Quelles furent ses loix, *ibid.*
Quelle fut sa fin, 126

Qui étoit Sertorius, 127
Quelle fut ſa fin, 128
Comment finit Perpenna, *ibid.*
Quelle fut la conduite de Pompée en Eſpagne, *ibid.*
Racontez la guerre de Spartacus, *ibid.*
Comment fut-il vaincu, 129
Comment s'accrut le pouvoir de Pompée, *ibid.*
Que fit Mithridate après le départ de Sylla, 130
Quelles furent les campagnes de Lucullus en Aſie, *ibid.*
Pourquoi ne réuſſit-il pas à la fin, *ibid.*
Comment Pompée fut-il envoyé à ſa place, 131
Comment reçut-il cette commiſſion, *ibid.*
Sa conduite à l'égard de Lucullus, *ibid.*
Comment vécut Lucullus après ſon rappel, 132
Quelle fut la fin de Mithridate, 133
Quelle fut la conjuration de Catilina, 134
Comment fut-elle diſſipée, *ibid.*
Quel étoit le caractere de Céſar, 135
Quelle fut ſa politique, *ibid.*
Qu'eſt-ce qui occaſionna l'exil de Cicéron, 136
Comment les triumvirs augmenterent-ils leur pouvoir, 137
Quelle fut la fin de Craſſus, *ibid.*
Quels furent les ſuccès de Céſar dans la Gaule, 138
Quelle fut la cauſe de la guerre civile, *ibid.*
Que fit Céſar au bord du Rubicon, 139
Quels furent les ſuccès de Céſar, *ibid.*
Que devint Pompée après la bataille de Pharſale, 140
Racontez en peu de mots les autres exploits de Céſar, *ibid.*
Quelle fut la fin de Caton d'Utique, 141
Comment outroit-il la vertu, 142
Quels honneurs accorda-t-on à Céſar, *ibid.*
Quel fut ſon gouvernement, 143
Comment réforma-t-il le calendrier, *ibid.*
Que fit-il en Eſpagne & à ſon retour, *ibid.*
Pourquoi conſpira-t-on contre Céſar, 144
Qui étoient les chefs de la conſpiration, *ibid.*
Racontez ſa mort, 145
Comment le peuple fut-il ſoulevé contre les meurtriers de Céſar, *ibid.*
Que fit Octave dans cette circonſtance, 146
Qu'eſt-ce qui ſe paſſa entre Antoine & Octave, 147
Quel étoit le caractere de Cicéron, *ibid.*
Quels furent les premiers événements de la guerre civile, 148
Comment ſe forma le ſecond triumvirat, *ibid.*
Quelles furent les conventions des triumvirs, *ibid.*
Quelle fut la proſcription, 149
Que firent les triumvirs après ce maſſacre, *ibid.*

Quel fut le succès de la bataille de Philippes, 150
Que devinrent les triumvirs après la victoire, 151
Quelles furent les fautes d'Antoine & la politique d'Octave, *ibid.*
Racontez la bataille d'Actium & ses suites, 152 & 153

III. ÉPOQUE. Les Empereurs.

Quelle fut la conduite d'Auguste après la bataille d'Actium, 154
Avec quel art fut-il affermir son pouvoir, 155
Quelle fut sa conduite privée, 156
Comment prit-il pour gendre Agrippa, *ibid.*
Que fit-il en Asie, *ibid.*
Quelles loix à son retour, 157
Que fit-il pour rendre au sénat son lustre, *ibid.*
Ne craignoit-il pas pour sa vie, 158
Pourquoi donna-t-il sa fille à Tibere, *ibid.*
Comment se fit la guerre avec les Germains, *ibid.*
Un trait de la politique intéressée d'Auguste, 159
Quels furent ses chagrins domestiques, *ibid.*
Et la conjuration de Cinna, 160
Quand commence l'ere chrétienne, *ibid.*
Qu'arriva-t-il en Germanie, 161
Que produisit la défaite de Varus, *ibid.*
Quelle fut la vieillesse d'Auguste, *ibid.*
Quelle fut sa mort, 162
Quels éloges a-t-il mérités, *ibid.*
Pourquoi a-t-il été tant loué par les gens de lettres, 163
Quel étoit le caractere de Tibere, *ibid.*
Et sa conduite au commencement, 164
Comment Germanicus se conduisit-il en Germanie, *ibid.*
Que fit Tibere pour le perdre, 165
Quel fut le sort de Pison, *ibid.*
A quel point fut porté l'abus des délations, 166
Qu'est-ce qui détermina la retraite de Tibere à Caprée, 167
Quel étoit le caractere de Séjan, 168
Quels furent ses projets & ses attentats, *ibid.*
Comment périt-il, 169
Quelles furent ensuite les cruautés de Tibere, *ibid.*
Et sa fin, 170
Quel fut le regne de Caligula, *ibid. & suiv.*
Comment Claude fut-il élevé à l'empire, 172
Quel étoit son caractere, *ibid.*
Que fit Messaline, sa femme, 173
Le trait d'Aria & de Pétus, *ibid.*

Comment Claude fit-il la guerre, 174
Quelles furent ſes loix, *ibid.*
Quelle fut la fin de Meſſaline, *ibid.*
Quelle fut la quatrieme femme de Claude, 175
Comment Agrippine procura-t-elle l'empire à ſon fils, *ibid.*
Quels furent les commencements de Néron, 176
Quels furent ſes premiers crimes, 177
Comment fut-il préparé au parricide, 178
Que fit Néron après avoir tué ſa mere, 179
Que devinrent Burrhus, Séneque & Octavie, *ibid.*
Parlez de l'incendie de Rome, 180
Qu'arriva-t-il aux chrétiens, *ibid.*
Quelle conjuration ſe forma contre Néron, 181
La mort de Séneque, de Lucain & de Thraſéa, 181 & 182
Quel fut l'objet du voyage de Néron en Grece, 182
Quelle fut la fin de Néron, 183
Quelles fautes fit Galba en montant ſur le trône, 184
Que fit Galba pour ſe ſoutenir, 185
Comment périt Othon, *ibid.*
Quel fut le regne de Vitellius, 186 & *ſuiv.*
Quelle fut ſa fin, 188
Comment régna Veſpaſien, 189
Racontez la guerre des Juifs & la priſe de Jéruſalem, 190
Comment finit Veſpaſien, 191
Quel fut le regne de Titus, *ibid.*
Que produiſit l'éruption du Véſuve, 192
Quel fut le caractere de Domitien, 193
Que direz-vous d'Agricola, 194
Et d'Apollonius de Thyane, 195
Quel fut le caractere de Nerva, *ibid.*
Comment régna Trajan, 196
Quels écrivains fleuriſſoient alors, 197
Quel fut le regne d'Adrien, *ibid.*
Ses loix, 198
Comment traita-t-il les Juifs, *ibid.*
Sa fin, 199
Quelles furent les vertus d'Antonin, *ibid.* & *ſuiv.*
Quelles furent celles de Marc-Aurele, 201
Comment fit-il la guerre, *ibid.*
Quels furent ſes défauts, 202
Et ſa philoſophie, 203
Quel fut le regne de Commode, *ibid.* & *ſuiv.*
Comment régna Pertinax, 205
Quelles révolutions produiſit la licence des troupes, *ibid.*
Quel fut le regne de Julius-Didianus, 206
Quel fut celui de Septime-Sévere, 207
Qui étoit Plautien, ſon miniſtre, 208
Quelle fut la fin de Sévere, *ibid.*
Quels crimes ſignalerent le regne de Caracalla, 209 & *ſuiv.*

Ses expéditions ridicules, 211
Comment fut-il détrôné, & Macrin enſuite, *ibid.*
Quel monſtre fut Héliogabale, 212
Quelles furent les vertus d'Alexandre-Sévere, 213
Racontez ſon expédition contre les Perſes, 214
Qui étoit Maximin, 215
Quelle fut la fin de l'empereur, *ibid.*
Dites-nous un mot de ſes ſucceſſeurs juſqu'à Aurélien, 216 & 217
Comment Aurélien traita-t-il Zénobie et Longin, 218
Quel fut ſon gouvernement, 219
Et ſa fin, 220
Comment régnerent Tacite, Probus, & les autres juſqu'à Dioclétien, 221 & *ſuiv.*
Quel fut Dioclétien, 224
Pourquoi deux empereurs & deux céſars, *ibid.* & 225
Quel étoit alors l'état des chrétiens, 226
Pourquoi furent-ils perſécutés, *ibid.*
Comment Dioclétien quitta-t-il l'empire, 227
Quel fut le gouvernement de Conſtance-Chlore, *ibid.*
Quels furent les commencements du regne de Conſtantin, 228
Quelle fut ſa conduite après avoir vaincu Maxence, 229 & *ſuiv.*
Comment finit Maximin, 231
Que produiſirent les brouilleries de Conſtantin & de Licinius, *ibid.* & 232
Que fit Conſtantin en faveur du chriſtianiſme, *ibid.*
Comment s'envenimerent les diſputes eccléſiaſtiques, 233
Quelles cruautés commit Conſtantin, 234
Que devint Conſtantinople, 235
Quel nouveau gouvernement forma Conſtantin, *ibid.*
Quelle fut la fin de ſon regne, 236
Racontez le précis des ſucceſſeurs de Conſtantin, 238 & *ſuiv.*

Fin de la Table.

ABREGE
DE L
HISTOIRE
ROMAINE
A
5117